NORTHWESTERN UNIVERSITY

EVANSON ILLINOIS

Missions des O.M.I

Some 97 . Juin 1970

RATIO 15X

FILMED BY

ONTARIO MARCH OF DIMES

ABILITY CENTRE

80 COLONNADE RD.

NEPEAN, ONT

K2E 7G2

MISSIONS

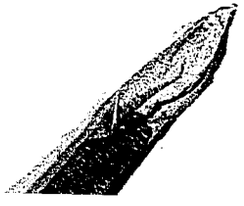
Revue des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée
Review of the Missionary Oblates of Mary Immaculate

N. 333

97e Année-Juin 1970
97th year - June 1970

Secrétariat des Communications Sociales,
Missionnaires Oblats de Marie Immaculée

Secretariat of Social Communications,
Missionary Oblates of Mary Immaculate
Via Aurelia 290 00165 Roma, Italia



SOMMAIRE - CONTENTS

LIMINAIRE-FOREWORD 223

RECHERCHES DOCTRINALES-DOCTRINAL RESEARCH

Centre de recherche et de réflexion doctrinale (Europe) 225

Centre sud-américain O.M.I. de recherche doctrinale et commission régionale sud-américaine de pastorale 236

Nouvelle problématique de la vie religieuse (Sud-Afrique) 265

La vida religiosa oblata hoy en America latina 293

PASTORAL ET MISSIONS - PASTORAL AND MISSIONS

Les signes des temps 322

Régional conference of pastoral and Missions (Canada) 344

Conférence régionale européenne de la pastorale 351

Commission interdiocésaine pour le diaconat (Cameroun-Tchad) 367

SOCIOLOGIE

Une enquête pastorale au Laos 384

Une enquête sociologique à Marseille . . . 392

ECUMENISM

Burying the hatchet 407

EDUCATION

Brother o'Regan-Student Counsellor . . . .

HISTOIRE-HISTORY

Moosonee Indians' integration 423

Does the catholic Church have a place in Greenland? 444

Liminaire

Ce numéro des Missions édité en quatre langues contient surtout des recherches doctrinales, pastorales et missionnaires. Ces recherches d'ailleurs se complétent. Elles n'ont qu'un but: que faut-il que nous soyons pour apporter l'Evangile au monde d'aujourd'hui et de demain?

Ces textes, pour la plupart proviennent d'un certain nombre de rapports parvenus des diverses parties du monde oblat. Ce sont des recherches faites par des groupes d'hommes sur les divers continents ou travaillent la congrégation. Elles ne se prétendent pas définitives. Elles apportent seulement un éclairage. Ce sont des points de départ pour un approfondissement ultérieur. Il ne faudrait pas leur demander plus qu'elles ne veulent donner. Peut-être même, certaines propositions émises ne pourraient être acceptées telles quelles par un vaste ensemble.

De toutes maniéres, ces recherches méritent une réflexion, car ce sont des recherches collectives.

L'équipe de rédaction

Foreword

This issue of MISSIONS is edited in four languages and contains mainly doctrinal, pastoral and missionary studies. Moreover, these studies complement each other. They have but one purpose: what must we be in order to bring the Gospel to the world of today and of tomorrow?

The material, for the most part, has its origin in a number of articles from various parts of the Oblate world. There are studies made by groups of men from the different continents wherein the Congregation works. They make no pretentions at being definitive — they are only meant to shed light. They are points of departure for further deepening, hence one must not expect more of them than they are intended to give. Perhaps, in fact, some of their propositions cannot be accepted as such by a large ensemble.

In any case, the following studies do merit reflexion because they are collective studies.

The editors

Centre de reflexion et de recherche doctrinale

(Europe)

Les membres du Centre, à l'exception du P. Ries empêché par son état de santé se sont réunis pour travailler à Solignac les 24, 25 et 26 avril 1969.

La réflexion s'est développée à partir des différents rapports établis par chacun:

« Tout quitter du P. Lotgerink
« L'aspect primordial de la Vie Religieuse: la consécration » du P. Domunguez
« For the Kingdom of God » du P. Power
« Unité de structure de la vie religieuse vouée aux oeuvres apostoliques » du P. Albers
« Vie Apostolique » du P. Monnin
« Le charisme Oblat » du P. Gargantini.

Le climat de la rencontre fut très fraternel. Les sensibilisations personnelles étaient certes présentes tout au long des débats et marquaient spécialement le point de départ; schématiquement on pourrait les présenter de la façon suivante: il y a la vérité, qui est source de vie, il faut donc bien la mettre en valeur et s'y ajuster; par ailleurs il y a des hommes en situation ce sont eux qui doivent vivre et c'est cette vie qu'il faut favoriser. Plus qu'opposition de perspectives, ce sont des accentuations dont les apports sont complémentaires.

Bien que persuadés qu'il fallait dépasser toute dualité en fait à l'intérieur même du travail, nous avons bien vu que c'était fort difficile.

Si notre réflexion doit déboucher sur le pratique, au départ nous nous sommes dit que nous devions d'abord nous situer au plan théologique pour que la réflexion ne soit pas gênée par la peur des conséquences pratiques.

Le rapport ci-joint donne le résultat de notre recherche commune au moins au terme de cette première rencontre où il fallait d'abord apprendre à se connaitre, à réfléchir ensemble, chacun portant —et c'est fort légitime— en arrière-plan les questions auxquelles il est affronté dans la situation qui est la sienne.

En terminant, nous avons exprimé certaines suggestions et voeux que voici:

1° Que l'appellation soit plutôt « Centre d'information doctrinale » que de recherche. Cette recherche se fait actuellement partout dans l'Eglise, nous ne pouvons prétendre la monopoliser et ce qui manque surtout c'est une information de ce qui se recherche de par le monde. En ce sens, nous sommes interrogés sur le moyen de favoriser cette information dans la congrégation, sur l'opportunité d'une revue temporaire qui permettrait un brassage des idées, des réflexions diverses, etc...

Nous n'avons pu conclure de façon ferme: s'il y a une recherche généralisée il ne semble pas qu'on attende une doctrine officielle et surtout on veut se désaltérer aux sources universelles. Il semblerait plutôt qu'il revienne à chaque membre de la commission soit de profiter de ce qui se fait dans les provinces soit de provoquer l'interrogation pour voir comment la vie religieuse-apostolique est vécue chez nous.

2° Nous souhaitons vivement avoir communication des rapports émanant des autres centres.

3° Tous nous avons été contents de ces trois jours de réflexion commune, cependant nous souhaitons que

ce qui a été fait ne soit pas destiné à alimenter des archives mais serve à la congrégation. En conséquence, nous demandons de savoir comment les travaux des différents centres vont servir à la congrégation et dans quel esprit cette réflexion ne fait pas double emploi avec ce qui peut être fait par ailleurs. Nous avons eu l'impression — peut-être parce que la majorité d'entre nous était des formateurs — que notre recherche rejoignait de très près ce qui est fait par la Conférence de la Formation, sans que cela débouche vraiment dans la congrégation. Ce n'est pas là refus de coopération: nous voulons positivement poursuivre cette recherche, mais en regard des dépenses d'argent, de temps et de travail, nous voulons savoir si cela sert à quelque chose.

4° Parmi les sujets qui demanderaient un approfondissement ultérieur, nous avons noté ceux-ci:

- relation autorité-responsabilité dans le dialogue;
- les trois voeux: leur sens profond au plan théologal et comme constitutif de la personnalité;
- comment former à la contemplation dans la vie active;
- les formes actuelles de la pauvreté;
- la vie communautaire et l'évangélisation;
- la vie religieuse comme chance de la vie missionnaire; souvent elle ne nous a pas paru comme intégrée, comme construisant une personnalité pour la mission;

5° Si le centre doit poursuivre son travail, en dehors des communications que nous pourrions nous transmettre nous avons retenu le principe d'une rencontre dans les semaines qui suivent Pâques 1970. Le P. Albers nous a offert de nous recevoir à La Panne.

Résumé des échanges à partir des communications faites par le membres du groupe.

Les communications n'ont pas été également travaillées en commun: celles qui furent surtout réfléchies

furent celles qui traitaient de la vie religieuse dans le fait de tout quitter pour le Royaume, de la vie apostolique et un peu du charisme oblat.

I. Vie religieuse: tout quitter pour le Royaume de Dieu

a) Qu'est-ce que ce Royaume de Dieu qui demande de tout quitter- Cest Dieu qui a pris possession de ce monde dans l'humanité de Jésus-Christ et qui, maintenant, est à l'oeuvre dans toute l'humanité en une transformation constante et progressive.

Accompli dans le Christ, le Royaume est déjà participé par nous, tout en étant encore à désirer, à chercher, car en sa totalité il est encore extérieur à nous — ce que signifie l'économie sacramentaire — mais sa pleine réalisation se fait en nous. Le Royaume n'est pas dans des structures, des doctrines, des objets mais dans l'homme vivant dont toute la vie — si elle est fidèle au mouvement intérieur qui l'emporte — va vers la transcendance. Ce n'est pas que l'homme puisse le réaliser par ses propres forces, ce n'est pas qu'il en ait l'initiative de lui-même, mais Dieu ne reste pas un corps étranger: il saisit ce qui fait notre vie pour l'amener à son épanouissement total qui ne peut être qu'en lui.

Affirmer cela, ce n'est pas subordonner Dieu à l'homme, faire de l'homme la fin de Dieu, c'est d'une part, partir de ce que nous connaissons le mieux et, d'autre part, épouser la pédagogie de Dieu telle qu'elle se révèle tout au long de la bible.

Ajoutons qu'il s'agit de l'homme concret, existant — le seul existant, c'est l'homme dans la grâce ou appelé à la grâce — le religieux ne s'ajoute aux autres valeurs; c'est la dimension la plus profonde de toutes les valeurs. Dieu est la valeur définitive de tout l'homme.

L'incarnation rédemptrice montre le prix que le Père lui-même attache à l'homme puisqu'il envoie son Fils unique pour que nous ayons en lui la vie et la vie en plénitude.

Incorporés au Christ, par le baptême, nous sommes associés par grâce à cette même sollicitude.

La vie du Royaume est vie en Dieu, vie de Dieu, mais vie pour l'homme. Le Royaume c'est l'humanité récapitulée dans le Christ et entrant dans la communion de vie trinitaire.

Conséquences de ce point de départ

1) nécessité de se mettre franchement dans la construction du monde, de chercher les points cruciaux où le monde se construit, parce que Dieu est le Dieu de la vie. On a souligné par exemple la disproportion existant entre le gros effort fait pour les missions et un manque d'engagement auprés des étudiants étrangers dont dépendra demain la vie des pays où nous travaillons.

2) La formation doit se faire dans cette perspective si nous désirons faire faire l'apprentissage d'une vraie vie missionnaire. En effet, l'homme de maintenant est fort préoccupé de la construction de son monde. Il y a là une chose excellente à laquelle Gaudium et Spes a donné grande attention. Les religieux aiment le monde. La construction du monde, et parce qu'il veut que ce monde atteigne sa dernière perfection, son dernier achèvement, il veut de tout son coeur que cet achèvement se fasse dans le Christ.

Il quitte tout pour que cette construction réussisse, que les hommes ne s'enferment pas dans une vie partielle, dans une perspective purement humaine qui ne pourrait que les decevoir. Cela suppose que notre vie soit signifiante pour le monde, qu'elle l'aide à accueillir pleinement la vie.

3) Si cela est vrai, cela doit s'appliquer dans la vie religieuse pour ses propres membres; quitter ce qui ne fait pas vivre.

b) Qu'est-ce qu'implique ce « QUITTER TOUT »? Remarquons que ce « quitter » est le mouvement

même de la vie, de toute vie. C'est le mystère pascal qui en est le type. Dès que l'on s'arrête, c'est la mort.

Quitter tout ce qui nous empêche de progresser dans la vie et dans le service du Royaume.

Cela implique de quitter nos idées sur Dieu qui l'emprisonnent et nous empêchent de le rencontrer quand il se présente. Cf l'Evangile.

Cela implique de quitter toute possession qui en fait nous possède, qui devient notre « dieu » et nous empêche d'avancer.

Cela implique de quitter toute sécurité mise dans un système, pour ne la mettre que dans le Christ qui a suivi cette route avant nous.

Quitter tout ce qui empêche de servir vraiment le Royaume en construction. Ce n'est pas manifestation de mépris de ce que l'on quitte, mais pour servir la qualité de la vie des hommes et, dans ce mouvement signifié par les voeux, il y a toute une construction de la personnalité qui se fait mais à un autre niveau.

Ce n'est a priori que ce programme de dépouillement va s'établir, car il y a des choses très bonnes en elles-mêmes que le service du Royaume peut nous amener à quitter. L'exemple du Christ demeure qui peut nous amener à quitter, pous le Royaume, ce qui nous est le plus cher, notre propre vie.

Nous ne savons pas non plus où nous ménera ce mouvement de dépouillement. Dés lors qu'on accepte de se mettre en route, on est appelé à tout donner. Ce mouvement ne regarde pas seulement les individus, mais aussi les communautés, l'Institut. Il semble bien que le renouveau actuel soit à ce prix; nous avons des richesses sur cette terre à défendre contre les voleurs et la rouille, des traditions, des propriétés, des oeuvres, des organisation qui mangent de plus en plus d'hommes, d'énergie et de moyens financiers. Nous butons continuellement sur la difficulté à quitter une situation établie alors que « quitter tout » est une condition sine qua non malgré la peur qu'elle engendre en nous.

Pourtant, il nous semble nécessaire qu'il y ait des gens qui s'engagent dans cette voie radicale. L'Eglise est un mouvement de masse et la masse provoque, appelle un noyau dynamisant. L'Eglise aura toujours intérêt à avoir en son sein des gens totalement disponibles pous signifier la dimension du Royaume.

c) La vie religieuse suppose la réalisation de ce « tout quitter » d'une manière spéciale incluse dans les voeux et la vie Communautaire.

Nous n'avons pas étudié en profondeur cet aspect (il est même signalé comme devant faire l'objet de recherches ultérieures); cependant nous avons fait l'une ou l'autre remarque.

Chasteté: il est important pour un religieux voué aux oeuvres d'apostolat, non seulement de « garder » son voeu de chasteté, mais de se construire, de se constituer par ce « oui » définitif de son voeu. Celui-ci n'est pas avant tout affaire juridique, il est promesse de vie qui doit d'identifier de plus en plus avec la personne même du religieux apostolique. Celui-ci s'est laissé choisir, saisir, par le Christ. C'est pourquoi cet amour va changer, orienter, affermir la vie profonde de l'apôtre. Il va boucher certains chemins, en ouvrir d'autres, il va devenir principe vital de choix, d'options qui engagent profondément de telle sorte qu'après quelque temps le religieux apôtre ne pourra plus existentiellement choisir une autre route; sa personnalité deviendra « impensable » sans le Christ. On ne pourra arracher celui-ci de l'apôtre sans déchirer, par le fait même, la constitution psychologique de l'être de l'apôtre. Le voeu de chasteté n'est pas du régne de l'avoir, du conserver, du garder, il devient, vraiment de l'ordre de l'existence. Finalement le religieux-apôtre devient consistant, solide, il sait ce qu'il veut; on peut bâtir sur lui parce que cet homme est arrivé à une unité intérieure à partir de cet amour total du et pour le Christ rédempteur. Ne l'oublions pas, c'est avant tout

l'amour et la réussite de l'amour qui constituent la personnalité.

Pauvreté: nécessité d'un témoignage collectif, c'est sûr, mais qui ne peut se fabriquer artificiellement. Il faut vivre aussi sa pauvreté. Le pauvre évangélique ne retient rien pour lui, non seulement de ce qu'il a mais encore de ce qu'il est. La pauvreté va de plus en plus du domaine de l'avoir au domaine de l'être. De cette manière se structure aussi une personnalité: être pauvre, c'est ne rien avoir pour soi et dans l'apostolat on ne réservera pas sa personne.

Obéissance: qui doit nous apprendre à nous mettre au service des exigences de la Rédemption exprimées par les supérieurs, les confrères, les événements et qui va dans le même sens du dépouillement total.

Vie communautaire: il faut revoir les possibilités communautaires des voeux: nous souder ensemble dans cet amour commun du Christ Rédempteur qu'est le voeu de chasteté, renoncer à l'argent personnel, à son moi isolé, à sa vie à soi pour entrer en communion, s'ouvrir aux idées, à la personne des autres par l'obéissance.

Bien sûr, il ne faut pas trop séparer ni juxtaposer les trois voeux. En fait tout cela ne fait qu'un. La marque de la vie, c'est l'intégration, l'unité.

De plus les trois voeux ne sont pas à considerer en dehors de leur visée communautaire puisque tous les trois veulent nous livrer au dynamisme de la charité qui crée la communion.

Propositions

1) Dans la Congrégation, beaucoup, semble-t-il, sont entrés pour la vie missionnaire, active, mais pas pour être religieux. Nous nous sommes demandés s'il ne faudrait pas ne retenir que ceux qui veulent la vie religieuse et qui puissent se personnaliser dans la vie religieuse.

2) En même temps, il y à revoir comment regrouper en communautés dynamisante ceux qui veulent de fait s'engager dans cette vie à la suite du Christ, car une vie religieuse qui n'est plus signifiante pour les hommes, qui ne leur dit plus que la vie est dans un depassement incessant, qui n'ouvre plus sur l'absolu du Royaume, ne joue plus son rôle tel que le décrit lumen Gentium (n. 46, fin). Dans ce sens fut suggéré l'idée de petites communautés électives, permettant de vivre vraiment avec l'aide de tous et chacun l'engagement total à la suite du Christ.

II. Vie apostolique

Un retour à l'Evangile nous montre dans l'expérience du groupe des douze le type même de ce que veut le Seigneur. Sans doute, le Christ n'a-t-il pas institué la Vie Religieuse telle quelle, mais dans le groupe apostolique on a l'embryon de la vie religieuse, de l'exigence de tout quitter dans un engagement perpétuel pour le service du Royaume, ce qu'on quitte devenant de plus en plus intérieur.

Ce qui nous est apparu principalement, c'est la nécessité de dépasser toute dualité, toute opposition. C'est un faux problème de concevoir un déchirement entre une consécration à Dieu et une consécration à l'apostolat, car on est consacré au Christ Rédempteur. Il y a là une seule réalité qui prend tout. Tout ce qui est en nous est voué au Christ Rédempteur; ce sont ses appels intérieurs et extérieurs, discernés dans la foi, qui vont déterminer progressivement les modalités du dépouillement et de l'engagement. Ainsi se précise la mesure du « quitter tout »: c'est tout ce qui empêche l'engagement profond, tout ce qui nous empêche de passer tout entier dans l'engagement, de nous laisser réquisitionner par le Seigneur pour l'oeuvre du Royaume.

Ainsi, il y a une vie religieuse-apostolique qui structure toute la vie et c'est à l'intérieur de cette vie toute donnée aux oeuvres apostoliques que la contemplation,

le silence, la prière, l'exercice des voeux vont se vivre. Affirmer cela ce n'est pas justifier au nom de l'action une absence de contemplation, de silence, de vie profonde. Au contraire, plus l'action apostolique est profonde, plus elle réclame le don total de l'apôtre, plus aussi elle urge la nécessité de larges zones de silence, de prière, de contemplation, au nom même de l'objectif qu'elle poursuit. L'apôtre, en effet, c'est quelqu'un qui est empoigné, saisi par l'Esprit du Seigneur et, continuellement, pour rester fidèle à sa mission, il doit se laisser saisir plus profondément par l'Esprit, en prenant les moyens aptes à favoriser cette saisie. S'il existe un danger d'activisme, une propension naturelle à l'action, cette propension n'existe pas pour l'action apostolique véritable, c'est à dire celle qui, avec le Christ nous envoie à la rencontre du Christ déjà au travail en ceux auxquels il nous envoie. L'exemple des prophètes de l'A.T. et même des apôtres nous montre qu'il faut toute la puissance de l'Esprit pour nous mettre en route et nous faire durer. Nous avons noté aussi l'importance d'une vraie vie communautaire, tant pour le témoignage nécessaire à l'évangélisation que pour permettre la constante vérification de notre livraison au Seigneur, de l'authenticité du Jésus-Christ que nous voulons annoncer.

De ces réflexions nous avons dégagé deux conséquences pour la formation:

1) La nécessité d'apprendre à vivre une vie apostolique, à se structurer intérieurement par les voeux qui ne sont pas d'abord des choses à faire, à observer, mais une manière de nous construire en nous vouant exclusivement et subjectivement (i.e. consciemment, volontairement) à la nouveauté de l'apport de Jésus-Christ dans le monde, car c'est ainsi que sera le mieux manifesté et prêché Jésus-Christ qui sauve tout l'homme et en fait une nouvelle création.

En notre temps, tout spécialement, il est nécessaire

de montrer que l'homme ne se forme pas contre Dieu, mais que c'est en lui qu'il trouve toutes ses dimensions.

C'est particulièrement important pour notre chasteté qui est à réussir, c'est à dire qu'elle doit nous permettre de nous construire sur l'amour de Jésus-Christ. Cette nécessité d'une forte structure intérieure est demandée fortement par la rencontre des hommes d'aujourd'hui et le dialogue à engager avec eux.

2) La nécessité d'aider à découvrir les dimensions profondes de l'apostolat dans la prière, le discernement des appels du Seigneur dans la réalité, à entrer dans tout le réalisme de l'apostolat qui nous met vraiment à la suite du Christ jusqu'à la croix inclusivement et au service du peuple qu'il s'est acquis par sa Passion.

III. Le charisme oblat

Le rapport présenté amorçait surtout une question: la fidélité au charisme amène-t-elle à choisir des oeuvres de préférence à d'autres? Le charisme doit-il s'incarner dans des oeuvres privilégiées.

L'échange a surtout retenu comme caractéristique du charisme oblat une préoccupation universelle et l'audace apostolique. Une certaine simplicité favorise la proximité, l'adaptation, mais aussi l'empirisme, l'immédiatisme avec le danger de s'enfermer dans quelque chose sans assez de recul.

L'insistance porta surtout sur la préoccupation universelle qui doit amener concrètement à quitter les positions acquises pour aller de l'avant, pour ne pas s'installer, mais au contraire savoir poser des fondations solides qui permettent à d'autres d'édifier quitte pour nous à recommencer ailleurs. Cela nécessite des structures souples et de ne jamais lancer des grandes oeuvres qui rendent difficile le passage à d'autres.

Centre Sudamericain O. M. I. de Recherche doctrinale

& Commission Regionale Sudamericaine de Pastorale

Rapport de la réunion commune, tenue a Lima (Pérou) - août 1969

Du 20 au 23 août 1969, s'est tenue à Lima (Pérou), en la Casa Central O.M.I., la première réunion du Centre sudaméricain oblat de Recherche doctrinale.

Etaient présents, les PP. German Fernandes, président; Roberto Quévillon, secrétaire; Pedro Rivals et João Hébette. Empêché de participer: le P. Pedro Blatz.

Méthode de travail:

Un schéma de travail avait été préalablement adressé aux membres de la commission. Certains associèrent des confrères à leur réflexion et élaborèrent avec eux des communs.

Les échanges, durant la session, ne suivirent cependant pas fidèlement le schéma proposé; la commission dut chercher et inventer sur place, en cette première réunion, son style de réflexion et sa méthode de travail, ce qui d'ailleurs ne manqua pas d'intérêt.

Joao fut chargé de rédiger le rapport des d[illegible] et d'élaborer ensuite la synthèse doctrinale finale à présenter au Coordinateur à Rome. Un « projet de rapport », fort succinct fut rédigé à Lima et présenté à la Conférence interprovinciale. Le rapport final et

définitif fut soumis à l'approbation des membres avant d'être ronéotypé. Bien que les débats se soient faits dans les deux langues régionales, espagnol et portugais, le rapport, en raison de sa destination, se présente en français.

Dès le début des discussions, il fut convenu de partir des FAITS, de la REALITE SUDAMERICAINE, de la vie concrètement vécue par les Oblats en cette région. La vie de l'Eglise n'est-elle pas Parole de Dieu, et, confrontée à l'Evangile écrit et à la Tradition, n'est-elle pas source théologique? C'est dans cette perspective seulement, avons-nous pensé, que notre réflexion pouvait apporter quelque chose à la Congrégation qui possède, en d'autres régions de bien meilleurs théoriciens.

Ce type de démarche a permis de faire simultanément de cette réunion du Centre de recherche doctrinale, une réunion de Commission de pastorale, celle-ci n'ayant encore reçu, jusqu'à présent, de structure propre.

Division du travail:

Le travail du Centre de recherche s'est effectué en 5 étapes auxquelles correspondent les divisions de ce rapport:

1) Description des lieux où travaillent les communautés de nos provinces et délégations;

2) Evolution de l'insertion et du travail des Oblats au cours de l'histoire de ces provinces;

3) Evaluation et interprétation de cette histoire du point de vue de la « vie religieuse »;

4) Ebauche d'une élaboration doctrinale sur la « vie religieuse »;

5) Retour à l'insertion concrète sudaméricaine.

I. Description de nos lieux d'insertion.

Toute la première journée de travail fut consacrée à l'exposé des situations au Chili, en Bolivie et Argentine, au Brésil. Cette analyse fut extrêmement intéressante pour les participants, mais il serait trop long de la relater. Nous dégagerons seulement quelques données générales communes, au risque de schématiser exagérément.

— En chacun de ces pays, existent un contraste choquant et un fossé profond entre les classes sociales: une petite minorité de gens très riches et une très grosse majorité de gens fort pauvres;

— A l'exception de l'Argentine, le niveau général de vie et le revenu national y sont très bas; les continuelles et désastreuses dévaluations cachent à peine une triste réalité: la diminution constante du pouvoir d'achat, qui affecte tout particulièrement le secteur assalarié;

— L'économie est totalement inspirée par le capitalisme qui n'a pour loi que le profit des classes possédantes;

— Partout, les classes ouvrières et les populations pauvres sont exploitées, et privées, pratiquement, d'une grande partie des droits reconnus par la Déclaration universelle des droits de l'homme;

— On note généralement, dans les milieux où travaillent les Oblats, les traits suivants: manque d'emplois (sauf en Argentine), salaires de misère (sauf en Argentine), pénurie d'habitations pour les pauvres, les ouvriers, les fonctionnaires publics des catégories inférieures; insuffisance numérique d'écoles pour les enfants des milieux populaires; style d'éducation développant des valeurs typiquement bourgeoises;

— La vie politique, à des degrés divers, est marquée par la collusion du pouvoir effectif avec les classes possédantes et par le manque de participation des milieux

populaires — absence de participation dont les conséquences naturelles ont leur manifestation dans le comportement des secteurs étudiants et ouvriers surtout;

— L'information est dirigée par les milieux en place — conservateurs — et en certains endroit contrôlée, orientée ou même rigoureusement censurée par les milieux gouvernementaux;

— Victime de l'histoire et du système dans lequel ses membres ont été élevés et continuent à vivre, la classe ouvrière est mal organisée, divisée, utilisée ou trahie par les soi-disant « leaders » politiques ou syndicaux;

— Déformée par les mass-média qui sont des moyens privilégiés d'influence du capitalisme, pas préparée à un discernement critique ni éduquée en vue d'une pensée propre, cette classe est entraînée à adopter des modèles de pensée et de vie de type aliénant;

— Sur le plan religieux, on rappelle les éléments largement connus:

faute d'évangelisation des masses, et de la population en général,

religiosité fort éloignée d'une foi authentique,

religion non engagée, traditionnellement orientée vers la passivité, la résignation, l'accueil « surnaturel » de la souffrance et de la misère, la reconnaissance et l'acceptation « vertueuse » des différences de classes,

un certain individualisme et la carence d'un sens d'action communautaire,

Eglise encore souvent liée, surtout dans sa hiérarchie, au pouvoir et aux classes possédantes; s'intéressant cependant de plus en plus aux pauvres, encore que son attention s'adresse davantage aux pauvres comme individus misérables que comme classe exploitée, que son intervention se fasse un peu comme du dehors, étant donné la très faible insertion de cette Eglis

dans le peuple, que la « conscientisation » faite par l'Eglise manque souvent de dimension « politique ». Il faut néanmoins noter quelques attitudes courageuses d'Evêques (encore isolé) qui dans leurs déclarations et leurs attitudes concrètes ont su se désolidariser du pouvoir établi.

II. Evolution de l'insertion oblate en ces Regions.

Chaque membre de la commission a présenté, de son point de vue personnel ou du point de vue d'un groupe de sa province, l'évolution du travail oblat en sa région; il a été demandé au Provincial du Pérou d'en faire autant pour sa province.

A) *Chili.*

En lignes générales, un peu schématiques forcément les grandes étapes:

— L'insertion initiale (1949) s'est faite en fonction des pauvres (ouvriers des mines), dans la problématique suivante, caractéristique de l'époque: ignorance religieuse du peuple, manque de prêtres, danger communiste, menace protestante. La reponse se trouvait dans l'importation de prêtres, dans le travail paroissial centré sur l'enseignement religieux et la sacramentalisation. La pastorale s'inspirait de mécanismes de défense. On accepta au début un « collège anglais » pour le soustraire aux Protestants, un séminaire oblat pour remédier à la pénurie de prêtres, une paroisse riche en vue de soutenir les paroisses pauvres. Le genre de vie et le type de travail étaient inspirés des puissantes paroisses du Canada catholique.

— A partir de 54-56, avec le travail de la JOC; puis de 59, avec la session de pastorale (Houtart, Motte, Boulard...), s'est imposée l'idée de « Chili, pays de mission » et l'urgence s'est fait sentir d'une authentique évangélisation.

— Actuellement, la province a abandonné certaines paroisses, son séminaire, etc, pour travailler dans une ligne plus proprement missionnaire:

pastorale partant toujours de la vie; préparation de communautés de base avec responsables locaux capables de les animer; formation de leaders au plan économique, social, politique;

recherche d'une insertion plus « vraie » parmi les gens: partage de leurc conditions d'habitation: en vivant dans une maison populaire ou en louant une chambre; participation au travail, par ex. en construisant soi-même sa maison; participation à la vie quotidienne du quartier, à ses fêtes, aux sports; souci d'une pauvreté plus grande.

B) *Bolivie.*

— Les Oblats ont débuté en 1952 dans la région des mines. L'intention première était d'aller aux pauvres en vue du service religieux, et également dans un esprit de lutte contre le communisme. Le style de vie et le genre de pastorale étaient importés. Les implantations se sont multipliées dans les milieux très pauvres de mines, de carangas, de banlieues urbaines.

Cette présence au milieu des pauvres ne manqua pas d'influencer et de modifier les mentalités des Oblats, notamment dans la région des mines.

— Dans les dernières années, sous l'influence notamment du travail dans cette région, une réflexion en profondeur s'est opérée parmi les Oblats, et s'est étendue d'ailleurs un peu à toute l'Eglise de Bolivie. Les injustices criantes dont souffrent les gens sans défense forcent les missionnaires à prendre position, à se ranger du côté du peuple, à travailler pour la promotion humaine, spécialement à travers la formation des leaders. Cette solidarité à son tour appelle un partage de vie plus grand par l'habitation, une certaine

« pauvreté », le travail rémunéré de certains. Et aussi une vie d'équipe plus profonde, plus fraternelle par l'échange, la réflexion de foi sur la vie et la prière; il faut cependant noter que les résultats acquis jusqu'à présent ne correspondent pas encore à ce que l'on souhaiterait.

C) *Argentine.*

— L'implantation oblate commença en Uruguay (1930) puis à Buenos-Aires (1935). La perspective était celle des « missions paroissiales » importées d'Europe, mais les Oblats furent forcés par les Evêques à assumer des paroisses.

— Actuellement, la province passe par une phase difficile de mutation: les jeunes ne croient plus aux missions paroissiales, bien que pas mal de curés encore en demandent; on sent bien que les paroisses classiques ne répondent plus aux besoins, mais les Pères ne parviennent pas à s'en défaire; on souffre d'une pastorale qui a été trop pensée en termes de permanence et d'immutabilité.

La province est engagée dans un processus de prise de conscience pour affronter le changement exigé par la vie du monde et de l'Eglise. Cette préparation se fait par des sessions annuelles de théologie, par l'influence du conseil extraordinaire et par la réflexion commune au cours du congrès provincial, etc. Cependant, la différence de mentalités entre les deux groupes plus nombreux de pères (un groupe de 25-35 ans, et un autre de 50-60) crée une tension qui rend difficile le dialogue, car pour respecter les personnes, il importe de respecter également les enthousiasmes des uns et les lenteurs des autres, procédant d'une même volonté de fidélité à l'Eglise.

— On pense actuellement à entreprendre — à Buenos Aires ou à Montevideo — un type de mission ouvrière à mettre en oeuvre par des volontaires pensant

dans une perspectives commune, vivant proches du peuple et engagés au travail au moins à mi-temps.

D) *Belem.*

Présence récente, sans histoire.

Au démarrage (1968), une double perspective: présence au peuple pauvre et aux diverses structures qui engagent leur vie. La présence au peuple s'est réalisée, à la fois, par l'insertion dans un quartier de banlieue où a été acceptée une paroisse, et par l'entrée au travail en usine d'un des Oblats. Autant que possible les Pères partagent la vie de gens par le voisinage, l'habitation, le type d'alimentation, les moyens de transports publics, — et par le refus de tout ce qui ne serait pas « moyen pauvre » d'action. La vie convinct de plus en plus l'équipe de l'importance de ce partage de vie, et appelle à une identification encore plus grande, en dépit de la certitude de ne jamais pouvoir se naturaliser pleinement.

E) *Pérou.*

— Les Oblats arrivent au Pérou en 57. Le travail débute parmi les pauvres mais se fait dans le cadre de paroisses qui deviennent très vite fortement organisées, avec collèges, écoles, dispensaires, etc. Ensuite, sous la pression de la province-mère et pour des motifs économiques s'est ajoutée une paroisse bourgeoise. Dernièrement s'est établie une équipe dans un nouveau territoire ouvert par le gouvernement à la colonisation (85.000 ha parcellés en lots de 15 à 30 ha).

— Les Oblats sentent en général la nécessité de se détacher des trop lourds complexes paroissiaux avec leurs « oeuvres » et leur type de sacramentalisation. Ils veulent s'orienter davantage vers l'animation de communautés de base et un travail de développement communautaire avec les organismes de quartier, en collabo-

ration avec le gouvernement. Dans le cas de la Selva (colonisation), ils ont cherché le partage de la condition de défricheurs et fournissent leur assistance éducative et technique en vue de l'établissement de coopératives.

Conclusions:

A travers l'évolution décrite en 5 endroits différents du continent, nous voyons se dégager quelques lignes plus ou moins constantes qui semblent marquer la marche actuelle des provinces:

a) Dès le début de chaque province, il y a eu une prise de conscience globale d'une situation de misères et d'injustice, comme état de fait non analysé; il y a eu une vraie volonté d'y répondre, une volonté décidée de s'établir parmi les pauvres. Beaucoup de travail s'est fait dans le sens du service des pauvres, mais parfois comme de l'extérieur, sous forme d'assistance du dehors, et parfois à contrecourant des mouvements profonds qui animaient les masses (attitudes de conservation et de défense de la part des Oblats).

Le présent se veut fidèle à l'inspiration initiale bien dans la ligne du Père de Mazenod et de la tradition oblate.

b) Cependant, aujourd'hui on éprouve clairement, chez les groupes plus jeunes et plus dynamiques des diverses provinces, que cette fidélité à l'intention fondamentale appelle une évolution: le « travail-pour » doit devenir un « être-avec », une convivance — ce qui implique un partage plus grand du style de vie, une communion davantage profonde avec les angoisses, les aspirations, les luttes du peuple auquel nous avons été envoyés. Nous avons à pénétrer davantage dans sa vie pour l'accompagner dans sa volonté de promotion.

c) La mission nous invite ainsi à une conversion de vie non seulement « intérieure » mais aussi visiblement exprimée et incarnée.

Auparavant, avons-nous l'impression, la pauvreté était acceptée dans les débuts d'une fondation, par nécessité et en esprit de sacrifice, pour un temps, le temps des débuts, le temps héroïque des jeunes années. Actuellement, nous comprenons qu'il nous faut partager cette pauvreté par solidarité et pour le temps que le peuple aura à la vivre.

Nous sentens que la présence parmi les pauvres nous a amenés à nous convertir à leur vie, et continue à nous y amener, pour, avec eux, cheminer de la passivité à l'engagement, de l'individualisme à la solidarité, d'une religion traditionnelle à une foi et une espérance vraies.

Comme l'a exprimé l'un de nous, « nous sentons que les pauvres nous enseignent, ils nous évangélisent, ils nous font découvrir l'Evangile et nous mettent en contact avec le Christ ».

Nous sentons également que nous avons besoin d'une équipe de vie fraternelle et de travail; une équipe à la fois accueillante et exigeante; et nous souffrons de n'y parvenir que rarement.

d) Dépassant la prise de conscience globale d'un état de fait, on a perçu de plus en plus le caractère structural, politico-économique de cette situation d'injustices et de misères, ainsi que sa dimension internationale. Au point que s'étend de plus en plus le sentiment d'une nécessaire et réelle révolution.

e) Cette prise de conscience ainsi évoquée est loin d'être générale parmi les Oblats, on l'a déjà noté; mais il est intéressant de remarquer qu'elle surgit simultanément en tous les endroits, dans des provinces très différentes; qu'elle donne réponse à des questions angoissantes et quelle tend à se communiquer. On peut donc affirmer, nous a-t-il semblé, que c'est une ligne de force nouvelle qui traverse l'existence oblate en Amérique du Sud.

Dans ce cheminement de conscience, les Oblats

n'ont fait qu'accompagner une évolution de la mentalité des éléments les plus conscients des peuples latino-américains auquels s'impose de plus en plus la nécessité d'une révolution.

III - Evaluation et interpretation de cette histoire, du point de vue de la « Vie religieuse ».

En entendant les témoignages des différents secteurs, on percevait nettement un mouvement de remises en question, de doutes, de scepticismes concernant la vie religieuse; et aussi, il faut le dire, un désarroi évident chez plusieurs des Oblats de ces provinces.

Qu'en est-il de ce qu'on appelle « la vie religieuse »?...

— Les cadres anciens ont craqué partout. C'est plus que clair. Le contexte latino-américain a aidé à leur liquidation. Il ne reste plus rien de notre ancienne et traditionnelle structure de vie. Et cela ne pose même plus de problème.

— Mais pour un certain nombre, assez important, d'Oblats sudaméricains ce phénomène a sonné le glas de la vie religieuse, dont le deuil n'est d'ailleurs guère porté. Il n'y a plus beaucoup de préoccupation pratique de « la vie religieuse ». Certains affirment même que celle-ci n'a plus de sens. Certains proclament qu'elle s'identifie purement et simplement avec la vie chrétienne, et que l'appel à la vie évangélique et à la perfection de la charité s'adresse à tous. Il arrive aussi que les voeux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance soient contestés non seulement en théorie et en paroles, mais en pratique.

— D'autres s'interrogent bien sur le sens et le contenu de leur vie religieuse. Ils ont la vague impression qu'elle s'en est allée avec ses cadres, mais ils en éprouvent un certain regret; ils vivent partagés entre

une mauvaise conscience et une acceptation du fait qui se veut réalisme. Ils s'attachent essentiellement à leurs responsabilités apostoliques ou sociales.

En réfléchissant sur le sens de notre vie personnelle et communautaire, les membres de la commission se sont demandé si ce malaise, cette mauvaise conscience voire le désintéressement pratique de la vie religieuse ne s'expliquait pas en de nombreux cas par une vision non renouvelée de la vie religieuse, par référence à une notion périmée de la vie religieuse. On continue à juger notre engagement nouveau d'après les critères anciens et on ne s'y retourve plus; alors qu'à le juger en termes nouveaux, loin de croire à un abandon ou à un relâchement, on aurait sans doute conscience d'un authentique approfondissement. L'impression des membres de la commission, suite aux échanges réalisés, est que l'engagement apostolique oblat, au cours des années, a amené un approfondissement de la vie religieuse, a fait de beaucoup de nous des religieux plus vrais.

En effet, à travers l'engagement apostolique persévérant et la fidélité missionnaire, pensons-nous, s'est affirmée la nécessité d'un témoigne vigoureux de présence à la vie des gens et de partage de leur condition. C'est apparu aux Oblats comme un appel et une exigence. Une exigence dont certains aspects peuvent comporter quelque chose de neuf, d'un peu risqué, d'un peu déraisonnable. Et c'est précisémont dans le mesure où nous y avons répondu que nous avons redécouvert un sens authentique, et non pas une justification juridique, à notre vie religieuse, et finalement que nous avons senti que celle-ci en valait la peine.

Nous constatons PAR L'EXPERIENCE:

1) Que c'est l'attention au monde et l'engagement dans la vie des hommes qui nous rend le service de faire reprendre une conscience plus vive du sens de notre vie religieuse. Celle-ci ne prend pas son sens à

partir de nous et d'une recherche personnelle de perfection, mais à partir de la consécration de nous-mêmes à un peuple.

2) Que c'est la solidarité vécue avec les hommes qui nous révèle l'Evangile et nous fait entendre l'appel du Christ. Ce sont les pauvres qui nous évangélisent; ils sont pour nous porteurs de l'Evangile.

Pour vérifier ce qui est apparu durant les échanges comme une impression, un sentiment, la commission a essayé, avec ses faibles lumières, d'étudier à travers l'histoire passée et présente, comment l'Eglise avait pensé et vécu la vie religieuse. Cette partie constitue notre collaboration doctrinale...

IV. Ebauche d'une elaboration doctrinale sur « la vie religieuse ».

Il s'agit de « définir », si possible, la vie religieuse dans ce qu'elle a de fondamental, de substantiellement vivant, et non dans son aspect juridique. Nous savons qu'il ne faudrait pas séparer artificiellement ces deux aspects: la vie et le droit qui normalement devraient se répondre mutuellement. Il faut bien reconnaître qu'il n'en est pas ainsi de fait et qu'ils ne se recouvrent pas toujours, aujourd'hui que la vie a tellement évolué et que les formulations canoniques, elles, sont restées immuables.

Plutôt que de parler de définition, il serait sans doute plus exact de parler de description. Nous la ferions volontiers en trois points:

— réponse à des besoins spirituels fondamentaux, à des appels nouveaux du monde d'une époque et d'un lieu donnés,

— par un engagement évangélique qui n'est pas le fait de tout le monde parce qu'il comporte quelque chose de neuf, d'inédit, —une forme de disponibilité totale à cette réponse,

— explicitement au nom du Christ et de l'Eglise.

1) *Réponse à des besoins spirituels...*

Besoins spirituels fondamentaux, appels nouveaux... A chaque période de l'histoire, le monde passe par des mutations plus ou moins profondes, par une certaine évolution qui ne peut se réussir que moyennant des conditions favorables. A qui a la sensibilité suffisamment aiguë et l'attention alertée au mouvement de l'histoire et à vie de l'humanité, le monde laisse percevoir des requêtes, des besoins, des aspirations, Les fondateurs d'ordre ont généralement été de ces hommes extrêmement attentifs à la vie du monde et les fondations ont très souvent coïncidé avec les périodes de profondes mutations. (Nous parlons bien sûr de ces fondateurs de grandes familles religieuses qui ont inspiré une constellation de fondations mineures qui leur doivent ce quelles sont).

Les besoins d'une époque peuvent présenter des aspects d'ordre économique, politique, social, mais ceux-ci sont généralement sous-tendus par des aspects que nous appellerons spirituels, humains au sens global du mot. (On pourrait se référer à analyse des grands mouvements « révolutionnaires » actuels, et notamment de la révolte des jeunes du monde entier, celle exprimée par les étudiants, les hippies. Ce qu'ils revendiquent, c'est un sens de l'homme, de la vie; ce qu'ils recherchent, c'est une révolution « culturelle ». Il est caractéristique de noter que s'ils invoquent Mao, ils invoquent aussi François d'Assise...).

C'est à ces besoins que sont appelés à répondre, avec d'autres types d'hommes et parmi d'autres types de vocations, les religieux; comme l'ont fait généralement les Ordres aux débuts de leur histoire, quand la structure juridique coïncidait pleinement avec leur fonction vitale. Leur service a maintes fois été d'ordre matériel ou éducatif ou hospitalier, etc... mais leur sens profond était plus fondamental... (par ex: attention aux pauvres dans une civilisation qui les tenait

pour quantité négligeables; hospitalité dans un monde livré à la force pure, à la violence, etc).

2) *...par un engagement évangélique...*

Un engagement évangélique... Il y a bien des manières de répondre aux besoins d'une époque, voire même aux besoins proprement spirituels.

Il y a, du moins bien des manières de tenter d'y répondre; il suffit de suivre dans l'actualité tout ce qui se cherche, se tente en ce sens. Certaines de ces manières sont évangéliques, certaines autres ne le sont pas; certaines le sont plus et certaines le sont moins. Qu'on songe aux beatles, hippies et non-conformistes de tout poil; qu'on pense aux diverses méthodes de révolution culturelle. Il y a place pour pas mal de types d'intervention. La vie religieuse est un type parmi bien d'autres; un type qui se définit non pas en référence à une analyse économique ou politique, non pas en référence à une stratégie déterminée ou à une méthode d'action, mais par une référence directe à la vie de Jésus-Christ et à son Evangile.

Cet élément de la vie religieuse est sans doute le plus difficile et le plus délicat à préciser dans une période aussi agitée et une situation aussi complexe que celle du monde contemporain: qu'est-ce qui est et qu'est-ce qui n'est pas engagement évangélique? quelles formes concrètes d'engagement l'Evangile postulet-il dans les situations si complexes du monde actuel? C'est sur ce point que buttent beaucoup de ceux qui recherchent sincèrement une forme authentique de vie religieuse pour aujourd'hui. Vatican II a insisté sur l'idée que « l'état religieux imite de plus près... la forme de vie que le Fils de Dieu a prise... « Mais comment connaître exactement le comportement concret de Jésus dans la situation historique de son temps? comment le définir? il apparaît en tout cas simpliste de le caractériser uniquement par la virginité, la pauvreté, l'obéissance, surtout si on entend celles-ci dans le sens

des trois voeux actuels. Et comment, ensuite, transposer dans un contexte actuel, sudaméricain par exemple, cette forme de vie? N'est-ce pas le sens de toute une recherche nouvelle?

Un engagement évangélique qui comporte quelque chose de neuf, d'inédit... L'ensemble des hommes sont généralement en retard sur l'histoire; ils ne perçoivent clairement les signes et les besoins d'une époque qu'après coup. Ce n'est jamais qu'une minorité qui sent, qui devine, qui est prophète même quand un certain sentiment diffus est largement répandu. Ainsi sont les initiateurs dans le domaine intellectuel, politique, social ou religieux; ce n'est que progressivement qu'ils font école. Ce sont des hommes qui sont à la fois très proches de la vie profonde d'une époque et pas mal différents du comportement pratique de la majorité de leurs contemporains qui n'ont pas la suffisante indépendance pour rompre avec les traditions et les modes de vivre. Plus radicaux dans une ligne, plus totalitaires, plus disponibles, ils ne sont pas nécessairement plus généreux; ils sont autres, plus disponibles, ils ne sont pas nécessairement plus généreux; ils sont autres, et parfois ils ont à se le faire pardonner; ils interpellent, ils font signe et ils bousculent, selon les circonstances et les tempéraments. Ainsi aussi leurs disciples, parfois en ton mineur, mais authentiquement, juqu'au jour où ils cessent d'être à la fois profondément de leur temps et passablement autres, à la fois déconcertants et compréhensibles: ce jour-là, la substance de leur vie, de leur témoignage a disparu; ils ont cessé alors de faire école et ne peuvent plus constituer qu'une secte. La vie religieuse ne peut rester « vie » que dans ces conditions.

Pour définir cet engagement évangélique caractéristique de la vie religieuse, on fait appel souvent au concept d'eschatologie. Ce mot est évidemment à bien comprendre, non pas dans le sens d'un au-delà temporel, mais d'une réalité plus fondamentale; dans le sens de ces valeurs fondamentales à l'oeuvre dans l'histoire

pour la mener à sa consommation dans un monde à venir, déjà en fermentation.

3) *...explicitement au nom du Christ et de l'Eglise.*

Ce que réalisent les religieux, ce n'est pas un monopole; bien d'autres le peuvent réaliser et le réalisent en fait à d'autres titres, au nom de valeurs qui ne se réfèrent pas explicitement à l'Evangile, au nom d'autres fidélités ou d'idéologies. Ces autres peuvent être chrétiens ou non; ils peuvent l'être plus que les religieux. Ce qui qualifie le religieux, — contrairement à ce qu'on a pu souvent penser — nest pas dans l'ordre d'une plus grande générosité ou d'une plus grande perfection chrétienne; ce n'est pas dans lordre d'une quelconque supériorité. Ce qui le caractérise, à ce niveau, c'est sa référence explicite au Christ et à la communauté chrétienne qui est l'Eglise dont il affirme ainsi la présence dans la vie et dans l'histoire. Ce qui implique comme quelque chose d'essentiel à la vie religieuse l'annonce claire du Christ par la vie et le comportement; ce qui confère du coup à la vie religieuse une fonction d'évangelisation.

Cette insistance sur la motivation évangélique ne signifie aucunement que le religieux néglige ou méprise les autres motivations, qu'il ne fasse pas appel aux autres valeurs, celles de l'homme ou de l'humanité, prises comme référence ultime par bien d'autres; il doit aussi les inclure dans sa démarche; il les présente seulement comme chéres au Christ et à l'Eglise, comme reconnues et assumées par eux.

Cette référence à l'Eglise, communauté chrétienne, appelle normalement pour les religieux une vie en communauté ou en équipe, qui soit capable d'être signe de vie en Eglise.

4) *En résumé,* on pourrait dire que la vie religieuse, tant qu'elle est authentique, est un signe explicite de la présence de Dieu à un moment donné de

l'histoire. Son rôle n'est autre que celui de l'Eglise elle-même, porté par des hommes qui soient plus disponibles pour « parler en clair ».

Ainsi a surgi la vie religieuse, progressivement et spontanément, dans la vie même de l'Eglise et de la vie de l'Eglise comme un type de réponse, parmi d'autres, à des besoins spirituels d'une époque. A chaque période de l'histoire ont surgi des formes nouvelles, toujours avec cette caractéristique de répondre à des besoins spirituels concrets d'une societé déterminée; toujours aussi avec cet aspect radical, choquant, en contestation à l'égard d'attitudes communément reçues. La vie religieuse apparaît ainsi comme une réalité toujours nouvelle, secrètement attendue et silencieusement appelée par une société incapable de combler les aspirations de l'homme contemporain.

Conclusion de cette ébauche doctrinale.

1) L'axe central de notre réflexion fut qu'il n'y a pas « une » vie religieuse abstraitement considérée, intemporelle ou éternelle, qui s'applique à diverses situations moyennant des adaptations. La vie religieuse est essentiellement historique, elle est fonction d'une histoire, elle est surgissement de l'histoire, depuis ses origines. Elle peut donc être profondément différente d'une époque à une autre; comme aussi d'une région à l'autre (l'exemple des monastères occidentaux et orientaux l'atteste clairement...). Il se pourrait que dans un avenir proche, l'Amérique latine appelle un type de vie religieuse très différent de celui des pays industriellement sur-développés. Rien qui puisse nous étonner en cela. Il importe seulement de s'y préparer. On pourrait résumer cette idéee en disant que la vie religieuse est de l'ordre de l'Evènement.

2) Il importe de dissiper une équivoque ou une erreur: la vie religieuse, selon ce que nous avons exposé, ne représente pas nécessairement une plus grande

perfection, absolument parlant, ni un plus grand attachement au Christ, ni un plus grand engagement. Il y a bien des hommes qui sont plus attachés au Christ, plus engagés que des religieux. La vie religieuse ne se situe pas dans l'ordre du degré, du « plus », mais dans l'ordre du type de vie, d'une certaine originalité; elle est un charisme. Peut-être dans le passé, quand le laïcat n'était pas reconnu ou qu'il était laissé à son état de sous-développement, le meilleur moyen pratique de « tendre à la perfection » était de se refugier dans ces lieux privilegiés qu'étaient les monastères. Cet aspect était lié à des circonstances historiques mais ne peut être appliqué à tous les temps.

3) C'est à cette conception que se doit l'affluence (anormale) de « vocations religieuses » dans les générations qui nous précèdent. A elle aussi que se doivent les sorties en masse que nous connaissons; sorties de gens qui avaient basé leur option sur cette équivoque, et qui après s'en être rendu compte rectifient simplement leur choix. C'est très logique.

4) C'est — et en tout cas ce fut — un contre-sens que de vouloir étendre la vie religieuse au plus grand nombre possible de chrétiens, précisément pour leur assurer une plus grande perfection. Au contraire, son sens même doit en faire normalement le fait d'une minorité.

C'est cette même conception qui a amené à chercher toutes sortes de moyens, et pourquoi ne pas le dire, d'astuces et d'acrobaties juridiques pour arriver à faire participer le plus possible de gens à cette perfection et aux « mérites » de la vie religieuse, par des voeux privés ou secrets qui permettaient d'être religieux sans l'être, de bénéficier secrètement de la perfection religieuse.

Or précisément la vie religieuse ne se choisit pas pour soi-même, pour son bien personnel. On ne la choisit même pas pour l'Eglise, mais dans l'Eglise pour le monde. C'est un charisme au sens paulinien, c'est-à-

dire un don aus service des hommes. Un don reçu et vécu dans l'Eglise au service du monde.

5) La vie religieuse doit évoluer pour répondre aux besoins de ce monde et de l'histoire puisque c'est sa raison d'être. Elle doit ressurgir continuellement, se reconstruire, comme le montre d'ailleurs toute la tradition.

Faire de la continuité, de la permanence d'un institut une exigence de la vie religieuse est un contre-sens. Son exigence n'est pas de durer, mais de répondre, d'être actuelle; son rôle est « prophétique », si l'on peut encore faire appel à ce mot si usé. Chaque institut doit avoir le courage de se poser la question de sa validité *aujourd'hui*, et à quelles conditions.

6) Il est bon que la vie religieuse ait un statut juridique. Il faut cependant reconnaître les limites et les dangers d'une situation juridique. Aujourd'hui, on est hypersensible à ces dangers. Un statut juridique mal compris et mal appliqué peut empêcher de répondre à la vie; il peut figer, momifier. C'est plus qu'une possibilité; c'est une réalité maintes fois vérifiée au cours de l'histoire. On peut même affirmer que le statut juridique a regrettablement influencé la conception théologique de la vie religieuse: on a confondu l'essence de la vie religieuse avec sa conception juridique ou son organisation juridique d'un temps. Ainsi en a-t-il manifestement été au sujet des voeux. Parce que, à un moment donné, la vie religieuse s'est présentée avec trois voeux, on a voulu faire de ces trois voeux, juridiquement reçus, un élément essentiel de la vie religieuse, comme c'est encore assez généralement reçu aujourd'hui. Rien cependant de plus contestable... Et à quelles acrobatie et subtilités s'est-on dès lors livré pour démontrer que ces trois voeux avaient toujours existé, d'une manière explicite ou implicite... Subtilités byzantines qui étaient d'époque mais qu'il serait d'une malhonnêteté intellectuelle flagrante de vouloir maintenir en notre

siècle. Comment dire honnêtement que « les trois voeux » existaient dans la Règle de St Benoît qui n'en avait aucune idée, ou chez St François qui n'a jamais pensé à l'obéissance? Ne serait-il pas plus simple et plus vrai de reconnaître que les trois voeux n'ont pas toujours existé dans la vie religieuse, et qu'ils ne peuvent donc pas faire son essence. Et pourquoi d'ailleurs privilégier ces trois, alors que des instituts en ont connu 4 ou 5 ou plus? On pourrait très bien, semble-t-il, imaginer une authentique vie religieuse sans voeu au sens strict du mot. Comme aussi une vie religieuse sans obéissance, dont d'ailleurs il ne reste bien souvent aujourd'hui que le mot, vidé de son contenu...

7) Cette manière d'envisager la vie religieuse comme « le » moyen de la perfection a eu ses répercussions sur la vie sacerdotale elle-même. A partir du moment où l'on concevait la vie religieuse comme un moyen de perfection privilégié et où on la faisait consister dans les trois voeux, la tentation était forte d'en appliquer les éléments à la vie sacerdotale, avec un équivalent des trois voeux: d'abord le célibat; puis l'obéissance dont l'importance croissait simultanément pour le sacerdoce et la vie religieuse en raison des types de civilisation et les circonstances, notamment avec la centralisation croissante du monde et la période de la contre-réforme; puis finalement la pauvreté dont l'importance apostolique a crû considérablement les derniers temps. Le nouveau type de sacerdoce qui se dessine irrésistiblement dans l'Eglise va rompre avec cette liaison si stricte de valeurs. D'abord la rigueur du célibat, puis normalement le type d'obéissance et, en raison des exigences de la vie de famille et de la vie professionnelle en certains milieux, la notion de pauvreté, tout cela va se dissocier de la vie sacerdotale dans le cadre d'un sacerdoce fonctionnel issu de communautés de base.

Cette liaison de fait entre le sacerdoce et les éléments considérés caractéristiques de la vie religieuse

ont accrédité l'idée aujourd'hui courante que la vie religieuse n'ajoutait rien au sacerdoce, et finalement ont discrédité la vie religieuse dans l'esprit des prêtres-religieux.

8) En parlant de la vie religieuse, n'avons-nous pas bien longtemps véhiculé des concepts et des mots que nous ne critiquions plus et qui ne correspondaient plus à la réalité, qui se vidaient de sens. Nous avons manqué d'imagination, de créativité, d'esprit de renouveau. Aujourd'hui, ces mots, ces concepts, ces représentations ne convainquent plus, et nos formateurs n'ont rien d'autre à leur substituer. Il n'en faut pas plus pour que beaucoup soient désorientés et ne sachent plus à quoi s'accrocher, comme nous le constatons dans nos provinces. N'est-il pas temps de rompre avec les clichés et de retrouver les vraies valeurs? Il nous reste à les découvrir. Il nous reste l'exigeante obligation de découvrir quels peuvent être les appels du temps et les différents types d'engagement évangélique qui permettraient d'y répondre. Il nous faut redécouvrir les signes du temps...

V. Retour a notre insertion concrete Sudamericaine.

Au cours de sa réflexion, la commission a scruté les signes du temps. Elle s'est interrogée aussi sur sa fidélité à l'esprit et l'inspiration des origines, et sur la validité de cette fidélité en réponse aux besoins du temps.

Nous avons cru découvrir que la fidélité à notre esprit d'origine nous avait amené à adopter insensiblement un nouveau type de vie religieuse, à la fois fidèle et très différent, auquel nous conviait notre envoi aux pauvres. Nous avons estimé qu'en dehors des exigences caractéristiques du sacerdoce, notre vie religieuse prenait son sens comme réponse aux besoins du temps. Il nous reste à préciser davantage les formes que doit prendre de plus en plus cette réponse vivante.

Nous sommes convaincus que la vie religieuse s'incarne dans quantité de « versions différentes », chacune répondant aux exigences du temps et de la region. Notre préoccupation à nous, indépendamment de tout esprit de clocher, est de chercher comment répondre aux « besoins spirituels » de nos peuples d'Amérique latine.

Ces besoins et les réponses qu'ils appellent ont déjà été analysés à Médellin. Auxquels d'entre eux notre tradition et note expérience oblates nous rendent-elles plus sensibles et plus aptes à correspondre? Sous quelle forme nous suggèrent-elles d'apporter notre contribution propre?

Voici la réponse que nous avons cru discerner ensemble:

1) *Présence à la vie des gens et solidarité.*

Ce qui a une signifiaction profonde et un intérêt réel pour les gens vers qui nous sommes envoyés est D'ABORD ET AVANT TOUT la proximité dans laquelle nous vivons et par laquelle nous partageons une partie de leur vie.

Cette proximité demande de notre part une intégration plus profonde:

a) *dans le pays...* Cela suppose que nous nous détachions des aspects particuliers de notre pays d'origine pour épouser les aspects propres de notre pays d'accueil et que nous nous efforcions d'en mieux connaître l'histoire, les coutumes, les traditions, la culture propre, et aussi de nous y insérer par la pratique de la langue ou des idiomes particuliers;

b) *dans la communauté concrète de base...* Cela suppose que l'on partage le type d'habitation populaire, le style de vie, le genre d'alimentation; que l'on use des mêmes moyens de transports; que l'on travaille de ses propres mains au moins occasionnellement et que l'on

participe aux mêmes travaux communautaires que les gens de la communauté.

Nous sentons cependant trop bien que nous ne pourrons jamais réaliser l'intégration totale, mais nous devons constamment y tendre... A juste titre, l'Eglise a de longue date insisté sur la nécessité d'une vie religieuse autochtone, la seule totalement authentique en définitive.

A ce propos, il nous paraît à tous extrêmement important que les futurs Oblats latino-américains soient formés de manière à ne pas s'éloigner du style de vie de leur population en adoptant le nôtre ou celui de nos pays d'origine; ils ont à réaliser une meilleure intégration que la nôtre, et finalement c'est la seule raison d'avoir des Oblats de la région.

2) *Intégration à la vie de travail.*

Plusieurs Oblats se sont engagés dans une activité professionnelle à temps plein ou à mi-temps. Ce type d'engagement nous paraît un excellent moyen d'intégration et de connaissance de la vie des peuples. Il nous paraît devoir être favorisé pour ceux qui s'y sentent invités. Il faut cependant noter que la forme de service pastoral demandé à beaucoup d'entre nous ne permet pas à tous ce genre d'insertion, qui demande par ailleurs des conditions plus exigeantes de vie d'équipe.

3) *Présence aux transformations des structures.*

Le témoignage de la vie religieuse doit nous amener à une certaine solidarité dans la lutte du peuple pour sa libération... Les formes de cette solidarité son difficiles à définir, variant selon chacun et devant tenir compte des conditions concrètes et des situations propres à chaque pays.

Nous pouvons difficilement séparer cette solidarité et cette participation à la libération de l'homme, de notre engagement missionnaire: l'évangélisation et la libération de l'homme sont profondément liés dans le contexte latino-américain.

Il reste que ce sont les peuples latino-américains eux-mêmes qui auront à faire leur propre libération.

Notre part à nous pourrait être évoquée comme suit:

— travailler à la désaliénation religieuse du peuple, qui a sa répercussion sur le comportement tout entier de l'homme;

— nous désolidariser en des gestes concrets de toutes les forces d'oppression, qu'elles soient économiques ou politiques, nationales ou étrangères;

— travailler à une conscientisation totale de l'homme et de tout l'homme, incluant la dimension politique;

— dénoncer les injustices;

— participer à des activités concrètes d'ordre politique???...

(On note que la différence de situation politique entre les divers pays d'Amérique latine rend légitime et parfois impose une prudence qui rende possible une efficacité à long terme dans tel ou tel contexte).

4) *Vie d'équipe.*

Les différentes formes de participation à la vie du peuple, dont nous venons de parler, sont liées à une vie d'équipe forte et fraternelle, faite d'exigences mutuelles. C'est la base même de notre vie.

D'abord c'est par cette vie d'équipe que notre engagement portera le plus clairement la marque de l'Eglise et du Christ qui a fait l'unité fraternelle, signe de sa présence.

Ensuite, c'est par cette vie d'équipe que nous pensons pouvoir tenir dans notre engagement à la mesure des exigences des hommes. Il nous semble souhaitable aujourd'hui que les membres d'une équipe soient choisis en fonction d'une sensibilité commune, car le lien d'une communauté, dans le générations actuelles, ne peut plus être la personne ou l'autorité de supérieur, mais la relation interpersonnelle dans l'échange et le dialogue.

D'où l'importance accrue aujourd'hui de l'esprit d'accueil, de l'attention à l'autre, de l'échange mutuel.

La communauté Oblate — et c'est un second aspect — devra être aussi accueillante et ouverte à tous. Ce qui suppose une fois de plus un style d'habitation simple et populaire, accessible, où les gens se sentent à l'aise. L'accueil, la disponibilité, la cordialité, l'affection et la délicatesse sont des signes de l'Evangile auxquels le peuple latino-américain est particulièrement sensible, et qui constituent précisément des réponses toutes simples mais combien essentielles aux besoins de ce temps (— non seulement d'ailleurs, pourrait-on ajouter, pour ces régions mais aussi pour l'humanité). Il suffit de penser à la frustration de ces hommes, à la souffrance de tous ces hommes exploités qui ne se sentent pas respectés, à la marginalisation de tous ces habitants sans racines et sans liens des banlieues urbaines, à l'anonymat dissolvant et destructeur auxquels ils sont livrés.

L'importance de ces signes qui sont expression directe du coeur et de l'affectivité, qui sont de l'ordre de la communication interpersonnelle, passent de loin, aux yeux de nos gens avant les signes classiques de la vie religieuse. Tandis que ceux-ci, tels qu'ils ont été compris et tels qu'ils sont encore vécus, ne « parlent » pas du tout à nos gens, les premiers les touchent et les atteignent au plus profond d'eux-mêmes. Pourquoi voudrions-nous privilégier des soi-disant signes qui ont été parlants pour des hommes d'une autre culture, d'une autre époque, d'une autre région, mais qui sont si peu expressifs pour nos gens et ne répondent pas à leurs appels? Ne faudrait-il pas revoir courageusement l'importance donnée à nos voeux?

l'obéissance, par exemple, agrée à nos populations simples qui ont été éduquées dans une société de type pyramidal où tout vient d'en haut et où le chef sait tout, peut tout. Mais précisément, elle ne peut apporter une réponse aux besoins spirituels de ces gens qui ne

peuvent conquérir toute leur dimension humaine, individuelle et collective, que par la conquête de leur autonomie, de la liberté et de l'initiative; conquête que l'on rend difficile chaque fois qu'on insiste sur les relations de dépendance et de soumission.

la pauvreté comme renoncement à des richesses n'a pas plus de sens pour ces gens qui n'ont pas la faculté de renoncer librement à quoi que ce soit puisqu'ils doivent lutter pour survivre, — et qui peuvent difficilement croire que nous ne possédions pas en réserve tout ce dont nous pourrions avoir besoin. Aussi bien la pauvreté n'a-t-elle de signifiaction vraie pour eux que pour autant qu'elle exprime et rend effective une plus grande proximité, un contact plus simple et plus humain une intégration dans les relations quotidiennes du groupe.

la chasteté, on s'accorde à ce sujet, n'est pas reconnue et n'a pas valeur de signe; il ne s'agit nullement de la délaisser pour autant, mais bien de la valoriser pour ce qu'elle peut exprimer pour nos gens: une forme de disponibilité et d'accueil universel; ce qui appelerait une modification profonde de notre manière de penser et de vivre notre célibat;

la séparation du monde, la clôture, qui ont pu avoir une signification en d'autres temps, ne peuvent évidemment dans cette optique garder de valeur religieuse et se transformeraient aujourd'hui en contre-signes, en manque d'accueil.

Ce ne sont là que quelques points d'application de notre réflexion; celle-ci pourrait s'élargir bien au-delà.

Nous avons conscience qu'il nous faudra réfléchir très sérieusement sur ce que pourrait être l'*expression clairement perceptible de notre foi communautaire en Jésus-Christ et en son Eglise*. Car finalement, c'est bien de cela qu'il s'agit. Nous considérons ce point comme l'élément fondamental de notre recherche et de notre vie religieuse. Il est encore difficile sans doute d'en déterminer les formes, mais nous pouvons dire que la

lecture de la Parole de Dieu, la prière en commun, l'Eucharistie devraient en constituer des éléments intégrants. Nous rejoindrions en cela la sensibilité religieuse du peuple; encore faudrait-il trouver les moyens d'en faire l'expression non pas d'une foi passive et résignée d'homme aliéné, mais bien l'expression d'une foi engagée d'homme libre et responsable.

Il nous paraît que des communautés religieuses s'efforçant de vivre dans cette perspective évangélique pourraient retrouver tout leur sens dans la grande communauté chrétienne qu'est l'Eglise en la sensibilisant à ce que sont les besoins réels des peuples et le type de réponse qu'une pastorale pourrait mettre en oeuvre avec ses moyens et ses ressources propres. Les communautés religieuses en effet, nous le répétons, n'ont pas leur sens en elles-mêmes. Et elles ne représenteront réellement l'Eglise que si elles l'ouvrent à une nouvelle dimension et que si elles se laissent à leur tour ouvrir par elle à une dimension plus universelle que le caractère particulier et original d'une communauté religieuse pourrait laisser s'estomper. Car seule l'Eglise universelle, en sa variété, peut représenter le Christ en sa totalité.

Conclusion.

Tel nous a apparu, en Commission, l'*aspect religieux* de notre vie d'Oblats.

Il ne s'agit que d'un aspect de notre vie qui est indissociablement apostolique et religieuse; totalement apostolique et totalement religieuse.

Nous avons constamment été préoccupés de ne pas opérer de coupure ou de dichotomie dans notre vie, bien que le thème qui nous était proposé ait été partiel. L'analyse théologique autorisait la distinction pour les besoins de la clarté; et peut être cette distinction dans la réflexion théorique permettra-t-elle de jeter quelques lumières sur des situations de vie et d'éclairer ceux qui s'interrogent, souvent douloureusement, au nom de la mission.

Tout cette recherche, nous aimons l'affirmer, a été soutenue par notre volonté de fidélité à la mission dans le contexte propre de l'Amérique du Sud où nous avons été envoyés au nom du Seigneur.

Documentation:

Pour situer la réflexion de la Commission Oblate dans la recherche d'ensemble de l'Eglise sudaméricaine, nous pouvons proposer quelques références principales:

— IIe Conférence générale de l'épiscopat latino-américain (Medellin, août 1969). A signaler notamment dans ce document l'analyse de la situation actuelle, en début de chaque document particulier, spécialement celui concernant la justice et celui concernant la paix; ensuite le document, assez général et un peu faible, sur la vie religieuse elle-même; enfin le document intéressant sur la pauvreté de l'Eglise.

— Un document de la CLAR (Com. Lat.-am. des Relig.): « Pobreza avangelica y actitud del religioso frente al desarrollo de America latina. Texto de trabajo ». Extrêmement intéressant.

— Une publication des la Conférence des religieux du Brésil: « A vida religiosa no Brasil de hoje ». Une excellente contribuition réalisée à partir d'études faites par des équipes de religieux et religieuses de diverses régions du pays.

— Un article de J. Comblin dans REB (Revista ecclésiastica brasileira) do juin 69 (à suivre): « Os fondamentos teologicos da Vida religiosa ».

Nouvelle problématique de la vie religieuse (Sud Afrique)

Nous avons essayé, dans le présent document, d'analyser d'un côté ce qui nous semble théologiquement (et théoriquement) la nature et le problème de la vie religieuse dans le monde d'aujourd'hui, et de l'autre côté l'attitude des Oblats de quelques régions de la République Sud Africaine et du Lesotho. Qu'il nous soit permis de remercier ceux qui ont bien voulu répondre à notre questionnaire et qui nous ont ainsi permis d'avoir une vue d'ensemble sur la vie religieuse des Oblats en Afrique australe. que l'idéal et la réalité ne cadrent pas parfaitement, il faut bien s'y attendre. Que tout le monde ne soit pas d'accord avec ce que nous considérons être l'idéal de la vie religieuse et la vocation des religieux d'aujourd'hui, nous en convenons et nous le comprenons. Nous n'avons pas voulu entrer dans les détails de la vie de chacun, ni même dans la façon détaillée dont des communautés vivent leur vie religieuse: ces questions relèvent de visiteurs canoniques. Nous pensons que notre façon de procéder montrera le chemin à parcourir, et nous espérons que les Oblats, autorités aussi bien que sujets, y trouveront sujet à réflexion, discussion et action.

Avant de répondre aux questions particulières en rapport avec la nouvelle problèmatique de la vie religieuse présentée par Vatican II, nous croyons bon de déterminer ce qui semble être la caractéristique fondamentale de la vie religieuse comme état dans l'Eglise, ou plus précesément la fonction ecclésiale de la vie religieuse. Car, étant un état dans et pour l'Eglise, le

mystère de la vie religieuse doit pouvoir être cerné par rapport à l'Eglise, en relation avec le mystère de l'Eglise. On ne peut partir de l'individu qui peut avoir des intentions qu'on ne peut déterminer « a priori ». Si la vie religieuse est un charisme dans l'Eglise, elle ne peut être qu'ordonnée au bien de la communauté.

Pour cela il semble nécessaire d'analyser en détail le no 44 de *Lumen Gentium* qui décrit ce qu'est la vie religieuse. Ensuite à la lumière du même texte, il restera à découvrir ce qui constitue premièrement la vie religieuse par rapport au mystère et à la mission de l'Eglise. Nous trouverons ainsi la caractéristique fondamentale de cette forme de vie dans l'Eglise. Ce sera une description de la vie religieuse par rapport à sa fin, à sa fonction dans l'Eglise. Enfin nous répondrons brièvement aux questions posées.

Description de la vie religieuse d'après Vatican II (1)

Comme nous l'avons exprimé plus haut, il s'agit d'analyser le numéro 44 de la Constitution Dogmatique *Lumen Gentium*, paragraphe très prudent, plein d'hésitations (une étude de sa composition et de sa discussion au Concile le montre), on pourrait même dire inachevé, en ce sens qu'il manifeste clairement que le tournant que Vatican II a fait faire à la théologie de la vie religieuse n'a pas atteint sa pleine maturité. Toutefois nous pouvons y trouver assez clairement exprimé en quoi consiste premièrement la vie religieuse.

Plusieurs Pères du Concile auraient voulu une définition réelle de l'état religieux. Mais on n'a pas accédé à leur désir parce qu'une brève définition est souvent

(1) Nous nous inspirons de l'ouvrage suivant: *Commentary on the Documents of Vatican II*, Edited by H. Vorgrimler, Burns & Oates, London, 1967, vol. I.

trop juridique. Nous avons donc plutôt une description de la vie religieuse qui nous permet d'avoir une vue plus complète, plus nuancée et aussi plus vivante. Le fondement de l'état religieux comme tel est l'obligation d'observer les trois conseils évangéliques (obligation par voeux, serments ou promesses). Tout est clair; personne ne discute là-dessus. Mais quelle est l'intention de l'Eglise en acceptant cette profession? Ou quelles sont les conséquences théologiques que la profession entraine?

Premièrement, c'est une consécration à Dieu. En s'engageant à observer les conseils évangéliques le candidat (positivement) se donne à Dieu qu'il aime pardessus tout et donc (négativement) il renonce à tout ce qui pourrait entraver en lui l'amour fervent et le culte parfait de Dieu. Ainsi (1) il s'engage à servir et à glorifier Dieu à un titre nouveau et (2) est consacré plus parfaitement au service de Dieu, en ce sens que le lien est plus fort et plus permanent. Jusqu'ici rien de nouveau; c'est la doctrine traditionnelle. Mais arrivent à notre esprit plusieurs questions que le Concile essayera d'élucider du moins en partie. Entre autres: chaque chrétien, appelé et donc obligé à la sainteté, ne doit-il pas se donner complètement à Dieu qu'il aime pardessus tout? Et que signifie théologiquement être engagé à servir et à glorifier à un nouveau titre, par des liens plus solides? Le baptême serait-il un lien moins stable? Des expressions aussi générales sont difficiles à mettre en termes théologiques précis et tangibles. Mais nous ne pouvons plus éviter ces questions. Bien des gens, religieux ou laics, les posent. De pieuses affirmations ne sont plus acceptées.

La deuxième partie de ce paragraphe s'aventure à donner quelque chose de plus concret. Avec des expressions très prudemment étudiées, le Concile affirme qu'il n'est pas absolument nécessaire de pratiquer les trois voeux (comme la tradition l'a souvent affirmé) pour atteindre au plus haut degré d'amour et au culte parfait de Dieu. Le texte se contente de dire simplement que

le mariage, la propriété des biens et la liberté de vivre sa propre vie (auxquels on renonce par la profession religieuse) peuvent être des entraves à la pleine observance de l'Evangile, mais ne sont pas nécessairement ainsi. Par ailleurs, le chapitre avait déjà décrit le mariage, par exemple, comme un moyen d'amour parfait.

Alors comment la consécration religieuse se relie-t-elle à celle du baptême, qui est fondamentale après tout, la consécration par excellence à Dieu et à son service? Cette question est traitée aussi avec grande réserve. Mais le texte indique assez clairement que la profession religieuse ne peut être qu'une éclosion, une ratification inconditionnelle de la consécration baptismale, incorporée dans l'acceptation des conseils et ratifiée par Dieu quand l'Eglise accepte la profession.

Le deuxième paragraphe insiste sur le caractère ecclésial de la profession religieuse. Les communautés, étant dans l'Eglise, doivent collaborer à sa mission, bien que le texte ne parle explicitement que de l'individu.

Finalement, le troisième paragraphe discute du témoignage donné par l'état religieux. Ce fut la partie la plus controversée de tout le chapitre et il a été fait le noyau central de toute la théologie de l'état religieux par les éditeurs originaux du texte — correctement, car dans une constitution dogmatique sur l'Eglise l'aspect ecclésial de l'état (édition du 13 juillet 1963) disait: Les conseils « sont par-dessus tout un signe, un signe de l'amour eschatologique qui transcende le monde, un signe d'une imitation plus explicite du Christ que L'état de vie des conseils implique comme tel. » (2)

On a dit assez souvent que cela ne doit pas obscurcir l'importance des conseils comme moyen admirable pour la sanctification personnelle. Mais cela manifeste combien peu la théologie de l'Eglise dans le chapitre I et II de *Lumen Gentium* présentant l'Eglise comme sacrement, comme signe du Christ... cela manifeste combien peu

(2) *Idem*, vol. I, p. 277, Note 8.

cette théologie a influencé la pensée théologique des Pères du Concile et combien ils étaient impuissants à intégrer en elle les vérités particulières et les mystères individuels de la vie chrétienne. Ainsi les affirmations de ce paragraphe semblent plutôt faibles comparées à ce qu'elles devraient être. Elles n'ont pas trouvé la formule théologique juste. Cela est évident dès la première phrase: parce que les religieux donnent leur vie entière à l'Eglise et à son service, la profession religiuse devient un signe qui peut et doit inciter efficacement tous les membres de l'Eglise à remplir les devoirs de leur vocation chrétienne.

Le mot signe n'a plus qu'une signification morale d'exemple; ce qui n'est pas du tout ce que voulaient ceux qui ont introduit l'expression. Ce n'est qu'avec la phrase suivante que la sacramentalité de l'état religieux comme tel par la profession du célibat, de la pauvreté et de l'obéissance à cause du Christ et de l'Evangile atteste la transcendence du Royaume de Dieu et de ses biens, et son accomplissement eschatologique. Ainsi par leur profession les religieux témoignent que le Peuple de Dieu n'a pas de demeure définitive ici-bas. Ils sont le signe que le Royaume définitif de Dieu est déjà présent en ce monde, grandit déjà d'une manière cachée ici-bas; la nouvelle vie, l'état de ressuscité est déjà commencé avec le baptême.

Mais en même temps que l'affirmation disant que les religieux révèlent d'une façon particulière le Royaume de Dieu, nous en trouvons d'autres aussi comme la suivante: l'état religieux donne une présence permanente dans l'Eglise à la forme que le Fils de Dieu a acceptée quand il vint en ce monde pour faire la volonté de son Père, forme de vie qu'il a proposée à ces disciples. C'est ce qu'on appelle aussi d'une autre expression la *sequela Christi*. Mais ne pourrait-on pas comprendre que, en imitant la forme particulière de vie du Christ, le religieux est par là le signe de l'avènement du Royaume définitif comme le Christ l'était lui-même?

Tout cela montre clairement l'aspect ecclésial de l'état religieux. Le religieux a une fonction distincte, sinon exclusive, dans l'Eglise: rendre témoignage par sa vie spéciale du Royaume de Dieu, il est le signe ou le sacrement d'une dimension plus profonde du monde et du Peuple de Dieu. Les religieux montrent que la figure de ce monde change peu à peu, par l'incorporation au Christ jusqu'à la plénitude définitive de la parousie.

Ainsi, dans cet article de *Lumen Gentium*, on nous donne de multiples affirmations sur la vie religieuse qui manquent peut-être d'unité conceptuelle et d'un thème central auquel tout pourrait se rattacher. Cela prouve de nouveau que la théologie de la vie religieuse n'est pas encore arrivée à sa pleine synthèse. Mais il y a des indications que le thème central que nous cherchons se trouve dans le fait que la vie religieuse est le témoignage de la présence des biens célestes déjà ici-bas, le signe de la dimension eschatologique de la vie chrétienne. Pour le mieux voir voyons un résumé schématique de tout l'article:

1) D'abord la vie religieuse est une consécration, un acte d'amour fondé sur la profession des trois voeux. Cette consécration au service de Dieu est un approfondissement de la consécration baptismale et par là libère des entraves qui pourraient diminuer la ferveur de la charité. (La dernière phrase présente déjà la vie religieuse comme un signe; ici signe de l'union indissoluble du Christ et de l'Eglise, son Epouse. Le 3e paragraphe précisera ce signe).

2) Une consécration au service de Dieu ne peut être qu'une consécretion au service de l'Eglise. Le religieux s'adonne donc à toutes sortes d'activités qui peuvent hâter l'avènement du Régne de Dieu.

3) Donc la profession religieuse est un signe pour tous les chrétiens. (Ici le mot signe a un sens moral, d'exemple; mais par la suite ce signe est présenté d'une

façon plus théologique, dans son sens sacramentel). Le peuple de Dieu n'a pas de demeure permanente ici-bas. Donc la vie religieuse en tant que libérant des soucis terrestres est un signe plus éclatant de la vie éternelle et annonce avec plus de force la résurrection futur, la gloire du Royaume de Dieu, la présence déjà en ce monde des biens célestes.

4) C'est pour cela que les religieux imitent plus étroitement le genre de vie du Christ toute unie à la volonté du Père, manifestant ainsi d'une manière speciale que le Royaume de Dieu est ce qu'il y a de plus important.

5) Aussi la vie religieuse manifestement appartient à la vie et à la sainteté de l'Eglise.

II

Formulation plus précise de ce qu'est la vie religieuse

L'analyse de l'article 44 de *Lumen Gentium* nous fournit tout ce qu'il faut pour préciser ce qu'est la vie religieuse et par là déterminer sa caractéristique fondamentale. La dernière phrase de l'article nous donne la clef de la solution: « Aussi un tel état... appartient inséparablement à la vie et à la sainteté de l'Eglise ». C'est par rapport au mystère de l'Eglise que l'on doit situer et déterminer la nature de la vie religieuse. Elle est un aspect de la vie de l'Eglise. Or Vatican II présente l'Eglise comme le sacrement ou le signe qui, dans le Christ, opère l'union intime avec Dieu et l'unité de tout le genre humain (3). Si le Christ est le signe primordial du Père, l'Eglise l'est pour le Christ jusqu'à son retour définitif. C'est donc dans cette sacramentalité de l'Eglise que l'on découvrira le rôle de la vie religieuse. Etre un signe ou un sacrement, c'est avoir

(3) *Lumen Gentium*, art. 1.

une fonction particulière en relation avec la signification du signe en tant que tel. Il faut se rappeler qu'un sacrement est un signe qui accomplit ce qu'il signifie.

Or l'Eglise est le sacrement du Christ qui assume en lui le cosmos et l'humanité et qui se dirige avec tout l'univers vers le Père pour réaliser le Royaume des cieux. Donc l'Eglise a pour mission d'amener au Christ l'univers (cosmos et humanité) afin d'arriver au royaume définitif du Père. C'est par rapport à cette mission fondamentale que nous découvrons les trois charismes fondamentaux dans l'Eglise; le charisme de laic, de ministre et de religieux. 1° L'Eglise a pour mission d'amener au Christ l'univers extérieur et naturel (qui comprend l'humanité) qu'on peut comprendre, comme Teilhard de Chardin, évoluant, se construisant, univers que le Christ s'attribue, s'attache à lui-même. C'est dans ce sens qu'on peut interpréter certaines expressions de s. Paul. Le perfectionnement de cet univers, son achèvement historique peut-être considéré comme une condition *sine qua non* du dernier avènement du Christ (4). Quelqu'un qui s'applique à travailler dans cet univers, à la construction de cet univers, à l'achèvement d'une société humaine plus juste, peut le faire avec la conviction de travailler avec le Christ présent en ce monde et l'assumant. C'est la vocation du laic séculier.

2° Un deuxième niveau, c'est le même univers, mais en tant que rencontrant la croix du Christ dans l'Eglise envoyée par le Christ pour évangéliser les nations. C'est l'univers en tant que soumis à l'Eglise pérégrinante. Quelqu'un peut se sentir appelé par l'Esprit à collaborer à cette rédemption de l'univers dans le temps. Il peut se sentir spécialement appelé à participer à la mission rédemptrice de l'Eglise, à la fonction capitale

(4) H. DE LUBAC, *Athéisme et sens de l'homma*, Edit. du Cerf, 1968, p. 134.

du Christ qui dirige son Eglise. C'est la vocation du ministre dans l'Eglise, signe du Christ

3° Mais cet univers temporel et naturel, cette humanité rachetée dans le temps ont une fin eschatologique déjà réalisée en germe dans le temps. « Elle passe la figure de ce monde ». Nous pouvons donc les considérer en tant que tendus vers la glorification finale. Quelqu'un peut-être frappé par l'aspect transitoire de l'univers présent et de l'Eglise pérégrinante. Il peut vouloir s'attacher davantage à ce qu'il a de plus stable, à l'aspect plus définitif et donc aussi en un sens plus profond de l'univers et de l'Eglise. Il s'attachera donc au Royaume de Dieu qui s'en vient. Il en vivra d'une façon plus particulière. C'est le religieux.

Ces trois aspects vrais de l'Eglise, de la mission de l'Eglise, sont trois aspects nécessaires et se complètent le uns les autres. Ils font tous trois partie de la vie concrète de l'Eglise. Mais l'Esprit donne à chacun des membres du Peuple de Dieu le charisme de vivre plus en profondeur l'un ou l'autre de ces aspects. C'est là que nous voyons le rôle du laicat séculier, des ministres sacrés et des religieux. Le laic séculier travaille dans le monde et transforme le monde selon la volonté de Dieu, i.e. selon la nature de ce monde. Le religieux, spécialement le laic religieux, rend témoignage par sa vie que ce monde a une dimension plus profonde, transcendante, i.e. celle du Royaume définitif déjà instauré en germe ici-bas. Ce monde est transfiguré peu à peu dans le Christ jusqu'à ce que ce dernier vienne à nouveau et témoigne visiblement de son règne définitif. Donc à ce point de vue le religieux n'est pas hors de ce monde, il ne tourne pas le dos au monde. Au contraire il est aussi dans le monde que le laic séculier il le respecte pour ce qu'il est. Mais il voit et témoigne que la face extérieure du monde, celle qui apparaît avec l'avènement de la sécularisation n'est pas la face la plus profonde. Il ne nie pas cette face; il ne la méprise encore moins. Mais il témoigne d'une transformation

mystérieuse de ce monde depuis que le Christ est mort et ressuscité. Cette création, ce monde séculier crie pour qu'enfin il soit délivré de la corruption.

On voit donc ce qu'est le religieux, un témoin d'une transformation déjà en germe mais qui ne se réalisera totalement qu'à la fin, à la parousie. Sa vie, qui n'est pas un mépris de la vie du monde, encore moins de la vie pérégrinante de l'Eglise, se veut un signe de la vie à venir définitive du Royaume du Père. Mais on dira que vient faire alors la « *sequela Christi* » dans la vie religieuse? C'est justement là que la « *sequela Christi* » prend tout son sens. Le Christ présenté par l'Evangile, spécialement dans s. Jean, est le Christ eschatologique, le Christ qui ne vit que pour son Père et pour le Royaume à venir. C'est pour cela, semble-t-il, qu'il a gardé le célibat, « pour le Royaume », dit s. Mathieu. C'est en se mettant à la suite du Christ dans ce que la vie du Seigneur a de plus fondamental que le religieux sera le signe du Royaume à venir déjà réalisé, mais caché aux yeux du monde. C'est en vivant le plus concrètement possible la vie du Christ, une vie de célibat, de pauvreté et d'obeissance, qu'il sera dans l'Eglise pérégrinante le signe et le sacrement de la transformation définitive du monde dans l'amour et le don total au Père. C'est en ce sens que la vie religieuse « appartient inséparablement à la vie et à la sainteté de l'Eglise » (5).

C'est pour cela aussi que la vie religieuse « n'appartient pas à la structure hiérarchique de l'Eglise ». Elle doit se trouver à tous les échelons de l'Eglise; des laics et des ministres doivent être religieux pour manifester la face profonde, définitive du monde et de l'Eglise, pour qu'ils « témoignent d'une manière splendide et singulière du fait que le monde ne saurait être transfiguré ni offert à Dieu sans l'esprit des béatitudes ». (16) Autrement le laic séculier, même le ministre, pourrait

(5) *Lumen Gentium*, art. 44.
(6) *Idem*, art. 31.

s'attacher uniquement à la face transitoire de ce monde et de l'Eglise et oublier la fin de tout cela, le monde à venir.

Pour comprendre la nécessité de la vie religieuse dans l'Eglise, il faut saisir que le laic séculier tel que décrit au no 31 de *Lumen Gentium* ainsi que le ministre sacré dans leurs fonctions spécifiques ou leurs services dans l'Eglise appartiennent essentiellement à l'Eglise pérégrinante, à l'Eglise non encore parvenue à la gloire définitive du Royaume de Dieu. Ils appartiennent le premier à la figure de ce monde qui passe et l'autre à l'Eglise envoyée pour annoncer l'Evangile et baptiser toutes les nations jusqu'au retour définitif du Christ en gloire où leurs fonctions, semble-t-il, disparaîtront. Comme tels, ils ne montrent pas la face renouvelée de la terre; comme tels, ils n'indiquent pas que le Royaume définitif de Dieu est déjà présent mystérieusement dans le monde et l'Eglise d'aujourd'hui. C'est là le rôle de la vie religieuse comme telle. C'est le rôle du religieux de montrer par sa vie propre au laic séculier « que le monde ne saurait être transformé ni offert à Dieu sans l'esprit des béatitudes » (7). C'est la fonction des religieux de montrer aux ministres sacrés que « le Peuple de Dieu ne possède pas ici-bas de cité permanente, mais chemine en quête de la cité future ». La vie religieuse « témoigne plus éloquemment de la vie nouvelle et éternelle acquise par la Rédemption du Christ et annonce avec plus de force la future résurrection et la gloire du Royaume céleste ». (8).

Le Père Gary F. Greif, s.j., dans un article intitulé, *The Vows and Christian Life*, (9) essaie de montrer que considérer la vie religieuse comme signe du Royaume eschatologique c'est faire une fausse théologie de la vie religieuse. Malheureusement pour lui, à mon sens,

(7) *Idem*, art. 31.
(8) *Idem*, art. 44.
(9) Dans *Review for Religious*, vol. 26, 1967, p. 805-833, spécialement p. 807-808.

son argumentation repose sur les exemples de chrétiens pris individuellement. Il est sûr que les simples chrétiens peuvent et doivent vivre pour le Royaume. C'est pour le leur rappeler que la vie religieuse existe dans l'Eglise. Tout ce qu'on veut dire, c'est que la vie du laic séculier en tant que telle parle de la construction du monde et non du Royaume à venir; la vie religieuse est là pour lui rappeler que la construction du monde n'a pas de sens si elle n'est pas orientée vers le Royaume. Le laic séculier doit vivre pour le Royaume et le religieux dans le monde, mais chacun insiste davantage sur un élément différent de la réalité du monde.

En conclusion, si nous nous référons à la problématique de la vie religieuse de Vatican II telle que résumée au début du questionnaire nous pouvons dire que:

1) si l'ensemble des fidèles est invité à pratiquer les conseils évangéliques, ce ne peut être qu'en rapport avec le signe de la vie religieuse, signe du Royaume à venir, signe « que le monde ne saurait être transfiguré ni offert à Dieu sans l'esprit des béatitudes. « C'est en rapport avec l'entraide mutuelle que les états de vie doivent avoir entre eux, i.e. que le laic a besoin du prêtre et du religieux pour accomplir parfaitement sa vocation à transformer le monde; de même que le religieux a besoin du laic et du prêtre pour vivre sa vie de donné à la réalité du Royaume. Il en va de même pour le prêtre.

2) Si la fin de la vie religieuse est de « recevoir un fruit plus abondant de grâce baptismale », ce n'est pas en cela que l'état religieux diffère des autres états. La vocation du ministre sacré et celle du laic séculier ont pour fin aussi de permettre un fruit plus abondant de grâce baptismale, le mariage de même. Chaque état est un moyen admirable pour la sanctification personnelle. Nous rappeler ce qui est dit du mariage au chapitre V de *Lumen Gentium*. C'est un faux problème de considérer un état uniquement en fonction de la sanctification personnelle. « La vie religieuse ne peut simplement viser à la sanctification de ses membres et à celle des hommes atteints par son dévouement apostolique. C'est le monde qu'elle veut embrasser dans son intention sanctificatrice. Elle est en réalité une entreprise de transformation du monde; ou plus exactement une contribution importante à la grande oeuvre de transfiguration de l'univers qui incombe à l'Eglise » (10).

3) la vie religieuse n'est pas une vie séparée du monde, encore moins une vie de mépris du monde. Elle manifeste la face définitives que prendra le monde, mais elle ne veut pas nier et négliger la face présente de ce monde. Le laic séculier est là pour le lui rappeler. L'opposition entre vie religieuse et vie dans le monde a été transcendée par Vatican II. La vie religieuse est une vie dans le monde, ce monde-ci, mais manifestant que la figure de ce monde passe, n'est pas définitive, Vatican II a aussi exprimé que chacun des états dans l'Eglise s'aident les uns les autres. Pour cela il faut être présent les uns aux autres. C'est un appel à vivre l'Evangile dans une proximité plus grande aux hommes et aux femmes de notre temps. Je citerai ici le Père Michel Rondet: « La vie religieuse s'était peu à peu retirée de la vie du monde pour s'enfermer dans la solitude des cloîtres ou dans l'univers limité des institutions chrétiennes. D'où un double appauvrissement: celui de la vie chrétienne laique qui n'était plus aidée par le témoignage complémentaire de la vie religieuse, celui de la vie religieuse qui n'était plus stimulé par l'affrontement avec les problèmes et les difficultés du temps. Parce qu'elle veut être une vie chrétienne authentique, un témoignage d'espérance et de salut pour les hommes d'aujourd'hui, la vie religieuse découvre qu'il lui faut peut-être renoncer à certaines protections qui

(10) J. Galot, *Les Religieux dans l'Eglise*, Edit. J. Duculot, Paris, p. 43.

ont pu avoir leur sens hier, mais qui seraient aujourd'hui un contretémoignage ».

Si cet aspect eschatologique de la vie religieuse était mieux compris, il semble que bien des problèmes de la vie religieuse d'aujourd'hui apparaîtraient sous leur vraie lumière: comme de faux problèmes. Les distinctions:

charisme - institution
vie communautaire - vie dispersée
vie contemplative - vie active etc...

disparaitraient comme des distinctions de raison pure. En effet, dans notre vie de chrétiens, tout est signe et tout est grace: la vie laique, la vie religieuse, la vie ministérielle. Ou, pour se servir de la terminilogie moderne (et très ancienne), tout est charisme: mais il y a « une multitude de charisme » qui tous se résument dans le « major autem horum est caritas »: tout charisme est ou ne devrait être qu'une manifestation de charité. Saint Paul insiste là-dessus. Tout ce qui n'est pas dans la ligne de la charité est pseudo-charisme.

La vie religieuse est un signe, un sacramentum. Mais dans le cas du pur contemplatif, retiré dans son monastère, ce signe peut être pur signe et même mystère: il demande une explication. C'est le religieux dans la vie contemplative-active qui donne l'explication du signe en présentant dans sa prédication la vie religieuse comme signe de la vie éternelle. Cela il devrait le faire, non seulement dans un but de propagande pour attirer des vocations, mais pour montrer au monde, par la parole et l'exemple, quel est le but eschatologique de notre vie à tous.

Ce n'est pas par hasard que le document de Vatican II sur la vie religieuse commence par « Perfectae Caritatis »: C'est le mailleur Charisme selon Saint Paul (I Cor. 13). C'est l'essence du christianisme résumé dans l'amour pour Dieu et l'amour pour le prochain: la vie de charité parfaite est le royaume de Dieu commencé

sur terre. Notre vie religieuse est donc un signe (signum charitativum) par notre vie de prière, notre apostolat, notre vie communautaire, nos voeux. Tous ces aspects de notre vie religieuse ne sont pas uniquement, ne sont pas même premièrement, des moyens de sanctification personnelle, mais des moyens d'augmenter notre amour pour Dieu et notre amour pour le prochain, et au fond c'est cela la sanctification. Dieu est amour, c'est à dire don de soi, communication échange. Le Christ, imago Patris, nous montre cet amour sous une forme humaine. La vie chrétienne, mais surtout la vie religieuse comme signe de vie chrétienne idéale (i.e. comme signe de la vie future de plénitude), est la *sequela Christi*: notre sanctification personnelle, non pas recherchée d'une façon égoiste comme un bien pour moi, mais trouvée dans l'amour et le don de soi, trouvée d'une façon particulière dans l'apostolat hiérarchique, mais aussi dans toutes les autres formes de vie chrétienne chacun à la façon dont Dieu l'a appelé.

Cet aspect nécessairement social ou inter-personnel de la vie chrétienne suppose une organisation (et l'organisateur est un charismatique à son tour) aussi bien sous la forme des divers instituts religieux que sous la forme de l'institut ecclésial d'ensemble. Mais organisation veut dire co-oordination, sub-ordination, agencement; cela ne veut pas dire nivellement, écrasement de talents sous prétexte d'uniformité. Organisation veut dire respect de la personne, au service de la personne, au service des dons de Dieu dans cette personne. L'organisation est un moyen pour que les charismes individuels et institutionels arrivent à leur pleine fruition. Cela suppose respect mutuel du charismatique et de l'autorité.

La vie religieuse telle que conçue par les Oblats du Lesotho et du Sud Afrique

Jusqu'ici nous navons parlé que d'une façon objective. Nous avons parlé de la vie religieuse telle qu'elle nous apparait dans l'Eglise après Vatican II. Nous pré-

senterons brièvement ici ce que les Oblats du Lesotho et du Sud Afrique pensent eux-mêmes de leur vie religieuse. Ce sera très bref, mais ce sera suffisant pour indiquer l'immense besoin que nous avons de repenser complètement notre conception de la vie religieuse. Elle est essentiellement pré-conciliaire et rudimentaire. Elle a été coupée complètement de tout renouveau. Il faut se rappeler que les Oblats du Lesotho et même du Sud Afrique sont en grande majorité, sinon tous, de formation pré-conciliaire, même d'avant le commencement du renouveau de la théologie qui a préparé le Concile. La moyenne d'âge est de cinquante ans. Beaucoup ne connaissent du Concile que des bribes rudimentaires. La plupart ne l'ont pas étudié. Et comme le décret sur la vie religieuse est, somme toute, assez secondaire dans les documents du Concile, c'est un des derniers qui puissent être étudiés en profondeur. Cela explique la conception de la vie religieuse de la part des Oblats du Lesotho et du Sud Afrique.

La majorité des Pères consultés considèrent ce qui nous distingue des prêtres séculier, c'est notre système de vie, nos règles et constitutions, notre esprit de famille et même de camaraderie, notre histoire commune comme Oblats. En somme: nous formons une *communauté* i.e. un groupe naturel formé par une vie commune et une histoire commune, en même temps qu'une *société*, i.e. un groupe organique et organisé.

Tout cela cependant nous semble rester à la surface des choses. Il en est qui considèrent qu'étant donné leur vie comme curé, rien ne les distingue vraiment des prêtres séculiers, sauf peut-être le fait d'avoir à demander des permissions au provincial *et* à l'évêque. Même ceux qui indiquent des éléments qui nous donnent une spécificité comme religieux restent largement dans la sphère de l'accidentel.

La même chose peut être dite de notre caractéristique plus restreinte comme Oblats. Pour une minorité de Pères consultés, il n'y en a pas, sauf le port de la croix d'Oblat aux rares occasions où on la porte. Pour la grande majorité cette caractéristique c'est encore l'esprit de corps, la solidarité, la fraternité, l'esprit de famille et d'équipe: toutes choses excellentes, mais qui peuvent s'appliquer « mutatis mutandis » à bien des communautés non Oblates et même à bien des groupes d'hommes travaillant ensemble en équipe. En somme on ne voit pas bien comment, pour la plupart des Pères, l'Oblat se distingue d'autres religieux, ni pourquoi (à part des accidents d'histoire) il y a tant de congrégations différentes. Peut être notre vie de famille est plus vivante, plus intime que dans certaines autres communautés, mais cela nous consacre-t-il comme une Congrégation à part?

Cette vie de communauté elle-même, bien que réduite pour la grande majorité des Pères à sa plus simple expression, paraît à la plus grande partie des Pères comme une aide puissante

a) pour enrichir notre expérience et échanger des vues pour un apostolat plus fructueux

b) comme une inspiration pour la vie apostolique en nous donnant un sentiment de solidarité

c) comme un soutien à la vie de célibat

d) comme support mutuel dans la vie spirituelle, spécialement la vie de prière.

Il faut noter que pour quelques Pères, plus ouvert aux mutations modernes dans l'Eglise, l'idée de vie de communauté elle-même est sujette à une évolution sensible. Par le besoin des circonstances on pense moins à une vie sous un seul toit, mais à un esprit d'équipe qui peut se manifester malgré les distances qui séparent les Pères les uns des autres. « L'essentiel dans la vie de communauté », nous écrit un Père, c'est qu'il y ait

(11) *Le travail de Renouveau*, dans *Christus*, 1969, n. 62, p. 150.

une vraie charité et une compréhention mutuelle. Pour cela point n'est besoin de vivre sous un seul toît. Des hommes peuvent être plus solitares, tout en vivant avec d'autres sous un même toît, que d'autres vivant à part et se rencontrant une fois par semaine en charité ».

Ainsi, la vie religieuse est d'abord et avant tout la vie en communauté. Le signe le plus évident de cette conception est cette affirmation si souvent répétée que nous vivons une vie de prêtres séculiers parce que peu d'Oblats ici vivent en communauté. Certains vont même jusqu'à dire que nous devrions être franchement séculiers puisqu'il semble impossible de former des communautés. Pour cette raison, la vie religieuse est surtout considerée comme un soutien du prêtre. Plusieurs disent qu'ils sont entrés dans la Congrégation pour avoir le soutien d'une famille. En ce sens, *la vie religieuse est conçue comme un moyen en vue de la vie apostolique et de la sanctification de ses membres.* La vie religieuse ne semble nullement conçue comme une fonction et un service dans l'Eglise, comme un état de vie qui a sa raison d'être propre pour la communauté ecclésiale. La vie religieuse des Oblats est un soutien de la vie apostolique, un moyen d'être de saints prêtres.

C'est peut-être caricaturer un peu la vie religieuse telle que conçue par les Oblats ici, mais il nous semble ne pas trop exagérer. Il y a encore très peu de mouvement de renouveau. Nous sommes très amorphes sur ce point. Et ceux qui pensent que nous devrions faire quelque chose pour notre vie religieuse ne le font qu'en fonction d'un retour à la vie communautaire. Nous ne dirons pas que la vie communautaire ne soit pas un élément de la vie religieuse. Nous croyons même qu'il est urgent pour nous de former des communautés apostoliques. Mais ce n'est pas là d'abord en quoi consiste la vie religieuse. Et même si les Oblats sont dispersés ils peuvent être authentiquement religieux.

Réponse aux questions

Il nous reste maintenant à tenter de répondre aux questions particulières. Nous le ferons plus ou moins longuement, avec peut-être aussi plus ou moins de bonheur. Ce sont des questions de recherche, donc des questions qui n'ont pas eu encore de réponses satisfaisante. Mais nous croyons que la première partie du travail pourra aider à trouver, sinon une réponse parfaite, du moins des éléments de solution.

Premier point: Y a-t-il une caractéristique de la vie religieuse?

Il faut d'abord se rappeler que la vie religieuse comme tous les autres états de vie dans l'Eglise est fondée sur la vocation fondamentale de tout chrétien donné au baptême. C'est donc dire que fondamentalement la vie religieuse n'est pas différente de toute autre vie chrétienne. C'est un approfondissement de la grâce du baptême, mais dans une direction particulière, comme l'est le sacerdoce ministriel, le mariage ou le simple état de laic. Mais par sa consécration particulière, le religieux veut insister d'une manière spéciale sur l'aspect définitif du Royaume déjà présent ici-bas. Il s'attache donc à suivre d'une façon plus exacte, je dirais même plus matérielle, le Christ dans sa vie de don au Père. Ceci ne veut par dire que les autres chrétiens ne suivent pas le Christ. Tous y sont obligés. Mais le religieux le fait d'une façon plus matérielle. Il s'applique à vivre la même vie que le Christ a vécue sur la terre, entre autres sa vie de célibat. volontaire pour le Royaume. C'est donc en ce sens que la vie religieuse est une « forme de vie particulière ». Tous ne sont pas obligés au célibat. Donc les voeux ou les engagements du religieux donnent à sa vie une teinte particulière qui la distingue des autres vies chrétiennes.

La consécration religieuse par sa forme même donne au religieux plus de disponibilité (du moins en principe). N'ayant pas de famille à soutenir, il peut tout donner, en commençant par lui-même, à sa communauté religieuse et aussi à la communauté humaine en générale (12). Il y a donc dans la vie religieuse un « plus » qui semble la distinguer des autres états dans l'Eglise.

Deuxième point: dons et charismes de la vie religieuse.

Les dons et charismes présentés ici sont tous en rapport avec la sanctification personnelle des religieux. C'est certainement un élément important de la vie religieuse. Il est certain quelle doit être une voie de sainteté et qu'elle a été souvent présentée comme un moyen privilégié de sainteté dans l'Eglise. Mais ces dons et charismes particuliers qui contribuent à la sainteté des religieux peuvent se multiplier à l'infini et varier selon les différentes familles religieuses. Mais pour moi, c'est un faux problème de présenter l'aspect charismatique de la vie religieuse en rapport avec ces dons particuliers qui permettent la sanctification des religieux. C'est que la vie religieuse n'est pas d'abord et avant tout un moyen de sanctification individuelle, comme d'ailleurs tout charisme en tant que tel. Le charisme est ordonné au bien de la communauté ecclésiale avant d'être un moyen de sanctification pour l'individu qui en a été gratifié. Donc c'est mal poser le problème du charisme religieux que de le présenter comme la question le pose ici. Non pas que la question n'ait pas son utilité, mais elle est mal posée. Ne disons pas que la vie religieuse est charismatique parceque'elle procure ces dons qui permettent la sanctification de ses membres.

(12) Pour la *sequela Christi* comme appel à suivre le Christ dans sa mobilité voir J.M. Le Blond, *Consécration*, dans *Christus*, 1969, n. 62, p. 160-161.

Troisième point: la vie religieuse d'ordre charismatique ou institutionnel.

Ici encore il nous semble un faux problème de dissocier ordre charismatique et institutionnel; car, à notre point de vue, l'ordre institutionnel est lui-même charismatique. Toute l'Eglise dans son entité est charismatique, même sa structure. Tout vient de l'Esprit. Qu'on étudie attentivement s. Paul et l'on verra que pour lui tout est charismatique y compris les ministères. Bien plus, le charisme dans son sens paulinien stricte signifie un type de don spirituel qui rend celui qui le reçoit capable d'accomplir une certaine fonction ou emploi dans l'Eglise (13). Le charisme est lié à la fonction; même la fonction pastorale est impensable sans charisme (14).

Cependant dans tout charisme, il faut distinguer trois aspects: 1) l'appel ou la poussée de l'Eprit, 2) l'acceptation du sujet, de celui qui reçoit cette poussée, 3) l'acceptation par l'Eglise elle-même, ce qui manifeste que l'appel de l'Esprit est authentique, vraiment ordonnée au bien de la communauté. Car ce qui caractérise le charisme c'est qu'il est ordonné à la communauté, non à l'individu qui le reçoit, bien que l'individu pourra et devra se sanctifier en acceptant et en accomplissant pour les autres l'appel qu'il a reçu.

Donc si la vie religieuse appartient à l'ordre charismatique ceci ne l'oppose pas à l'ordre institutionnel dans l'Eglise. Au contraire il semble que le charisme demande l'institutionnel du moins dans son exercice. Il doit être réglé et ordonné au bien de la communauté ecclésiale. Donc si la vie religieuse est un charisme qui appelle « à suivre le Christ de la façon proposée par l'Evangile », cette *sequela Christi* ne peut avoir

(13) J.L. Mckenzie, s.j., *Dictionary of the Bible*, Geoffrey Chapman, London, 1968, p. 326.

(14) Voir *Sacramentum Mundi. An Encyclopedia of Theology*. Burns & Oates, London 1968, *au mot Charisms*.

qu'une signification et une portée ecclésiales. C'est ce que nous avons défini dans la deuxième partie de ce travail, en montrant que la vie religieuse est le signe et le sacrament du Royaume.

Par ailleurs, ce charisme dans sa forme extérieure et institutionnelle pourra varier avec les temps et les lieux, S'adapter à de nouvelles cultures, selon la poussée de l'Esprit. C'est là que nous voyons surgir dans l'histoire de l'Eglise les formes différentes de vie religieuse à commencer par les groupes primitifs de veuves et de vierges jusqu'aux instituts séculiers de nos jours. Mais toutes ces formes particulières sont réglées et approuvées par l'autorité dans l'Eglise, ce qui l'es authentique comme charismes pour l'Eglise.

Quatrième point: le charisme propre à chaque Institut.

Le charisme propre à chaque Institut n'est qu'une détermination particulière du charisme général de la vie religieuse, charisme général qui demande à s'adapter aux circonstances de temps, de lieu, de culture, de peuple dans l'Eglise. La forme particulière du charisme général de la vie religieuse est d'abord un don particulier donné à un fondateur qui, par sa grâce de fondateur, donnera à sa famille religieuse une teinte ou une forme particulière; ce qui nécessairement s'appliquera à toute le famille religieuse en tant que telle. C'est donc en ce sens un charisme collectif, plus qu'individuel. Mais chaque membre de l'Institut reçoit un appel particulier à partager la vie de l'Institut. Cet appel particulier de l'Esprit est un appel à participer au charisme général de l'institut qui lui-même participe au charisme plus général encore de la vie religieuse dans l'Eglise. Mais ce don particulier de chaque individu, même s'il est une participation au charisme plus général de l'Institut, est quand même un don accordé à l'individu avec tout ce qu'il a de déterminations propres et individuelles.

Donc il apportera nécessairement une teinte particulière à tout l'Institut, tout en gardant l'inspiration fondamentale de son fondateur, de s'adapter vitalement au dévelopment historique de l'Eglise.

En conséquence, les adaptations demandées par Vatican II pour l'action évangélisatrice ne peuvent menacer la vitalité du charisme du fondateur, à moins qu'un Institut donné n'ait été établi dans l'Eglise qu'en relation avec les besoins particuliers d'une époque particulière. C'est ce qui justifiera dans l'histoire de l'Eglise la disparition de certains Instituts et de certains formes de vie religieuse qui ne répondent plus aux besoins et à la mentalité du temps. Je pense que l'inspiration de notre Fondateur fut suffisamment universelle pour être encore utile à l'Eglise d'aujourd'hui. Ce souci de l'évangélisation des pauvres, ce besoin de répondre aux urgences de l'Eglise me semblent plus modernes que jamais. Mais la Congrégation doit s'adapter aux teintes particulières de ces urgences d'aujourd'hui. Ce n'est peut-être plus dans les missions paroissiales comme le Fondateur les a conçues que nous verrons ces urgences; c'est peut-être aujourd'hui dans la collaboration aux moyens de communications modernes. Et l'évangélisation des pauvres se présente aujourd'hui par le truchement du développement. C'est en ce sens que notre Congrégation doit d'adapter au temps d'aujourd'hui.

Cinquième point: vie religieuse et vie apostolique

La vie religieuse, comme je l'ai exprimé plus haut, est un charisme général dans l'Eglise, i.e. que chaque Institut participe à une réalité commune à tous les autres; autrement on ne pourrait pas parler de vie religieuse en général. Cependant cela ne veut pas dire que cette réalité ne puisse pas se diversifier profondément dans des formes très différentes. D'ailleurs on n'a qu'à en faire l'histoire depuis la virginité « pour le Royaume » de l'Evangile et de s. Paul, en passant

par les groupements de vierges et de veuves de l'Eglise primitive, la vie cénobitique, les ordres monastiques jusqu'aux Instituts séculiers d'aujourd'hui pour en être convaincu. « L'Esprit souffle où il veut ». Chaque Institut veut répondre à une inspiration définie de l'Evangile; mais au plan concret de la vie, cette inspiration donnée de l'Evangile peut se réaliser dans des formes très diverses qui pourraient sembler parfois s'opposer les unes aux autres.

En conséquences, il ne faut pas se surprendre si la vie religieuse peut être vécue dans un Institut apostolique comme la nôtre où l'action apostolique semble s'interpénétrer avec l'esprit religieux. Il faut se souvenir que la vie religieuse n'est pas un degré hiérarchique dans l'Eglise. Elle se retrouve à tous les échelons. Elle peut être vécue par des laics et des ministres sacrés. Il semble qu'il n'y a que le mariage qui soit incompatible avec elle, incompatible d'une façon paradoxale puisqu'ils sont tous les deux signes de la même réalité: l'union intime du Christ et de l'Eglise. Mais le mode de signification est opposé d'où résulte leur incompatibilité réciproque. Chez nous la profession religieuse vient montrer que l'action apostolique n'a de sens qu'en vue du Royaume. Elle prévient l'activisme. Par ailleurs l'action apostolique montre que le Royaume ne peut s'établir définitivement que par l'envoi dans le monde des disciples du Christ. Elle prévient l'attente du Royaume dans la passivité; elle montre que nous devons collaborer à la mission du Christ et de l'Eglise. Il me semble que c'est cela que le Fondateur a voulu, lorsqu'il a amené la Congrégation naissante à la profession religieuse. Il a voulu la compénétration des deux charismes et non pas la subordination de l'un à l'autre. L'équilibre sera peut-être difficile à maintenir, mais il semble que c'est l'intuition de base du Fondateur même s'il ne l'a pas exprimé en ces termes-là. Il a voulu que ses missionnaires évitent l'activisme. Par

ailleurs il a voulu que ses religieux soient des missionnaires, des collaborateurs du Christ dans sa mission.

Pour quelques rares Pères, la vie religieuse parait comme un obstacle à l'apostolat en nous faisant vivre à part du monde. Pour d'autres, à l'inverse, la vie apostolique est un obstacle à la vie religieuse parce que l'apostolat nous jette dans le monde où nous ne pouvons nous empêcher de devenir un peu mondain malgré nous.

Pour la plupart, cependant, la vie religieuse apostolique nous met *entièrement au service du monde*. Ils voient le religieux comme ayant la même relation au monde que le Christ, i;e, sans être submergés par le monde et ses soucis et problèmes, de par le fait même de notre liberté plus grande obtenue par les trois voeux de religion, nous sommes à même d'être plus sympathiques (dans le sens fort du mot) avec les soucis et problèmes du monde, avec les pauvres, les malheureux. N'étant pas du monde, nous pouvons voir le monde d'une façon plus objective et désintéressée.

Cependant il reste des problèmes. Un Père nous dit: « On peut se sentir frustré de ne pouvoir, faute de permissions, aider davantage matériellement. De pieuse platitudes ne sont pas suffisantes ». Un autre nous dit que notre genre de vie est si souvent tellement au-dessus du standard de vie de nos ouailles que même le religieux individuel qui veut vivre une vie plus pauvre ne peut s'empêcher de donner le contresigne d'un homme sortant d'une maison aux planchers bien astiqués et dont tout le monde sait qu'il ne lui manque rien de vraiment important.

On se demande cependant si cette vie au service du monde est dans l'esprit de la plupart des Pères bien différent de celui du prêtre séculier bien dévoué. En d'autres termes: y a-t-il vraiment, pour bien des Pères, une différences réelle entre la vie apostolique d'un religieux et la vie apostolique d'un prêtre séculier? Il y a certes l'aspect, souvent formaliste de per-

missions à demander, de la pauvreté; il y a structure plus stricte d'obéissance; il y la vie de communauté. Mais ne sont-ce pas là des moyens pour nous faire vivre une vie de charité apostolique et de signe eschatologique plus vrais, plutôt qu'un but en soi? Par ailleurs, un Père a formulé sa conviction dans ces termes: « C'est comme religieux, et pas strictement comme prêtre, que nous donnons témoignage au monde de ce que devrait être la relation du monde à Dieu; Par notre vie religieuse nous montrons au monde que Dieu est quelqu'un de réel pour nous, quelqu'un digne de notre amour et de notre service.

Sixième point: Suppléance des Oblats aux Anciens Ordres

Ici nous ne développerons pas. Mais il semble que la Congrégation pour le Fondateur et pour les Oblats d'aujourd'hui, est la continuation dans l'Eglise de la forme de vie spéciale proposée à quelques-uns par le Christ dans l'Evangile. Par cela elle continue la vie des Ordres anciens disparus dans ce qu'ils ont de valable aujourd'hui pour l'Eglise. C'est dans ce sens que nous devont entendre, je crois, cette suppléance des Oblats aux Ordres anciens. Faut-il aller plus loin? Faut-il demander aux Oblats de remplacer les Ordres anciens disparus dans toutes leurs oeuvres et leurs charisme particuliers? Peut-être que cela avait un sens au temps du Fondateur après la Révolution française. Mais aujourd'hui on ne voit pas en quoi nous devrions ressusciter des charismes qui sont disparus de mort naturelle. Non, les Oblats aujourd'hui doivent être ce qu'ils sont tout en étant adaptés au monde d'aujourd'hui, et c'est en cela qu'ils replaceront les Ordres anciens disparus; c'est en cela qu'ils seront les successeurs légitimes des ordres anciens. L'Esprit ne souffle pas toujoutrs de la même façon.

Septième point: Vie religieuse — Monde d'aujourd'hui

Vatican II a donné un coup de barre à l'Eglise d'aujourd'hui. On ne peut plus concevoir la vie religieuse comme la fuite du monde, du moins dans le sens que cette expression avait avant le Concile. Le Concile nous a aussi lancé à l'écoute du monde, des signes des temps. C'est donc dans une vie religieuse vécue dans le monde et pour le monde que nous devons renouveler notre vie religieuse. Si la vie religieuse est un signe, un sacrement du Royaume, il faut que ce signe soit vécu dans le monde pour qu'il acquiert son efficacité. Peut-être qu'autrefois la séparation du monde était un signe suffisamment efficace. Aujourd'hui la séparation est plutôt un signe de ghetto, de caste. Il semble que le don aux autres dans le monde moderne soit l'aspect premier, qui frappe d'avantage. C'est dans le don aux autres, la vie et l'identification avec tous que la vie religieuse remplira son rôle de sacrement du Royaume à venir. Il semble que c'est l'une des bases du renouvellement de la vie religieuse aujourd'hui. Au sujet de la vie religieuse dans le monde d'aujourd'hui, d'aucuns parmi les Pères se considèrent comme les derniers survivants d'une race vouée à l'extinction. Ils resteront sans doute dans la Congrégation jusqu'à la mort, mais considèrent que la vie religieuse a fait son temps et n'est plus à la page du monde moderne.

Pour un grand nombre le renouveau de la spiritualité reste quelque chose de bien mystérieux: Ils restent sur leurs positions traditionnelles faute d'avoir vraiment compris de quoi il s'agit dans les tendances actuelles, ou bien ils voient de vagues mais sournois dangers et ont peur de se lancer dans une aventure qui n'a pas encore fait ses preuves. Ils ont la peur de l'inconnu.

Il y a cependant un « pusillus grex » pour qui le renouveau de la spiritualité, les nouvelles méthodes de

faire, des moyens modernes de communications. Les réactions des Pères varient d'un « caveat » sinistre devant toute ces techniques et « gadgets » qui tendent à remplacer le Saint-Esprit par le génie humain, jusqu'à un engouement, souvent pas trop réfléchi, pour se servir de tout ce qui est neuf et de jetter par-dessus bord toutes les « vieilleries ». Là encore il reste beaucoup à faire pour mettre tous les Pères tout simplement à la page et pour éveiller leur intérêt sincère. Ce n'est très souvent pas la bonne volonté qui manque, mais l'Afrique est loin des grands centres où ces problèmes théologiques et de spiritualité se discutent; la plupart sont surchargés de travail et trouvent peu de temps pour la réflexion et la lecture sérieuse, et surtout on manque trop de spécialistes avisés, prudents et libres d'autres travaux pour se livrer intensément à ce travail de réforme des structures et des attitudes. Pourtant, tout doucement, cela bouge: il ne faut pas être trop pressé en Afrique; par ailleurs, à titre indicatif: lors d'une récente semaine théologique, organisée par un Oblat, et dont les speakers principaux était des théologiens d'outre-mer de renommée mondiale, sur une province de quelques 80 Pères Oblats, quatre ont trouvé le temps et l'inclination d'assister, bien qu'un grand nombre vivait relativement près.

Informe de la Reunion Comun, effettuada en Lima (Perù) en Agosto de 1969

Del 20 al 23 de Agosto de 1969, se efectuó en Lima, en la Casa Central O.M.I. la primera reunión del Centro Sudamericano Oblato de Búsqueda Doctrinal y de la Comisión Regional Sudamericana de Pastoral.

Estaban presentes los Padres Germán Fernandez, presidente; Roberto Quevillón, secretario; Pedro Rivals y Joâo Hébette.

Excuso su inasistencia el P. Pedro Blatz.

Metodo de trabajo

Un esquema de trabajo había sido previamente enviado a los miembros de la comisión; algunos se asociaron con compañeros en su reflexión y elaboraron con ellos informes en común.

Sin embargo los intercambios durante la sesión no siguieron fielmente el esquema propuesto; la comisión debió buscar e inventar, en esta primera reunión, su estilo de reflexión y su método de trabajo. Lo que pese a todo no le restó interés.

Joâo fue encargado de redactar el informe de los debates y de elaborar enseguida la síntesis doctrinal final para presentar al Coordinador de Roma. Un bosquejo de informe, muy sucinto, fue redactado en Lima y presentado a la Conferencia Interprovincial. El informe final y definitivo fue sometido a la aprobación de los miembros antes de ser mimeografiado.

Desde el comienzo de las discusion, se convino en que nuestro punto de partida sería la *realidad suda-*

mericana, la vida concretamente vivida por los Oblatos en esta región. La vida de la Iglesia ¿no es Palabra de Dios? y, confrontada al Evangelio escrito y a la Tradicion ¿no es una fuente Teológica? En esta perspectiva, solamente, pensamos, que nuestra reflexión podria aportar algo a la Congregación que posee, en otras regiones muchos mejores teóricos.

Esta manera de trabajar ha permitido hacer simultáneamente de esta reunión del Centro de Búsqueda Doctrinal, una reunión de Comisión de Pastoral, no habiendo ésta hasta el momento, recibido estructura propria.

División del trabajo

El trabajo del Centro de Búsquda se ha efectuado en 5 etapas a las cuales corresponden las divisiones de este informe.

1. Descripción de los lugares en que trabajan las comunidades de nuestras provincias y delegaciones.
2. Evolución de la inserción y del trabajo de los Oblatos en el curso de la historia desde el punto de vista de la vida religiosa.
4. Bosquejo de una elaboración doctrinal sobre « la vida religiosa ».
5. Retorno a la inserción concreta sudamericana.

I - DESCRIPCION DE NUESTROS LUGARES DE INSERCION

La primera jornada de trabajo fue totalmente consagrada a la exposición de las situaciones en Chile, Bolivia, Argentina y Brasil. Este análisis fue sumamente interesante para los participantes, pero sería demasiado largo detallarle. Expondremos solo los rasgos generales con el riesgo de sintetizar demasiado.

En cada uno de estos paises, existe un contraste chocante y un profundo abismo entre las clases sociales; una pequeña minoria de gente muy adinerada y una immensa mayoría de gente pobrísima.

Con excepción de Argentina, el nivel general de vida y la renta nacional son muy bajas; las continuas y desastrosas devaluaciones apenas logran disimular una triste realidad: la disminución constante del poder comprador, que afecta, en particular, al sector asalariado; la economía está totalmente inspirada por el capitalismo que no tiene otra ley que el provecho de las clases pudientes; por todas partes las clases obreras y las poblaciones pobres están explotadas, y privadas practicamente, de una gran parte de los derechos reconocidos por la Declaración Universal de los derechos del hombre.

Generalmente se nota, en el medio en que trabajan los Oblatos, los siguientes rasgos: falta de empleo (salvo en Argentina), salarios miseros (salvo en Argentina), penuría de habitaciones para los pobres, los obreros, los funcionarios públicos de categorías inferiores; número insuficiente de escuelas para los niños de las clases populares, estilo de educación que desarrolla valores típicamente burgueses.

La vida política, en distintos grados, está marcada por la connivencia del poder efectivo con las clases pudientes y por la falta de participación de las clases populares, — ausencia de participación cuyas consecuencias naturales tienen su manifestación en el comportamiento de los sectores estudiantes y obreros, sobre todo.

La información está dirigida por la clase que tiene el poder (político o económico) y en ciertos lugares, orientada o hasta rigurosamente censurada por los medios gubernamentales.

Víctima de la historia y del sistema en el cual sus miembros han sido educados y continúan viviendo, la clase obrera está mal organizada, dividida, utilizada o traicionada por los llamados « líderes » políticos o sindicales.

Deformada por los « mass-media » que son medios privilegiados de influencia capitalista, sin preparación para un discernimiento crítico y sin preparación para un pensamiento proprio, la clase trabajadora es arrastrada a adoptar modelos de pensamiento y de vida de tipo alienante.

En el plano religioso, se recuerdan elementos muy conocidos:

— falta de evangelización de las masas, del pueblo en general

— religiosidad bastante alejada de una auténtica fe,

— religión sin compromisos, tradicionalmente orientada hacia la pasividad, la resignación, la recepción « sobrenatural » del sufrimiento y de la miseria, el reconocimiento y la aceptación « virtuosa » de las diferencias de clases.

— un cierto individualismo y la carencia de un sentido de acción comunitaria

— una Iglesia aún, muy a menudo, comprometida, sobre todo en su jerarquía, al poder y a las clases adineradas, se interesa sin embargo cada vez más en los pobres, aún cuando su atención se dirige demasiado a los pobres como individuos miserables y no como clase explotada, — aún cuando su intervención se hace un poco como desde afuera, siendo muy débil la inserción de esta Iglesia en el pueblo — aún cuando la « concientizaciòn » hecha por la Iglesia, a menudo carece de dimensión « política ». Es preciso sin embargo notar algunas actitudes valientes de Obispos (aun aisladas) que en sus declaraciones y sus actitudes concretas han sabido independizarse del poder establecido.

II - EVOLUCIÓN DE LA INSERCION OBLATA EN ESTAS REGIONES.

Cada miembro de la comisión ha presentado, desde un punto de vista o desde el punto de vista de un

grupo de su provincia, la evolución del trabajo oblato en su región; se pidió al Provincial del Perú hacer otro tanto para su Provincia.

A) Chile

En lineas generales, un poco esquemáticas por fuerza, las grandes etapas:

— la inserción inicial (1949) se hizo en función de los pobres (obreros de las salitreras) en la problemática siguiente, característica de la época: ignorancia religiosa del pueblo, falta de sacerdotes, peligro comunista, amenaza protestante. La respuesta se encontraba en la importación de sacerdotes, en el trabajo parroquial centrado en la enseñanza religiosa y la sacramentalización. La pastoral se inspiraba en mecanismos de defensa.

Se acepto al comienzo un « colegio inglés » para sustraerlo a los Protestantes, un seminario oblato para remediar la penuria de sacerdotes, una parroquia rica para sostener las parroquias pobres. El género de vida y el tipo de trabajo eran inspirados por parroquias pudientes del Canadá católico.

— A partir del 54-56; con el trabajo de la JOC - luego del 59 con la sesión de pastoral (Houtart, Motte, Boulard...) se impuso la idea de « Chile, país de misión » y se hizo sentir la urgencia de una auténtica evangelización.

— Actualmente, la Provincia ha abandonado ciertas parroquias, su seminairo, etc., para trabajar en una linea más puramente misionera;

— Pastoral partiendo siempre de la vida; preparación de comunidades de base con responsables locales capaces de animarlas; formación de jefes en el plan económico, social, político;

— Búsqueda de una inserción más « real » entre la gente, participación de sus condiciones de habitación viviendo en casa popular o arrendando una pieza; par-

ticipación en el trabajo, por ejemplo autoconstruyendo su casa; participación en la vida diaria del barrio, en sus fiestas, deportes preocupación por una pobreza más grande.

B) Bolivia

Los Oblatos han comenzado en 1952 en la región minera. La primera intención era llegar a los pobres en vista de un servicio religioso e igualmente con un espíritu de lucha contra el comunismo. El estilo de vida y el tipo de pastoral eran importados. Las implantaciones se han multiplicado en los medios pobrísimos de las minas, de las Carangas, de las barriadas urbanas. Esta presencia en medio de los pobres no dejo de influir y de modificar las mentalidades de los Oblatos especialmente, en la región de las minas.

En los últimos años, bajo la influencia muy notable del trabajo en esta región, una reflexión profonda se ha operado entre los Oblatos, y se ha extendido a casi toda la Iglesia de Bolivia. Las injusticias irritantes que sufren los pueblos indefensos fuerzan a los misioneros a tomar posición, a alistarse del lado del pueblo, a trabajar por la promoción humana, especialmente a través de la formación de dirigentes. Esta solidaridad, a su vez, es una llamada a compartir su vida más intensamente, por la habitación, una cierta « pobreza » y el trabajo remunerado de algunos. Y también una vida de equipo más profunda más fraternal por el intercambio, la reflexión de fé sobre la vida y la oración; es preciso, sin embargo, hacer notar que los resultados obtenidos hasta ahora no corresponden aún a lo que se desearía.

C) Argentina

La implantación oblata comenzo en Uruguay (1930) luego en Buenos Aires, (1935). La perspectiva era la de las « misiones parroquiales » importadas de Europa

luego los Oblatos fueron obligados por los Obispos a asumir parroquias.

Actualmente, la provincia pasa por una difícil fase de mutación: los jóvenes ya no creen las misiones parroquiales, aún cuando no pocos párrocos las piden; sienten que las parroquias clásicas no corresponden a las necesidades, pero los Padres no logran librarse de ellas; se sufre de una pastoral que ha sido demasiado pensada en términos de permanencia y de inmutabilidad. La Provincia está comprometida en un proceso de toma de conciencia para afrontar el cambio exigido por la vida del mundo y de la Iglesia. Esta preparación se hace por sesiones anuales de teología, por la influencia del Consejo extraordinario y por la reflexión común en el curso del Congreso provincial, etc. Sin embargo la diferencia de mentalidades entre los dos grupos más numerosos de Padres (un grupo de 25-35 y el otro de 50-60 años) crea una tensión que hace más difícil el diálogo, porque para respetar a las personas, es preciso respetar por igual el entusiasmo de los unos y el atraso de los otros, ya que ambos proceden de un mismo afán de fidelidad a la Iglesia.

Se piensa actualmente en emprender, en Buenos Aires y Montevideo, un tipo de misión obrera que pondría en obra a voluntarios que pensasen en una perspectiva común, viviendo cerca del pueblo y dedicados al trabajo por lo menos la mitad del tiempo.

D) Belem (Brasil)

Presencia reciente, sin historia. Al comienzo (1968) una doble perspectiva: presencia en el pueblo pobre y en las diversas estructuras que comprometen su vida. La presencia en el pueblo se ha realizado, a la vez, por la inserción en un barrio marginal, donde ha sido aceptada una parroquy por la entrada, el trabajo, en fábrica, de uno de los Oblatos. Tanto como ha sido

posible los Padres comparten la vida de la gente por la vecindad, la habitación, la clase de alimentación, los medios de transportes públicos, y rehusando todo aquello que no sea « medio pobre » de acción. La vida convence cada vez más al equipo de la importancia de compartir esta vida, y llama a una identificación más grande, a pesar de la certidumbre de no poder nunca naturalizarse plenamente.

E) Perú

Los Oblatos llegan al Perú en el 57. El trabajo comienza entre los pobres pero se hace en un marco de parroquias que rápidamente llegan a ser muy organizadas, con colegios, escuelas, dispensarios, etc. Enseguida, bajo la presión de la Provincia-Madre y por motivos económicos se agrega una parroquia burguesa. Ultimamente se ha establecido un equipo en un nuevo territorio abierto por el gobierno para la colonización (85,000 H. parceladas en lotes de 15 a 31 H.).

Los Oblatos sienten en general la necesidad de librarse de los demasiado pesados fardos parroquiales con sus « obras » y su tipo de sacramentalización. Quieren orientarse más hacia la animacion de comunidades de base y un trabajo de desarrollo comunitario con los organismos de barrio, en colaboración con el Gobierno. En el caso de la Selva (Colonización) ellos buscan compartir su condición de desbrozadores y aportan su asistencia educativa y técnica con miras al establecimiento de cooperativas.

Conclusiones

A través de la evolución descrita en 5 lugares lineas más o menos constantes que parecen marcar la diferentes del contienente, vemos desprenderse algunas conclusiones sobre la marcha actual de las provincias.

A) Desde el comienzo de cada provincia, ha habi-

do una comprensión global de una situación de miserias e injusticias, como un hecho sociológico no analizado; ha habido una verdadera voluntad de responder a las necesidades de entonces, una voluntad decidida de establecerse entre los pobres. Mucho trabajo se ha hecho en el sentido del servicio de los pobres, pero a veces como desde afuera, bajo la forma de ayuda exterior, y a menudo a contra corriente de los movimientos profundos que animan a las masas (actitudes de conservación y de defensa de parte de los Oblatos) El presente sea quiere) fiel a la inspiración inicial carismática del Padre de Mazenod y de la tradición Oblata.

B) Sin embargo, hoy se experimenta claramente, entre los grupos más jovenes y más dinámicos de las distintas provincias, que esta fidelidad a la intención fundamental llama a una evolución: el « trabajo para » debe transformarse en « estar con », una convivencia, lo que implica un compartir más grande del estilo de vida, una comunión aún más profunda, con las angustias, las aspiraciones, las luchas del pueblo al cual hemos sido enviados. Nosotros debemos penetrar más aún en su vida para acompañarlo en su voluntad de promoción.

C) La misión nos invita así a una conversión de vida no solo « interior » sino también visiblemente expresada y encarnada.

Antes, por necesidad, la pobreza era aceptada en los comienzos de una fundación, por necesidad y en espíritu de sacrificio, por un tiempo, los tiempos del comienzo, el tiempo heroíco de los primeros años. Actualmente, comprendemos que nos es necesario compartir esa pobreza por solidaridad y por el tiempo que el pueblo tenga que vivirla.

Sentimos que la presencia entre los pobres nos ha llevado a convertirnos a su vida, y continúa llevándonos allí, para con ellos, caminar de la pasividad al compromiso, del individualismo a la solidaridad, de una re-

ligión tradicional a una fe y una esperanza verdaderas.

Como lo ha expresado uno de nosotros, « sentimos que los pobres nos enseñan, nos evangelizan, nos hacen descubrir el Evangelio y nos ponen en contacto con Cristo ».

Sentimos igualmente que tenemos necesidad de un equipo de vida fraternal y de trabajo; un equipo a la vez acogedor y exigente; y sufrimos al no lograrlo sino rara vez.

D) Más allá de una toma de conciencia global de un estado de hechos, se percibe cada vez más el carácter estructural, político-económico de esta situación de injusticias y miserias, así como su dimensión internacional. Al punto que se extiende cada vez más el sentimiento de una necesaria y real revolución.

E) Esta toma de conciencia evocada de esta forma, como ya lo hemos notado, está lejos de ser general entre los Oblatos, pero es interesante hacer notar que ella surgió simultáneamente en todos lugares, en provincias muy diferentes; que ella da respuesta a las preguntas inquietantes y que tiende a comunicarse, Se puede afirmar, nos parece, que es una linea de fuerza nueva que atraviesa la existencia oblata en América del Sur.

En esta toma de conciencia, los Oblatos no han hecho sino acompañar una evolución de la mentalidad de los elementos más conscientes de los pueblos latino americanos a los cuales se impone cada vez más la necesidad de una revolución.

III - EVALUACIÓN E INTEPRETACIÓN DE ESTA HISTORIA DESDE EL PUNTO DE VISTA DE LA VIDA RELIGIOSA.

Escuchando los testimonios de los diferentes sectores, se percibe netamente un movimiento de contro-

versias, de dudas, de escepticismos de la vida raligiosa; y también, es preciso decirlo, un desamparo evidente entre varios Oblatos de estas provincias.

¿Qué es eso que llaman « la vida religiosa...?

— Los marcos antiguos se han reventado por todas partes. Es más que claro. El contexto latinoamericano ha ayudado a su liquidación. Nada queda de nuestra antigua y tradicional estructura de vida. Y esto ya no nos crea problema.

— Pero para un cierto número, bastante importante; de Oblatos sudamericanos este fenómeno ha significado la muerte de la vida religiosa, cuyo duelo por lo demas no se ve mucho. Ya no hay mucha preocupación práctica de la « vida religiosa ». Algunos hasta afirman que ya esta no tiene sentido. Algunos proclaman que se identifica pura y simplemente con la vida cristiana, y que el llamado a la vida evangélica y a la perfección de la caridad se dirige a todos. Sucede a veces que los votos de pobreza, castidad y obediencia son contestados no sólo en teoria y palabras, sino en la práctica.

— Otros se interrogan a fondo sobre el sentido y el contenido de su vida religiosa. Tienen la vaga impresión que esta se ha ido con los marcos, pero experimentan una cierta pena; viven partidos entre una mala conciencia y una aceptación del hecho que quiere ser realismo. Ellos se apegan esencialmente a sus responsabilidades apostólicas y sociales.

Reflexionando sobre el sentido de nuestra vida personal y comunitaria, los miembros de la comisión se han preguntado si este malestar, esta mala conciencia, incluso el desinterés práctico de la vida religiosa, no se explicarían, en numerosos casos, por una visión caduca de la vida religiosa. Se continua juzgando nuestro compromiso actual según los criterios antiguos y así uno se desorienta y se pierde; cuando si se le juzgara en términos nuevos, lejos de creer en un abandono o en un relajamiento, se tendría sin duda conciencia de

un auténtico ahondamiento. La impresión de los miembros de la comisión, con ocasión de los intercambios realizados, es que el compromiso apostólico oblato, en el curso de esos años, ha llevado a un ahondamiento de la vida religiosa, nos ha hecho religiosos más auténticos.

En efecto por medio del compromiso apostólico perseverante y de una fidelidad misionera, pensamos, que se ha afirmado la necesidad de un testimonio vigoroso de presencia en la vida de las gentes y de un compartir su condición. Eso nos ha aparecido como un llamado y una exigencia. Una exigencia que lleva algo nuevo, algo arriesgado, algo irrazonable en ciertos aspectos. Y es justamente en la medida en que nosotros hemos respondido a esta realidad que hemos vuelto a descubrir un sentido auténtico, y no una justificación jurídica, de nuestra vida religiosa, y finalmente que hemos sentido que ésta valía la pena.

Constatamos por la experiencia

A) Que es la atención al mundo y al compromiso en la vida de los hombres que nos hace el favor de volver a tomar una conciencia más viva del sentido de nuestra vida religiosa. Esta no toma su sentido a partir de nosotros y de una búsqueda personal de perfección, sino a partir de la consagración de nosotros mismos a un pueblo.

B) Que es la solidaridad vivida con los hombres la que nos revela el Evangelio y nos hace escuchar el llamado de Cristo. Son los pobres los que nos evangelizan; son para nosotros portadores del Evangelio.

Para verificar lo que ha aparecido en los intercambios como una impresión, un sentimiento, la comisión ha tratado, con sus débiles luces, de estudiar a través de la historia pasada y presente, como la Iglesia había pensado y vivido la vida religiosa. Esta parte constituye nuestra colaboración doctrinal...

IV - BOSQUEJO DE UNA ELABORACION DOCTRINAL SOBRE LA VIDA RELIGIOSA

Se trata de « definir » en lo posible la vida religiosa en lo que ella tiene de fundamental., de sustancialmente viviente y no en su aspecto jurídico. Sabemos que no sería necesario separar estos dos aspectos; la vida y el derecho que normalmente deberían responderse mutuamente. Es preciso reconocer que de hecho no es así y que no recubren siempre, hoy que la vida ha evolucionado en tal forma y que las formulas canónicas han permanecido inmutables.

Más que hablar de definición, sería más exacto, sin duda, hablar de descripción. Lo haremos gustosamente en tres puntos:

— respuesta a necesidades espirituales fundamentales, a nuevos llamados del mundo, de una época y de un lugar determinado,

— por un compromiso evangélico que no es el hecho de todo el mundo, porque lleva en si algo nuevo, inédito, una forma de disponibilidad total a esta respuesta,

— explícitamente en nombre de Cristo y de la Iglesía.

A) *Respuesta a las necesidades espirituales*

Necesidades espirituales fundamentales nuevas llamadas... En cada período de la historia, el mundo pasa por mutaciones más o menos profundas, por una cierta evolución que no puede tener éxito sino mediante condiciones favorables. A quien tiene la sensibilidad suficientemente aguda y la atención alerta al movimiento de la historia y de la vida de la humanidad, el mundo deja percibir peticiones, necesidades, aspiraciones. Los fundadores de órdenes religiosas, han sido, generalmente, hombres extremadamente atentos a la vida del mundo y las fundaciones han coincidido, muy a

menudo, con períodos de profundas mutaciones. (Hablamos, desde luego, de los fundadores de las grandes familias religiosas que han inspirado una constelación de fundaciones menores que les deben lo que ellas son).

La necesidades de una época pueden presentar aspectos de orden económico, político, social, pero éstos generalmente son condicionados por aspectos que llamaremos espirituales, humanos en el sentido global de la palabra (podríamós referirnos al análisis de los grandes movimientos « revolucionarios » actuales y en especial a la revuelta de los jovenes del mundo entero, la expresada por los estudiantes, los hippies. Lo que ellos reivindican, es un sentido del hombre, de la vida; lo que ellos buscan es una revolución cultural. Es característico notar que si ellos invocan a MAO, también invocan a Francisco de Asís...).

Es a esas necesidades que son llamados a responder, con otros tipos de hombres y entre otros tipos de vocaciones, los religiosos; como generalmente lo han hecho las Ordenes al comienzo de su historia, cuando la estructura juridica coincidía por completo con su función vital. Su servicio ha sido en repetidas oportunidades de orden material o educativa u hospitalario, etc., pero su sentido profundo era más fundamental... (por ej. atención a los pobres de una civilización que les tenía por cosas desechables, hospitalidad en un mundo librado a la pura fuerza, a la violencia, etc.).

B) *Por un compromiso evangélico...*

Un compromiso evangélico... Hay muchas maneras de responder a las necesidades propiamente espirituales de una época. Hay por lo menos varias maneras de tratar de responder a ellas. Basta con seguir en la actualidad todo lo que se busca, se intenta en ese sentido. Algunas de estas formas son evangélicas, otras no lo son; algunas lo son más y otras lo son menos. Que se piense en los beatles, hippies y no-conformistas de todas clases; que se piense en los diversos métodos de

revolución cultural. Hay lugar para no pocos tipos de intervención. La vida religiosa es un tipo entre otras; un tipo que se define no por una referencia a un análisis económico o político, no por una referencia a una estrategia determinada o por un metodo de acción sino por una referencia directa a la vida de Jesucristo y a su Evangelio.

Este elemento de la vida religiosa es sin duda el más difícil y el más delicado de precisar en un periodo tan agitado y una situación tan compleya como la del mundo contemporaneo: ¿qué es y qué no es compromiso evangélico? ¿qué formas concretas de compromiso postula el Evangelio en las situaciones tan complejas del mundo actual? Es en este punto donde fracasan muchos de los que buscan sinceramente una forma auténtica de vida religiosa para hoy. Vatican II ha insistido en la idea de que « *el estado religioso imita más de cerca... la forma de vida que el Hijo de Dios ha tomado* ». Pero ¿cómo conocer exactamente el comportamiento concreto de Jesús en la situación histórica de su tiempo? Cómo definirlo? Aparentemente es muy fácil caracterizarlo sólo por la virginidad, la pobreza, la obediencia sobre todo si se comprende esto en el sentido de los tres votos actuales. Y ¿cómo transponer enseguida a un contexto actual, sudamericano por ejemplo, esta forma de vida? No es el sentido de toda una nueva búqueda?

Un compromiso evangélico que trae en si algo nuevo, inédito... La masa de hombres esta generalmente retrasada con respecto a la historia; no perciben claramente los signos y las necesidades de una época sino después. No es sino una minoría la que siente, que adivina, que es profeta, aún cuando un cierto sentimiento difuso está ampliamente extendido. Así son los iniciadores en el dominio intelectual, político, social o religioso; no es sino progresivamente que ellos hacen escuela. Son hombres que están a la vez muy próximos a la vida profunda de una época y no muy diferentes

del comportamiento de la mayoría de sus contemporáneos que no tienen la suficiente independencia para romper con las tradiciones y los modos de vida. Más radicales en una línea, más totalitarios, más disponibles, no son necesariamente más generosos; son diferentes y a veces saben hacerse perdonar; interpelan, atropellan según las circunstancias y los temperamentos. Igualmente sus discípulos, a veces en tono menor, pero auténticamente, hasta el día en que cesan de ser a la vez profundamente de su tiempo y bastantes otros, a la vez desconcertantes y comprensibles: ese día la sustancia de su vida, de su testimonio ha desaparecido; han cesado entonces de hacer escuela y no pueden constituir sino una secta. La vida religiosa no puede permanecer « vida » sino en esas condiciones.

Para definir este compromiso evangélico característico de la vida religiosa, a menudo se echa mano del concepto de escatología. Esta palabra evidentemente hay que comprenderla bien, no en el sentido de un más allá temporal sino de una realidad más fundamental; en el sentido de esos valores fundamentales que obran en la historia para llevarla a su consumación en un mundo por venir, ya en fermentación.

C) *Explícitamente en nombre de Cristo y de la IGLESIA.*

Lo que realizan los religiosos, no es un monopolio; muchos otros lo pueden realizar y lo realizan bajo otros títulos, en nombre de valores que no se refieren explícitamente al Evangelio, en nombre de otras fidelidades o ideologías. Estos otros pueden ser cristianos o no; pueden ser más que los religiosos. Lo que califica a los religiosos, contrariamente a lo que a menudo se ha podido pensar, no es una generosidad más grande o una perfección cristiana mayor, no una cierta superioridad. Lo que les caracteriza, en este nivel, es su referencia a Cristo y a la comunidad cristiana que es la Iglesia cuya presencia afirma de esta manera, en la vida

y en la historia. Lo que implica como algo esencial en la vida religiosa el anuncio claro de Cristo por la vida y el comportamiento; lo que confiere inmediatamente a la vida religiosa una función de evangelización.

Esta insistencia sobre la motivación evangélica no significa de ninguna manera que el religioso descuide o desprecie las otras motivaciones, que no haga un llamado a los otros valores, aquellos que el hombre o la humanidad tomados como referencia última por muchos otros; él debe también incluirlos en su búsqueda; los presenta sólo como estimados por Cristo y por la Iglesia, como reconocidos y asumidos por ellos. Esta referencia a la Iglesia, comunidad cristiana, recuerda normalmente a los religiosos una vida en comunidad o en equipo, que sea capaz de ser signo de vida en la Iglesia.

D) *Resumiendo*

Se podría decir que la vida religiosa, cuando es auténtica, es un signo explícito de la presencia de Dios en un momento dado de la historia. Su papel no es otro que el de la Iglesia misma, llevado por hombres que estén dispuestos a « hablar claro ».

Así ha surgido la vida religiosa, progresiva y espontáneamente, en la vida misma de la Iglesia y de la vida de la Iglesia como un tipo de respuesta, entre otras, a las necesidades espirituales de una época. En cada período de la historia han surgido formas nuevas, siempre con esta característica de responder a necesidades espirituales concretas de una sociedad determinada; siempre también con este aspecto radical, chocante, contestando las actitudes comunmente recibidas. La vida religiosa aparece así como una realidad siempre nueva secretamente esperada y silenciosamente llamada por una sociedad incapaz de llenar las espiraciones del hombre contemporaneo.

Conclusiones de este bosquejo doctrinal

1) El eje central de nuestra reflexión fue que no hay « una » vida religiosa abstractamente considerada, intemporal o eterna, que se aplica a diversas situaciones mediante adaptaciones. La vida religiosa es esencialmente histórica, es función de una historia, ha brotado de la historia, desde su orígenes. Puede pues, ser profundamente diferente de una época a otra, como también de una región a otra, (ej. monasterios occidentales y orientales lo atestiguan claramente...). Pudiera ser que en un futuro próximo América Latina haga un llamado a un tipo de vida religiosa muy diferente de la de los países industriales superdesarrollados. Nada podra extrañarnos en eso. Lo único que importa es prepararse para ello. Se podría resumir esta idea diciendo que la vida religiosa está sujeta a los acontecimientos.

2) Lo importante es disipar un equívoco a un error: la vida religiosa, según lo que hemos expuesto, no representa obligadamente una perfección mayor absolutamente hablando, ni una adhesión más grande a Cristo, ni un compromiso más profundo. Hay muchos hombres que son más fieles a Cristo, más comprometidos que los mismos religiosos. La vida religiosa no se cataloga por grados, sino por el orden del tipo de vida, de una cierta originalidad; es un carisma.

Tal vez en el pasado, cuando el laicado no era reconocido o era dejado en un estado de subdesarrollo, el medio más práctico de « intentar la perfección » era refugiarse en esos lugares privilegiados que eran los monasterios. Este aspecto estaba ligado a circunstancias históricas pero no puede ser aplicado a todos los tiempos.

3) Es a esta concepción a la que se debe la afluencia (anormal) de « vocaciones religiosas » en las generaciones que nos preceden. A ella también se deben las salidas en masa que conocemos; salidas de gente que

habían basado su opción sobre este equívoco, y que después de haberse dado cuenta, rectifican, simplemente, su elección. Es muy logico.

4) Es, y en todo caso fue, un contra sentido querer extender la vida religiosa al mayor número posible de cristianos, precisamente para asegurarles una mayor perfección. Al contrario su mismo significado debe normalmente ser el hecho de una minoría.

Es esta misma concepción, la que ha llevado a buscar toda clase de medios y por qué no decirlo, de astucias y de acrobácias jurídicas para llegar a hacer participar la mayor cantidad de gente de esta perfección y de los « méritos » de la vida religiosa, por votos privados o secretos que permitían ser religioso sin serlo, beneficiarse secretamente de la perfección religiosa.

Ahora bien precisamente la vida religiosa no se escoge por si misma, por su bien personal. No se escoge ni siquiera por la Iglesia, sino en la Iglesia para el mundo. Es un carisma en el sentido paulino, es decir un don al servicio de los hombres. Un don recibido y vivido en la Iglesia al servicio del mundo.

5) La vida religiosa debe evolucionar para responder a las necesidades de este mundo y de la historia ya que es su razon de ser. Debe resurgir continuamente, reconstruirse, como lo demuestra a menudo la tradición.

Hacer de la continuidad, de la permanencia de un instituto una exigencia de la vida religiosa es un contra sentido. Su exigencia no es durar sino responder, ser de actualidad; su papel es « profético si aún se puede hacer mención de esta palabra tan usada. Cada instituto debe tener el valor de interrogarse sobre su validez *hoy* y en qué condiciones.

6) Es bueno que la vida religiosa tenga un estatuto jurídico. En necesario, sin embargo, reconocer los límites y los peligros de una situación jurídica. Hoy se

es hipersensible a estos peligros. Un estatuto jurídico mal comprendido y mal aplicado puede impedir el responder a la vida; puede fijar momificar. Es más que una posibilidad; es una realidad muchas veces verificada en el curso de la historia. Aún se puede afirmar que el estatuto jurídico tiene lamentablemente influencias en la concepción teológica de la vida religiosa: se ha confundido la esencia de la vida religiosa con su concepción jurídica o su organización jurídica de un tiempo. Esto ha sucedido manifiestamente con los votos. Porque en un momento dado, la vida religiosa se ha presentado con tres votos, se ha querido hacer de estos tres votos, jurídicamente recibidos, un elemento esencial de la vida religiosa; todavía hoy día así se ve generalmente la vida religiosa. Nada más discutible... Y a qué acrobacias y sutilidades se ha tenido que recurrir para demostrar que estos tres votos han existido siempre, de una manera explícita o implícita... Sutilidades bizantinas que eran de época pero que sería de una claudicación intelectual flagrante querer mantener en nuestro siglo. ¿Cómo decir honradamente que los « tres votos » existían en la Regla de San Benito, que no tenía la menor idea de ellos, o en San Francisco que no había pensado jamás en la obediencia? ¿No sería más simple y cierto reconocer que los tres votos no han existido siempre en la vida religiosa y que por lo tanto no pueden ser ellos, su esencia? Y por otra parte ¿por qué privilegiar estos tres cuando hay institutos que han conocido 4 6 5 6 mas? Se podría muy bien, nos parece, imaginar una auténtica vida religiosa sin votos, en el sentido estricto de la palabra. Como también una vida religiosa sin obediencia, de la que no queda, muy a menudo, hoy día, más que la palabra, vacía de su contenido...

7) Esta manera de encarar la vida religiosa como « el » medio de la perfección ha tenido sus repercusiones en la vida sacerdotal misma. A partir del momento en que se concebía la vida religiosa como un medio de

perfección privilegiado y en que se le hacía consistir en los tres votos, era muy fuerte la tentación de aplicar a ella los elementos de la vida sacerdotal, con un equivalente de los tres votos; primero el celibato, luego la obediencia cuya importancia crecía simultáneamente para el sacerdocio y la vida religiosa en razón de los tipos de civilización y de las circunstancias, notablemente con la centralización creciente del mundo y el período de la contra reforma; luego finalmente la pobreza cuya importancia apostólica ha crecido considerablemente en los últimos tiempos.

El nuevo tipo de sacerdocio que se perfila irresistiblemente en la Iglesia va a romper con este conjunto tan estrictamente ligado e estos valores. Primero el rigor del celibato, luego normalmente el tipo de obediencia y, en razón de las exigencias de la vida de familia y de la vida profesional en ciertos medios, la noción de pobreza, todo eso va a disociarse de la vida sacerdotal en el marco de un sacerdocio funcional nacido de comunidades de base.

Este enlace de hecho entre el sacerdocio y los elementos considerados característicos de la vida religiosa han acreditado la idea, hoy en dia corriente, que la vida religiosa no agregaba nada al sacerdocio, y finalmente han desacreditado la vida religiosa en el espíritu de los sacerdotes-religiosos.

8) Hablando de la vida religiosa, ¿no hemos manejado durante mucho tiempo conceptos y palabras que no criticábamos más y que no correnspodían a la realidad, que se vaciaban de sentido? Hemos curecido de imaginación, de sentido de creación, de espíritu de renovación. Hoy día, estas palabras, estos conceptos, estas representaciones no convencen más y nuestros formadores no tienen otras para reemplazarlas. No falta más para que muchos se sientan desorientados y no sepan donde anclar, como lo hemos constatado en nuestras provincias. ¿No es tiempo ya de romper con los moldes y de encontrar los verdaderos valores? Nos

queda por descubrirlos. Nos queda la obligación de descubrir cuales pueden ser los llamados del tiempo y los diferentes tipos de compromiso evangélico que permitirán responder a ello. Nos es preciso redescubrir los signos del tiempo...

V - REGRESO A NUESTRA INSERCION CONCRETA SUDAMERICANA.

En el curso de su reflexión, la comisión ha escrutado los signos del tiempo, se ha interrogado también sobre su fidelidad al espíritu y a la inspiración de los orígenes, y sobre la validez de esta fidelidad en respuesta a las necesidades del tiempo.

Hemos creido descubrir que la fidelidad a nuestro espíritu de origen nos habia llevado a adoptar insensiblemente un nuevo tipo de vida religiosa, a la vez fiel y muy diferente, a la cual nos convidaba nuestro envío a los pobres. Hemos estimado que fuera de las exigencias características del sacerdocio, nuestra vida religiosa tomaba su sentido como respuesta a las necesidades del tiempo. Nos queda por precisar más las formas que debe tomar cada vez más esta respuesta viviente. Estamos convencidos de que la vida religiosa se encarna en cantidad de « versiones diferentes », cada una respondiendo a las exigencias del tiempo y de la región. Nuestra preocupación, independientemente de todo espíritu de proselitismo, es buscar como responder a las « necesidades espirituales » de nuestros pueblos de América Latina.

Estas necesidades y las respuestas que ellas necesitan han sido ya analizadas en Medellín. ¿A cúal de entre ellas, nuestra tradición y nuestra experiencia oblatas nos hacen más sensibles y más aptas a corresponder? Bajo qué forma nos sugieren ellas aportar nuestra contribución propia?

He aquí la respuesta que hemos creido discernir juntos:

1) *Presencia en la vida de la gente y solidaridad.*

Lo que tiene una significación profunda y un interés real para la gente hacia quien hemos sido enviados es *primero y ante todo* la proximidad en la cual vivimos y por la cual compartimos una parte de su vida esta proximidad pide de nuestra parte una integración más profunda:

a) *en el país*: eso supone que debemos despojarnos de aspectos particulares de nuestro país de origen para adoptar los aspectos proprios de nuestro país de adopción y que nos esforcemos todo lo posible para conocer de la mejor manera su historia, sus costumbres, sus tradiciones, su cultura e introducirnos en él por la práctica de su lengua o dialectos particulares.

b) *en la comunidad concreta de base*: esto supone compartir el tipo de habitación popular, el estilo de vida, la clase de alimentación; que se usen sus mismos medios de transporte; trabajar con nuestras propias manos al menos ocasionalmente y que se participe en los mismos trabajos comunitarios que la gente del lugar. Sabemos sin embargo que no podremos realizar nunca la integración total, pero debemos tratar en todo lo posible de lograrlo. A justo título, desde hace tiempo, la Iglesia ha insistido en la necesidad de una vida religiosa autóctona, la única totalmente auténtica y definitiva.

Sobre este punto, nos parece a todos, extremadamente importante que los futuros oblatos latinoamericanos sean formados de manera que no se alejen del estilo de vida de su pueblo adoptando el nuestro o el de nuestros paises de origen; ellos pueden realizar una mejor integración que la nuestra, y por último es la única razón para tener Oblatos de la región.

2) *Integración a la vida de trabajo.*

Muchos Oblatos se han comprometido en una actividad profesional a jornada completa o media jor-

nada. Este tipo de compromiso nos parece un excelente medio de integración y de conocimiento de la vida de los pueblos. Creemos que debe ser facilitado para aquellos que se sienten invitados a ello. Es necesario sin embargo notar que la forma de servicio pastoral pedido a muchos de entre nosotros no permite a todos este tipo de inserción, que pide, por otra parte, condiciones más exigentes de vida de equipo.

3) *Presencia en las transformaciones de estructuras.*

El testimonio de la vida religiosa debe llevarnos a una cierta solidaridad en la lucha del pueblo por su liberación... Las formas de esta solidaridad son defíciles de definir, variando según cada uno y debiendo tener en cuenta condiciones concretas y situaciones proprias de cada país.

Dificilmente podemos separar esta solidaridad y esta participación en la liberación del hombre, de nuestro compromiso misionero: la evangelización y la liberación del hombre están profundamente ligadas en el contexto latinoamericano. Son los pueblos latinoamericanos los que deberán hacer su propria liberación.

Nuestra parte podría ser evocada como sigue:

— trabajar en la desalienación religiosa del pueblo, que tiene su repercusión sobre el comportamiento entero del hombre;

— desolidarizarnos en gestos concretos de todas las fuerzas de opresión ya sean económicas o políticas, nacionales o extranjeras;

— trabajar en una concientización total del hombre y de todo el hombre, incluyendo la dimensión política;

— denunciar las injusticias;

— participar en las actividades concretas de orden político...???

(Se nota que la diferencia de situación política entre los diversos paises de América Latina hace legítima y a veces impone una prudencia que hace posible una eficacia a largo alcance en tal o cual contexto).

4) *Vida de equipo*

Las diferentes formas de participación en la vida del pueblo, de las que acabamos de hablar, están ligadas a una vida de equipo fuerte y fraternal, hecha de exigencias mutuas. Es la base misma de nuestra vida.

Primero es por esta vida de equipo que nuestro compromiso llevarà de la manera más clara la marca de la Iglesia y de Cristo que ha hecho de la unidad fraternal el signo de su presencia.

Enseguida, es por esta vida de equipo que pensamos poder mantenernos en nuestro compromiso a la medida de las exigencias de los hombres. Nos parece deseable hoy en día que los miembros de un equipo sean escogidos en función de una sensibilidad común, pues el lazo de una comunidad, en las generaciones actuales, no puede ser más la persona o la autoridad del superior, sino la relación interpersonal en el intercambio y el diálogo. De allí la importancia creciente hoy del espíritu de acogimiento, de la atención al otro, del intercambio mutuo.

La comunidad oblata — y es este un segundo aspecto — deberá ser también acogedora y abierta a todos. Lo que supone una vez más un estilo de habitación simple y popular, accesible, en que las gentes se sientan a su gusto. La acogida, la disponibilidad, la cordialidad, el afecto y la delicadeza son signos del Evangelio a los cuales el pueblo latinoamericano es particularmente sensible, y que constituyen precisamente respuestas muy simples pero muy esenciales a las necesidades de este tiempo. (— no sólo, se podría agregar, para estas regiones sino para la humanidad —) Basta con pensar en la frustación de estos hombres, en el sufrimiento de todos estos hombres explotados que no se sienten respetados, en la marginalidad de todos estos habitantes sin raices, y sin lazos de las

barriadas urbanas, en el anonimato disolvente y destructor a los cuales están librados.

La importancia de estos signos que son expresión directa del corazón y de la afectividad, que son del orden la comunicación interpersonal, pasan de lejos, a los ojos de nuestras gentes antes que los signos clásicos de la vida religiosa. Mientras qué éstos, tal como han sido comprendidos y tal como son todavía vividos, no « hablan » a todos; los primeros les tocan y les alcanzan más profundamente ¿Por qué quisiéramos aprovecharnos de dichos signos que han sido expresivos para hombres de otra cultura, de otra época, de otra región, pero que lo son tan poco para nuestra gente y no responden a sus llamados? No sería necesario ver valientemente la importancia dada a nuestros votos?

La obediencia por ejemplo, gusta a nuestras poblaciones simples que han sido educadas en una sociedad de tipo piramidal donde todo viene de lo alto y donde el jefe sabe todo, puede todo. Pero precisamente, ella no puede aportar una respuesta a las necesidades espirituales de esta gente que no pueden conquistar toda su dimensión humana, individual y colectiva, sino por la conquista de su autonomía, de la libertad y de la iniciativa; conquista que se hace más difícil cada vez que se insiste en las relaciones de dependencia y de sumisión.

La pobreza como renuncia a riquezas no tiene ya sentido para esta gente que no tienen la facultad de renunciar libremente a lo que sea, puesto que deben luchar para sobrevivir y que pueden deficilmente creer que nosotros no poseemos en reserva todo aquello que necesitamos. Así la pobreza no tiene para ellos significación si no expresa y hace efectiva una proximidad mayor, un contacto más simple y más humano, una integración de las relaciones cotidianas del grupo.

La castidad, estamos de acuerdo, no es reconocida y no tiene valor de signo; no se trata de ninguna ma-

nera de abandonarla sino de valorizarla por lo que puede expresar para nuestra gente; una forma de disponibilidad y de acogida universal; lo que haría necesaria una modificación profunda de nuestra manera de pensar y de vivir nuestro celibato.

La separación del mundo, la clausura, que ha podido tener un significado en otros tiempos, no puede evidentemente en esta época guardar ningún valor religioso y se transformaría en contrasigno, en falta de acogida. No son éstos sino algunos puntos de aplicación de nuestra reflexión, ésta podría alargarse mucho más.

Tenemos conciencia de que nos será preciso reflexionar seriamente sobre lo que podría ser la expresión claramente perceptible de nuestra fe comunitaria en Jesucristo y en su Iglesia. Pues finalmente es de eso de lo que se trata. Consideramos este punto como el elemento fundamental de nuestro estudio y de nuestra vida religiosa. Es aún deficil sin duda determinar las formas, pero podemos decir que la lectura de la palabra de Dios, la oración en común, la Eucaristía deberían constituir elementos integrantes. Alcanzariamos así la mentalidad religiosa del pueblo; pero faltaría encontrar los medios de expresar con ella no la fe pasiva y resignada de un hombre alienado, sino la fe comprometida de un hombre libre y responsable.

Nos parece que unas comunidades religiosas que se esforzasen en vivir en esta perspectiva evangélica padrían encontrar todo su sentido en la gran comunidad cristiana que es la Iglesia, sensibilizándola en lo que son las necesidades reales de los pueblos y el tipo de respuesta que una pastoral podría poner en obra con sus medios y sus fuentes propias. Las comunidades religiosas en efecto, lo repetimos, no tienen su sentido en si mismas. Y ellas no representarán realmente a la Iglesia si no se abren a una nueva dimension más universal que el carácter particular y original de una comunidad religiosa podría dejar esfumarse. Pues solo

la Iglesia universal, en su variedad, puede representar a Cristo en su totalidad.

CONCLUSION

Así nos ha aparecido, en Comisión, el aspecto religioso, de nuestra vida oblata. No se trata sinò de un aspecto de nuestra vida que es indisolublemente apostólica y religiosa, totalmente apostólica y totalmente religiosa.

Hemos estado constantemente preocupados de no hacer un corte o una dicotomia en nuestra vida, aún cuando el tema que nos ha sido propuesto haya sido parcial. El análisis teológico autorizaba la distinción para las necesidades de la claridad; y quizás esta distinción en la reflexión teórica permitirá arrojar alguna luz sobre las situaciones de vida y aclarar a aquellos que se interrogan, a menudo dolorosamente, en nombre de la misión.

Todo este estudio, nos gusta afirmarlo, ha sido sostenido por nuestra voluntad de fidelidad a la misión en el contexto propio de América del Sur donde hemos sido enviados en nombre del Señor.

Documentación:

Para situar la reflexión de la Comisión Oblata en el estudio de conjunto de la Iglesia sudamericana, podemos proponer algunas referencias principales:

— IIe CONFERENCIA GENERAL DEL EPISCOPADO LATINO AMERICANO (Medellín, Agosto 1969).

Se señala sobre todo en este documento el análisis de la situación actual, al comienzo de cada documento particular, especialmente en el que concierne la justicia y en el que concierne la paz; enseguida el documento, bastante general y un poco débil, sobre la vida religiosa misma, por fin el documento interesante sobre la pobreza de la Iglesia.

— Un documento de la CLAR « POBREZA EVANGELICA Y ACTITUD DEL RELIGIOSO FRENTE AL DESARROLLO DE AMERICA LATINA. (Texto de trabajo) Muy interesante.

— Una publicación de la Conferencia de Religiosos del Brasil. LA VIDA RELIGIOSA EN EL BRASIL DE HOY. Una excelente contribución realizada a partir de estudios hechos por equipos de religiosos y religiosas de diversas regiones del país. (publicada en castellano en la Colección CLAR, n. 6, bajo el título de « Vida religiosa y desarrollo Latinoamericano ».

— Un artículo de J. Comblin en REB (Revista Eclesiástica Brasileira) de Junio del 69 (que continuarà) LOS FUNDAMENTOS TEOLOGICOS DE LA VIDA RELIGIOSA ».

Scruter et interpreter les signes des temps

HENRI GOUDREAULT, O.M.I.

Cet article du P. Henri Goudreault, O.M.I., de l'Université Saint Paul, Ottawa, est tiré de la revue « KERYGMA ». Vol A, *N.* 3, 1969.

L'Église, pour mener à bien sa tâche, c'est-à-dire continuer l'œuvre même du Christ.

> a le devoir, à tout moment, de scruter les signes des temps et de les interpréter à la lumière de l'Évangile, de telle sorte qu'elle puisse répondre, d'une manière adaptée à chaque génération, aux questions éternelles des hommes sur le sens de la vie présente et future et sur leurs relations réciproques. Il importe donc de connaître et de comprendre ce monde dans lequel nous vivons, ses attentes, ses aspirations, son caractère souvent dramatique (1).

Nous essaierons donc de découvrir les caractéristiques du monde actuel et leurs répercussions sur la mentalité religieuse de notre temps. Nous tenterons ensuite d'en dégager quelques conclusions et de montrer l'orientation qu'elles impliquent au point de vue pastoral.

(1) VATICAN II, *Gaudium et spes*, 4, 1.

I. — CARACTÉRISTIQUES DU MONDE ACTUEL ET RÉPERCUSSIONS SUR LA MENTALITÉ RELIGIEUSE DE NOTRE TEMPS

A. *Crise et tournant de l'histoire de l'humanité*

La société actuelle remet en question bien des données traditionnelles, essaie de se libérer d'une certaine sclérose et cherche de nouvelles voies. Elle passe, comme disent certains, par une crise. Mais il faut prendre le mot dans son sens étymologique: *krinein*, c'est-à-dire juger, discerner; l'homme réfléchit sur son passé, sa conduite, ses orientations afin de les évaluer et d'en distinguer les éléments authentiques de ceux qui ne le sont pas. Les Pères du dernier concile ont parlé d'une *"crise de croissance"* (2).

Cette crise de croissance introduit le monde actuel dans une ère nouvelle. On peut parler d'*un tournant de l'histoire* de l'humanité. Celle-ci en est arrivée, en quelque sorte, à l'« endroit où une rupture se produit entre le passé et l'avenir, plus exactement entre une situation de fait, héritée du passé, et un ensemble de possibilités nouvelles qui brusquement se font jour grâce à des découvertes importantes, ouvrent de nouveaux horizons et lancent l'humanité vers un nouvel avenir » (3). Un tournant est donc toujours un moment décisif puisqu'il est à l'origine d'une nouvelle orientation, exaltant en raison des possibilités nouvelles qui sont offertes, mais aussi inquiétant car il risque de reléguer dans l'oubli des valeurs importantes. Il se présente donc comme un moment ambigu, menaçant ou prometteur selon l'attitude que l'homme prendra à son égard. Celui-ci, en effet, ne doit pas simplement subir l'histoire mais contribuer à la faire en dominant les événements au lieu de se laisser surprendre et de capituler.

(2) *Ibid.*, 4, 3.
(3) A. DONDEYNE, *La foi écoute le monde*, Ed. Universitaires, 1964, pp. 21-22.

Un très grand nombre de nos contemporains, affirme Vatican II, ont beaucoup de mal à discerner les valeurs permanentes en même temps, ils ne savent comment les harmoniser avec les découvertes récentes. Une inquiétude les saisit et ils s'interrogent avec *un mélange d'espoir et d'angoisse* sur l'évolution actuelle du monde. Celle-ci jette à l'homme un défi; mieux, elle l'oblige à répondre (4).

B. *Essor de la science et de la technique*

Cette situation, caractérisée « par des changements profonds et rapides qui s'étendent peu à peu à l'ensemble du globe » (5), est liée pour une bonne part à *l'essor de la science et de ses applications techniques*. L'esprit scientifique « a façonné d'une manière différente du passé l'état culturel et les modes de penser » (6). Il met en relief certaines valeurs qui ne sont pas sans influencer la façon dont les fidèles abordent les problèmes religieux. Le savant, en effet, doit se soumettre aux exigences rigoureuses de la méthode scientifique, chercher la vérité sans préjugé ni arrière-pensée, se mettre à son service d'une façon désintéressé et persévérante.

C. *Rigueur et critique scientifiques*

Le développement des sciences a donc donné aux hommes un esprit de rigueur et de critique scientifiques très développé. La tentation de faire de Dieu un « *Deus ex machina* » disparaît graduellement. L'univers est régi par des lois naturelles que le Créateur respecte. Le faux sacré doit être abandonné et le vrai sacré risque lui-même de l'être si la distinction entre les deux n'est pas clairement faite. Il est certain, de toute façon, que dans un monde à l'esprit scientifique, une religion qui

(4) *Gaudium et spes*, 4, 5.
(5) *Ibid.*, 4, 2.
(6) *Ibid.*, 5, 1.

insisterait sur le fantastique, le merveilleux ou l'incroyable, serait beaucoup plus une école de scepticisme qu'une école de foi. Le "surnaturel" n'est pas synonyme de "contre-naturel" et le christianisme n'a pas pour mission de transporter l'homme dans un univers irréel (7). Ce n'est pas en le retirant du monde que la foi rapproche l'homme de Dieu, mais bien en lui donnant l'amour de Dieu pour l'homme qui a poussé son Fils à l'incarnation. Le chrétien a donc une responsabilité très grande à assumer dans l'histoire de l'humanité. Étant à la fois, comme le Christ, plus près de Dieu et plus près de l'homme, il doit jouer son rôle de grand-prêtre de la création et permettre à celle-ci, selon l'expression de l'apôtre Paul, d'entrer dans « la liberté de la gloire des enfants de Dieu » (8). Tout mépris d'un des éléments de l'univers, fût-ce le moindre, s'oppose à l'amour que Dieu possède en lui-même et qu'il a déposé dans nos cœurs (9). Toute présentation de la foi qui cherche à rapprocher l'homme de Dieu au détriment de son insertion dans l'univers fausse la réalité et s'oppose à la loi fondamentale de l'incarnation (10).

La distinction de plus en plus nette entre les sciences de même que l'acquisition de leur autonomie respective ont permis à chacune de se purifier des éléments qui leur étaient étrangers et d'entrer dans un dialogue d'autant plus fécond que chacune avait pris conscience

(7) « La foi, nous dit Congar, n'est pas une espèce de sortie de la vie, une espèce d'anémie de l'existence, l'entrée dans une douce illusion consolante qui nous permettrait en somme de passer les moments durs de l'existence, sans qu'elle ait aucune prise sur l'existence elle-même » (*Théologie et science humaine*, dans *Esprit*, n° 7-8, 1965, p. 122).
(8) *Rom.* 8, 21.
(9) *Rom.* 5, 5. « Tu aimes tous les êtres et n'a de dégoût pour rien de ce que tu as fait; car si tu avais haï quelque chose, tu ne l'aurais pas formé » (*Sag.* 11, 24).
(10) « La grande tâche de la catéchèse contemporaine, c'est d'élaborer une représentation de la foi qui nous amène à la fois plus près de Dieu et plus près de l'authenticité historique de la vie » (A. Dondeyne, *op. cit.*, pp. 122-123).

de ce qu'elle pouvait donner et recevoir. Si la philosophie, considérée autrefois comme la servante de la théologie, a pu rendre d'éminents services à celle-ci, il n'en reste pas moins vrai qu'elle n'a pas toujours été satisfaite de son rôle d'« *ancilla* » et jouant parfois celui de maîtresse, elle a grandement contribué à la rationalisation de la théologie. On peut dire également que la sécularisation de la politique a contribué à libérer l'Église d'innombrables servitudes dues à l'immixion des puissances temporelles dans la gestion de ses affaires ou à l'immixion de l'Église elle-même dans la vie politique.

L'esprit de rigueur et de critique scientifique a donc contribué à l'approfondissement de notre notion de Dieu et à la clarification de certaines situations qui, par leur ambiguïte, paralysaient partiellement l'Église dans l'accomplissement de sa mission.

D. *Abolition des distances et unification du globe*

La science et ses applications techniques dans le domaine des communications a permi l'abolition des distances et une certaine unification du globe qui s'étendra graduellement au cosmos tout entir. Ceci devrait normalement favoriser les échanges culturels et la connaissance mutuelle des personnes et des peuples. Ces avantages, toutefois, ne seront pas obtenus sans que l'homme y mette l'esprit nécessaire. C'est dans nos grandes villes, là où les distances physiques n'existent plus, que nous connaissons souvent les plus grandes distances spirituelles, l'isolement ou, comme dit Valéry, la multiplication des seuls. Quant à la rencontre des cultures, elle peut donner lieu à un enrichissement mais aussi à un appauvrissement par nivellement. « Ce serait une énorme perte pour l'humanité, nous dit K. Rahner, si l'unification de notre planète n'aboutissait qu'à une standardisation ou la collectivisation de la pensée et de la liberté créatrices, ou si la richesse inépuisable des civilisations

était un jour remplacée par quelque *esperanto* culturel » (11).

L'homme contemporain, de toute façon, est quotidiennement en contact avec des formes de culture différentes, des opinions religieuses souvent opposées, des gens aux convictions profondes et des sceptiques, si bien que la compréhension, la largeur d'esprit et la tolérance sont devenues pour lui chose indispensable. Encore faut-il des convictions profondes et une forte personnalité pour ne pas tomber dans une sorte de relativisme, de scepticisme et de tolérance basée sur le fait qu'on ne sait plus distinguer entre le bien et le mal (12).

L'homme d'aujourd'hui, en contact avec tant de courants de pensée, se pose beaucoup plus de questions qu'autrefois et trouve que la foi de son enface n'est

---

(11) *Dangers dans le catholicisme d'aujourd'hui*, DDB, 1958, pp. 46-47; cf. *Gaudium et spes*, 6, 3-5.

(12) « La tolérance, nous dit Congar, n'est pas une faiblesse qui laisserait tout passer parce qu'elle ne serait elle-même attachée à rien; c'est une attitude vertueuse et profonde, celle d'un esprit assez épris de vérité pour n'accepter d'en mépriser aucun élément, où qu'il se trouve, et si mêlé soit-il à de très certaines erreurs. Evidemment, cela suppose qu'on soit assez informé de l'état réel des choses, pour rejeter la ridicule fiction selon laquelle toute lumière serait d'un côté, les ténèbres de l'autre. L'intolérance est généralement à base d'inculture ou de simplisme... » (*Vaste monde, ma paroisse*, Bibliothèque de l'homme d'action, 1959, pp. 169-170).

Cette tolérance ne doit pas non plus nous inviter à penser que la « bonne foi » fera le travail de la Foi et qu'il est par conséquent inutile de s'évertuer à faire connaître celle-ci. Au contraire, c'est précisément parce que des gens sont de bonne foi, ce qui implique une « ouverture active à l'égard de la vérité », une recherche de celle-ci, que nous devons leur prêcher celle que nous livre le Christ dans l'Evangile. « Celui qui professe dès le principe, que tout se vaut, et qu'il n'y a pas à se mettre en peine de la vérité, détruit en soi les racines mêmes de la bonne foi puisqu'il professe une indifférence de principe à l'égard de la vérité. Il la traite, non en amie, mais en étrangère, non comme un trésor de grand prix, mais comme une chose sans importance, Il se situe lui-même en dehors de son royaume » (Y. Congar, *Vaste monde, ma paroisse*, p. 169).

plus une chose qui « va de soi ». Il se demande, en voyant l'évantail des confessions chrétiennes, qui possède la vérité, quelle est la différence entre la pensée chrétienne et la non-chrétienne, comment la foi peut-elle se présenter comme un message de salut, quelle est la portée de cette maxime: « Hors de l'Église, point de salut ». Il sait que le christianisme, comparée à l'histoire de l'humanité, est un phénomène récent, qu'il n'atteint qu'une faible partie de la population et que l'accroissement démographique ne fera qu'accentuer cette situation de minorité. Par contre son sens de la fraternité se révolte lorsqu'il entend des formules comme celle que nous livre s. Augustin: « *massa damnata* » (13).

Si nous comparons, enfin, l'histoire de l'homme lui-même et de sa planète à l'histoire de l'univers et de ses dimensions, nous constatons que la terre n'est qu'un minuscule point, une poussière au milieu d'innombrables galaxies et que l'apparition de l'homme est un événement plutôt récent. Psychologiquement frappé par sa petitesse lorsqu'il oublie que sa grandeur lui vient de son intelligence, et ébloui par les dimensions du cosmos, l'être humain se demande comment Dieu a pu se soucier de lui au point d'envoyer son Fils en vue de le sauver.

> Un des grands risques inhérents à la vision scientifique, écrit Dominique Dubarle, c'est... de proposer un univers où Jésus-Christ lui-même et la teneur surnaturelle de l'Évangile deviennent incroyables. L'on sent très bien que l'anxiété qui travaille un certain nombre de croyants formés plus ou moins profondément à une culture scientifique, c'est non point l'anxiété de voir disparaître « le Dieu des philosophes et des savants », mais de voir se dissiper toutes les apparences en faveur de l'authenticité de Jésus-Christ et de sa Parole, en faveur du mystère chrétien et de son interprétation théologique traditionnelle, tout cela devenant trop exorbitant face aux enseignements d'une vision sérieuse de la réalité... C'est la conscience spécifiquement chrétienne que l'affrontement aux dimensions de l'univers risque d'entamer » (14). [Mais] l'attitude scientifique en face de l'univers, poursuit l'auteur, met en relief un fait capital: à savoir que c'est avec l'homme seulement que l'univers arrive à comporter en lui l'existence d'une individualité ayant précisément l'univers pour horizon immédiat... Il se peut que la condition cosmique de l'homme se révèle immensément mesquine et quelconque: le fait mental qui caractérise l'homme ne s'en révèle pas moins représentatif d'une valeur unique d'universalité... Pourquoi... l'homme n'intéresserait-il pas Dieu dans la mesure même où il porte en lui, consciemment ou confusément, par pensée ou par action, une interrogation sur le tout de ce monde (15).

(13) Le Père Congar est d'avis que la maxime « hors de l'Eglise, point de salut » soit remplacée par « l'Eglise, sacrament universel de salut » (c'est le titre de son article publié dans *Eglise vivante*, 17 (1965), pp. 339-355). Hans Küng propose également une formule positive, à savoir: « A l'intérieur de l'Eglise, il y a salut » (*L'Eglise*, DDB, 1968, t. 2, p. 446).

E. *La revendication des masses*

L'homme, grâce à la science et ses applications techniques, est devenu conscient de la possibilité d'améliorer son sort. Mais comme il existe une marge considérable entre ce qu'il pourrait être et ce qu'il est de fait, il revendique de plus en plus sa part des richesses et s'insurge contre les situations injustes, surtout celles qui reçoivent protection des structures mêmes de la société. Un état de violence institutionnelle provoque chez les opprimés la violence insurrectionnelle (16).

(14) *Conscience chrétienne et univers, dans Lumière et Vie* n° 17, 1954, pp. 133-134.

(15) *Ibid.*, pp. 135-137.

(16) Cf. R. Laurentin, *Développement et salut*, Seul, 1969, pp. 192-213; A. Dondeyne, *La foi écoute le monte*, pp. 35-38; 89-108; *Gaudium et spes*, 9, 1-3.

F. *Nouveaux centres d'intérêt*

Grâce au progrès scientifique et technique, la civilisation contemporaine est beaucoup plus complexe qu'elle en l'était autrefois et les tâches de l'homme sont écrasantes. Il risque de devenir la victime des moyens qu'il a créés pour se libérer [17]. Il vit dans un monde où la science profane prend une telle place que les centres d'intérêt sont pour ainsi dire déplacés. Devant l'attraction des valeurs temporelles, son attention risque de se porter entièrement sur celles-ci et d'oublier les valeurs religieuses. Le danger est d'autant plus grand, en un sens, que le christianisme a parfois mis du temps à reconnaître les valeurs morales impliquées dans certains mouvements qui étaient à l'origine d'une ère nouvelle. On peut mentionner comme exemple l'apparition des sciences modernes avec Galilée et Darwin, l'avènement des régimes démocratiques avec la chute de l'Ancien Régime, la promotion de l'ouvrier au cours du dernier siècle.

> Il faut dire à notre honte, écrit Dondeyne, que la réaction de la communapté chrétienne (vis-à-vis ces trois événements) a été, pendant un temps relativement long, fort réservé, commandé plus par la méfiance que par l'espoir, tournée vers le passé bien plus que vers l'avenir. Ce fut d'autant plus grave que... ces trois événements ne manquaient pas de grandeur morale authentique [18].

On peut comprende, certes, que les conclusions tirées par certains adeptes de ces mouvements, spécialement

---

[17] « Le monde moderne, affirme Vatican II, apparaît à la fois comme puissant et faible, capable du meilleur et du pire, et le chemin s'ouvre devant lui de la liberté ou de la servitude, du progrès ou de la régression, dela fraternité ou la haine. D'autre part, l'homme prend conscience que de lui dépend la bonne orientation des forces qu'il a mises en mouvement et qui peuvent l'écraser ou le servir • (*Gaudium et spes*, 9, 4; cf. 4, 3).

[18] *La foi écoute le monde*, pp. 126-127.

en ce qui concerne la Sainte Écriture, ne pouvaient pas laisser l'Église indifférente et l'invitaient plutôt à une grande prudence. Il n'en reste pas moins vrai que tout retard à reconnaître la présence du bon grain au milieu de l'ivraie retarde le triomphe de la vérité et accentue l'impression qu'il existe un divorce entre l'Église et le monde.

G. *La peur de l'alinéation*

Cette impression de divorce a largement contribué à faire paraître la foi comme une aliénation (*alienus*: étranger, être d'un autre monde, appartenir à un autre). C'est évidemment l'objection majeure de l'athéisme à toute religion. La personne, dit-on, étant un « en-soi », une indépendance, un être doué d'intelligence et incommunicable, ne peut faire autrement que de s'aliéner lorsqu'elle se donne à Dieu; elle lui transfère ce qui constitue l'essence même de son être comme être libre. En disant: « Que votre sainte volonté soit faite », affirme Merleau-Ponty, « l'homme se dépossède de sa vie » [19]. Il ne désire alors qu'une chose, répondre à la volonté de l'autre, se faire à son image.

La réponse à cette objection est basée précisément sur une notion juste de la personne humaine et de l'amour. L'homme, étant une créature, est nécessairement un être relatif et fini. Son autonomie sera toujours du même ordre. Aspirer à s'affranchir de tout lien avec son créateur, c'est aspirer, consciemment ou non, à se priver de celui qui nous tient dans l'existence. Pour subsister sans lui, il faudrait être, comme lui, l'absolu. Je dois prendre conscience de ma condition de créature si je veux connaître les limites à l'intérieur desquelles je peux m'épanouir et exercer ma liberté. Ma nature m'est donnée et je dois l'accepter. S'il est en mon pouvoir de choisir tel ou tel aliment, il ne l'est pas d'avoir faim ou non, d'être limité ou non. Aspirer à

---

[19] *Sens et Non-Sens, Paris, Nagel*, 4e éd., 1948, p. 310.

une indépendance absolue, c'est aspirer à la condition divine et répéter le péché d'Adam et Ève: le reniement de son état de créature (20).

Cet état gêne l'athéisme qui rêve pour l'homme d'une liberté infinie.

> Il serait inexact, affirme A. Dondeyne, de considérer l'athéisme moderne comme une simple destruction de l'homme. Quand il enferme l'homme dans son univers et lui refuse toute perspective sur un au-delà, ce n'est pas pour en faire une pièce de la nature, un simple secteur du déterminisme cosmique, un être sans élan ni liberté. Au contraire, pour l'athée d'aujourd'hui, l'homme est essentiellement créativité inépuissable et historicité, dépassement incessant de soi (21).

La personne humaine, cependant, tout en étant créature, implique un « en soi », une possession de soi, et précisément c'est parce que l'homme *est* personne, un être qui se possède, qu'il peut se donner librement. Celui qui ne s'appartient pas est un *"alienus"* qui ne peut faire don de sa personne.

Se donner par amour, toutefois est se donner spontanément et librement. L'homme, dans ce mouvement, ne perd pas son autonomie mais exerce sa liberté et

(20) Cf. Gen. 2, 17 (Bible de Jérusalem), note k.

(21) *Op. cit.*, p. 133. Au fond l'athéisme moderne n'est pas tellement gêné par l'existence de Dieu mais par son infinité. « Plus on se familiarise avec le mode de penser qui sous-tend l'athéisme contemporain, et par là j'entends l'athéisme philosophique, c'est-à-dire l'athéisme en tant qu'il se réfléchit dans un discours philosophique aux fins de se fonder et de se justifier devant la raison, plus on a l'impression d'assister à un déplacement du centre de gravité de la problématique de Dieu. Tout se passe comme si la question *quid sit* (le problème de la nature et des attributs de Dieu. en particulier celui de la coexistence de l'Infini et du fini, de l'Etre nécessaire et de la contingence historique, de l'Eternité et du temps) prenait le pas sur la question *an sit* (question des preuves de Dieu) » (A. Dondeyne, *L'athéisme contemporain et le problème des attributs de Dieu*, dans *Eph. Theol. Lov.*, 37 (1961), p. 462).

se met au service d'un être qui ne le violentera jamais. C'est le propre de Dieu d'agir à l'intérieur de l'homme sans le contraindre et de l'amener a vouloir spontanément ce qui est conforme à la vertu.

La dépendance de l'homme vis-à-vis de Dieu ne se présente pas comme une diminution ou encore une entrave à ses aspirations les plus profondes. Si l'intervention de Dieu dans la création a permis à l'homme d'exister, son intervention dans la "recréation" lui permet de se dépasser. En se libérant, sous le dynamisme de la grâce que Dieu a mise en son cœur, de toutes les attaches indignes de sa condition de fils, il peut atteindre son plein épanouissement et vivre réellement dans la liberté (22).

Ces données doctrinales qui reposent sur les notions de personne et d'amour impliquent que le croyant fournisse à l'athéisme la réponse pratique d'un christianisme vécu selon toutes les exigences de la foi. Les formes et les racines de l'athéisme sont nombreuses, comme l'indique le dernier concile (23), mais dans sa genèse

> les croyants peuvent avoir une part qui n'est pas mince, dans la mesure, où, par la négligence dans l'éducation de leur foi, par des présentations trompeuses de la doctrine et aussi par des défaillances de leur vie religieuse, morale et sociale, on peut dire d'eux qu'ils voilent l'authentique visage de Dieu et de la religion plus qu'ils ne le révèlent (24).

H. *Prise de conscience de l'historicité*

L'homme moderne, grâce au développement scientifique et technique, a pris conscience de ce qu'on appelle

(22) La liberté humaine est définie par monsieur Pouget comme « le pouvoir de devenir ce que nous devons être » (cf. J.-P. Lintanf, *Des lois pourquoi faire?*, dans *Lumière et Vie* n° 61, 1963, n. 145).

(23) Cf. *Gaudium et spes*, n° 19.

(24) *Ibid.*, n° 19, 3.

son historicité. Comme il est capable d'assumer le passé et d'inventer l'avenir, il fait l'histoire. Cette prise de conscience est un phénomène récent. Aussi longtemps, en effet, que l'homme se sentit entouré de mystères et impuissant devant les lois de la nature, les éléments, etc., sa mentalité demeura plutôt fataliste. Maintenant qu'il domine la création et comprend son fonctionnement, sa vision de l'univers est changée et sa mentalité transformée. Il était autrefois beaucoup plus touché par son passé (il avait survécu) qu'enthousiaste devant les possibilités de l'avenir (il se sentait dominé) (25).

(25) « Jusqu'à une époque toute récente, écrit K. Rahner, le cadre de ses créations ne dépassait pratiquement pas celui de la nature: l'homme était en contact direct avec elle; elle était à la fois sa dominatrice et sa gardienne, il se sentait proche d'elle tout en se distinguant d'elle. Dès lors la nature était à ses yeux la réalité souveraine, dominatrice et puissante, directement revêtue du prestige à la fois terrifiant et attirant du numineux et de ses attributs essentiels: pouvoir nourricier et salutaire, mais aussi visage de la colère et puissance destructrice. Dans cette perspective, la Seigneurie de Dieu (de Dieu au sens propre du mot) et la souveraineté de la nature se présentaient à l'expérience et à la conscience de l'homme sous le signe d'une confusion caractéristique. La nature était le lieu où s'exprimaient les oracles divins et où l'on percevait quasi directement la bienveillance et la colère de la divinité... La nature ne pouvait être que le lieutenant de Dieu. En face d'elle, il ne restait pratiquement à l'homme d'autre attitude que celle d'une obéissance humble et silencieuse, ou bien celle de la prière et de la supplication pour se concilier la faveur du souverain Seigneur et Maître de la nature. Cette situation s'est aujourd'hui renversée à un degré incroyable... Nous sommes encore à la merci de la maladie mais nous avons sur les maladies et sur leurs lois des idées précises, nous pouvons les combattre, et nous sommes parvenus à doubler au moins l'espérance de vie chez l'homme. Nous ne vivons plus au sein de la nature, nous la transformons. Nous ne nous contentons plus d'être des sujets pensants toisant du haut de leur condition spirituelle et religieuse cette réalité-humaine avec le sentiment d'être en rapport direct avec un Dieu seigneur et créateur de la nature; cette nature, même dans sa réalité physique, dans sa réalité brute et quotidiennes devient la matière et l'instrument de l'agir créateur de l'homme, perdant pour ainsi dire du même coup sa propre dignité » (*Est-il possible aujourd'hui de croire?*, Mame, 1966, pp. 65-68).

I. *Conception dynamique et évolutive du monde*

On peut résumer ce qui précède par les paroles suivantes des Pères du dernier concile: « Le genre humain passe d'une notion plutôt statique de l'ordre des choses à une conception plus dynamique et évolutive » (26). Dans une conception statique du monde, l'accent est mis sur ce qui existe, non sur ce qui est à faire. Ce qui existe, dit-on, manifeste la volonté de Dieu. Y toucher serait porter atteinte à cette volonté. Il faut donc laisser intact ce qui est. Mais en poussant quelque peu cette théorie, on en arrive à croire que Dieu ne se sert de la médiation des hommes que pour conserver le « *statu quo* ». Logiquement, une telle façon de voir les choses en arrive à utiliser Dieu au profit de ceux qui ont intérêt à ce que les choses ne changent pas. Dieu est le garant de l'ordre établi... Le christianisme, finalement, est lié à des situations injustes et semble se réclamer d'un Dieu protecteur d'un monde sclérosé et voué à l'immobilité. On aura toujours à se garder des identifications rapides telles que « Dieu et la monarchie », « Dieu et la propriété privée », etc. (27). La tentation est grande de se servir de Dieu au lieu de le servir, de le faire à son image personnelle au lieu de suivre la voie de l'amour, du désintéressement et de se dépasser en lui. Mais si nous le compromettons avec de mauvaises causes, si nous cherchons l'appui de son autorité pour maintenir des situations

(26) *Gaudium et spes*, 5, 3.

(27) « Dans un passé qui n'est pas très lointain, écrit Dondeyne, il était d'usage dans certains milieux chrétiens, de faire appel, pour condamner le socialisme, à un argument assez voisin de l'idée du Fatum: la lutte des classes, disait-on, qui prétend supprimer les inégalités, est contraire à la volonté de Dieu, car il y a toujours eu des inégalités; c'est dans l'ordre de la nature et donc conforme à la volonté du Dieu créateur. De ce qui a été dans le passé, on déduisait donc ce qui sera fatalement dans l'avenir; le moyen terme reliant le passé à l'avenir était la volonté de Dieu » (*La foi écoute le monde*, p. 57).

qui, a bon droit, peuvent être mises en question, si nous le mettons garant d'un ordre qui détruit l'homme, alors l'homme aura l'impression de se grandir et de devenir vertueux en le quittant. Il se sentira même obligé de le nier afin de sauver l'humanité. Cette phrase de Proudhon est un avertissement des plus sérieux: « L'homme, dit-il, devient athée lorsqu'il se sent meilleur que le Dieu qu'on lui présente » (28). C'est précisément en ce sens que l'athéisme aujourd'hui se dit un humanisme. Le rejet de Dieu lui apparaît comme la condition *sine qua non* de la récupération de l'homme par lui-même (29).

II. — CONCLUSION ET ORIENTATIONS

A. *La foi ne "va pas de soi"*

Une première chose semble évidente, a savoir que dans un monde comme celui-ci, la foi n'est pas une chose qui « va de soi ». Elle ne peut pas se permettre d'être naïve, anonyme et formaliste. Au contraire, pour subsister, il lui faudra être active, dynamique et éclairée. La situation présente, toutefois, ne doit pas nous faire oublier que le christianisme a connu d'autres moments difficiles et qu'à ses débuts tout particulièrement la foi « n'allait pas de soi » puisque saint Paul, embrassant l'ensemble de l'humanité, pouvait écrire: « Oui, tandis que les Juifs demandent des signes et que les Grecs sont en quête de sagesse, nous prêchons, nous, un Christ crucifié, *scandale* pour le Juifs et *folie* pour les païens, mais pour ceux qui sont appelés, Juifs comme Grecs, c'est le Christ, puissance de Dieu et sagesse

(28) Cité par P. HAUBTMANN, *Foi et athéisme*. Toulouse, 1968, p. 10.

(29) Cf. A. DONDEYNE, *L'athéisme contemporain et le problème des attributs le Dieu*, dans *Eph. Theol. Lov.*, 37 (1961), p. 464.

de Dieu » (30). En dépit de tous les obstacles, cette foi, parce qu'elle était authentique, a conquis le monde et garde encore aujourd'hui toute son énergie. La Parole qu'elle proclame demeure toujours efficace (31).

B. *La foi de toujours dans le monde d'aujourd'hui*

Il est d'une extrême importance que le christianisme, répondant aux exigences de la foi, garde ses relations avec le monde, travaille dans le monde et soit sensibilisé à ses problèmes, ses valeurs, son langage, son orientation. Les « purs » qui s'en dégagent et le laissent à son sort, parce qu'ils ne sont point d'accord avec lui, manifestent beaucoup plus de mépris que d'amour et oublient, précisément, que l'amour cherche toujours à s'incarner (32). La situation présente.

> est provoquée, nous dit le Père Chenu, par une évolution du réel contre laquelle il est vain de vouloir s'insurger à coup d'exhortations, voire de lamentations. Ceux qui suivraient ce mouvement et prendraient au sérieux cette méthode pour aborder la réalité du monde, ne parviendraient qu'à s'enfermer dans un ghetto; d'où il serait impossible d'animer le monde. Or les chrétiens ont reçu pour mission d'agir dans le monde, d'en être le

(30) I cor. 1, 22-24.

(31) « Comme la pluie et la neige descendent des cieux et n'y remontent pas sans avoir arrosé la terre, l'avoir fécondée et fait germer, pour qu'elle donne la semence au semeur et la pain comestible, de même la parole qui sort de ma bouche ne me revient pas sans résultat, sans avoir fait ce que je voulais et réussi sa mission » (Is. 55, 10-11). Cf. Hébr. 4, 12.

(32) Il est presque inutile de signaler que cette attitude de dégagement et de fuite que nous condamnons n'a rien à faire avec la vocation authentique de celui qui se retire du monde et qui, pour contribuer à le sauver, se livre totalement à la contemplation et à la prière. Cette vocation conserve toujours, « si urgente que soit la nécessité d'un apostolat actif, une place de choix dans le Corps mystique du Christ dont « les membres n'ont pas tous la même fonction » (Rom. 12, 4) (Vatican II, *Perfectae Caritatis*, n° 7).

ferment. Ce ne peut être l'inverse: se séparer du monde pour éviter de se contaminer à son contact. Prendre les réalités du monde à rebrousse poil, en les condamnant, c'est choisir la voie d'un divorce dangereux (33).

On a parfois reproché au chrétien de ne point prendre son existence en mains, de s'en remettre à Dieu tout simplement au lieu de transformer l'univers par son travail. Certes une mauvaise compréhension de la religion, un manque de confiance dans les ressources humaines, une conception magique de la prière ou un manque le conscience professionnelle vis-à-vis d'une mission à accomplir sur terre, peuvent prêter flanc à une telle critique. Mais ce n'est pas la foi qui conduit à une telle attitude, mais bien l'incompréhension qu'en ont certains. Il suffit de lire la Genèse pour saisir que dès le début Dieu donna à l'homme une consigne autrement plus engageante: « Emplissez la terre et soumettez-la; dominez sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et tous les animaux qui rampent sur le terre » (34). Le livre de la Sagesse enseigne que Dieu a fait l'univers et formé l'homme pour qu'il domine sur les créatures sorties de ses mains, pour qu'il gouverne le monde en sainteté et justice et exerce l'empire avec une âme droite » (35).

La Parole de Dieu, comme on le voit, n'a pas pour but de remplacer la science, pas plus que la science ne peut se substituer à la Parole. Ce n'est pas l'Évangile, disent certains, qui libérera l'homme de la famine, des épidémies, etc., mais le progrès de la technique, de la médecine et de l'économie. Une telle affirmation fait abstraction de la dimension la plus élevée qu'on trouve dans l'homme et ne considère point que l'Évangile et les sciences, placés à des

(33) *Une théologie pour le monde*, dans *L'Union*, n° 14 (1966), p. 6.
(34) Gen. 1, 28.
(35) Sag. 9, 1-3.

niveaux différents, loin de s'opposer, ont tous deux des rôles nécessaires et irremplaçables. Une technique avancéee aux mains d'un homme non libéré de son égoïsme ne peut engendrer que des situations malheureuses. Ce qui manque d'abord au monde d'aujourd'hui, ce n'est point l'abondance des richesses (nous ne savons que faire de nos surplus), ni une science développée (elle n'a jamais été aussi avancée), ni la connaissance des besoins (les mowens de communications nous mettent au courant des moindres nécessités), mais bien l'*esprit évangélique de partage*. La complexité des problèmes économiques et sociaux, la difficulté de trouver des solutions équitables et les efforts louables que font tant de gens en ce sens, ne doivent pas nous faire oublier que bien des maux sont dus à l'égoïsme de l'homme. C'est ici que se place le message de l'Évangile. Si la chrétienté du Moyen Age dans ses structures est disparue, la Parole de Dieu ne l'est aucunement et garde aujourd'hui comme par le passé toute son actualité.

> Dans notre siècle de prospérité technique et économique, d'émancipation sociale et politique, nous dit A. Dondeyne, cette prière de s. François (« O Seigneur, faites de moi un instrument de votre paix; là où est la haine, que je mette l'amour... ») qui contient la quintessence de la foi et de la vie chrétiennes est toujours actuelle, l'est peut-être plus que jamais. Aucune législation sociale, si parfaite soit-elle, ne pourra empêcher que l'homme ne soit un fardeau et un danger pour l'homme, que l'envie et la haine ne viennent semer la discorde... C'est pourquoi, après que la science et la technique, l'action sociale et politique... auront fait leur œuvre... il restera encore une place immense pour ce que saint Paul appelle les fruits de l'Esprit: « l'amour, la paix et la joie ». (36).

C'est en ce sens que le message évangélique est un message de libération, d'une libération que ni la science

(36) *La foi écoute le monde*, p. 320.

profane ni la technique ne sauront obtenir. Le jour où il inaugura son ministère public, Jésus entra dans la synagogue de Nazareth, prit le livre d'Isaïe et lut « L'Esprit du Seigneur est sur moi... Il m'a envoyé... annoncer aux captifs la délivrance... rendre la liberté aux opprimés » (Is. 61, 1-2). Puis il ajouta: « Aujourd'hui s'accomplit à vos oreilles ce passage de l'Écriture » (37).

Les hommes ne comprirent que lentement. La libération que Jésus leur apportait dépassait de beaucoup ce qu'ils attendaient et pénétrait jusqu'au plus intime de leur être. En effet, c'est en affranchissant du péché, l'ennem ipar excellence, et de ses conséquences, que Jésus veut sauver l'home. Il enlève ainsi le plus grand obstacle à la vraie liberté, la captivité due cœur qui affecte tous les hommes par l'intérieur et, s'opposant à l'amour véritable qui seul peut rendre libre, se trouve à la racine de tous les esclavages. La mission primordiale du Christ ne fut pas de briser les chaînes sociales, de s'opposer aux formes extérieures de captivité, mais bien de fournir à l'homme cette énergie spirituelle qui le rendrait libre intérieurement et lui permettrait de réaliser toutes les réformes que lui dicterait sa nouvelle condition. Sans cette transformation par l'intérieur, sans cette conversion (38), une révolution ne peut aboutir qu'à un changement d'esclavage.

C. *Une foi active dans un christianisme de diaspora*

La situation du christianisme à l'heure actuelle en est une de diaspora. Si nous considérons, en effet non pas le nombre des baptsés, mais le nombre de ceux qui

(37) Lc 4, 16-22.

(38) Conversion au sens biblique, « *metanoia* », c'est-à-dire changement, retournement de l'esprit (cf. Mt. 3, 2, note e de la Bible de Jérusalem). Ceux qui, à la suite d'un congrès ou d'une concile, changent de camp sans changer de mentalité et commandent avec l'autoritarisme, l'absence de dialogue et le manque de confiance qui les caractérisaient lorsqu'il étaient dans l'autre camp, ne sont point des convertis.

sont directement influencés par l'Église et se réclament d'elle d'une façon explicite, il nous faut admettre que dans la majorité des pays, sinon dans leur totalité, les chrétiens constituent une minorité et sont de moins en moins « portés » par leur milieu social et culturel à la pratique religieuse. Leur foi est sans cesse menacée de l'extérieur et les enfants qui la reçoivent comme un héritage de leurs parents ont très tôt à en faire l'objet d'un choix personnel. « Le christianisme de recrutement, nous dit K. Rahner, devient un christianisme d'élection » (39).

Le prêtre, dans un tel contexte, n'appartient pas automatiquement à la classe élévée et privilégiée de la société. Bien plus, les structures profanes ne prévoyant point de place pour lui, et les hommes, dans bien des cas, étant indifférents à son saverdoce comme service de la communauté, il se sent parachuté dans un milieu qui lui est étranger et, pour s'en faire mieux accepter, choisit un métier ou une profession (40).

L'Église de la diaspora, pour demeurer vivante et rayonnante, doit compter sur l'apostolat de tous ses membres. Les laïcs auront de réelles responsabilités et ne devront pas considérer que leur tâche dans la communauté se limite aux services qu'ils peuvent rendre dans l'administration des biens temporels de l'Église (41).

Même si certains ne pouvaient que difficilement se réconcilier avec l'idée et le fait d'un christianisme de diaspora, il serait inutile de se pencher sur la passé avec une certaine nostalgie et de considérer que l'idéal fut réalisé au Moyen Age et doit servir de critère pour

(39) *Mission et grâce*, Mame 9e éd., 1962, t. 1, p. 35.

(40) Sans entrer dans la question de l'opportunité, voire en certains cas de la nécessité, du travail des prêtres comme ouvriers ou professionnels, on peut tout de même signaler que dans un christianisme de diaspora au service d'un monde pluraliste, la présence du prêtre en celui-ci prendra des formes de plus en plus variées.

(41) Cf. VATICAN II, *Apostolicam actuositatem*, chap. III et IV sur les divers champs et modes d'apostolat des laïcs.

évaluer la situation de l'Église d'aujourd'hui (42). Le chrétien doit être l'homme de l'espérance et ne pas prendre des attitudes de résignation et de défaitisme qui se traduisent souvent par des formules comme « nous avons *encore* tel ou tel pourcentage de pratiquants «. Tout en ayant un zèle réel basé sur la conviction profonde que le Christ qui est « la voie, la vérité et la vie » (In 14, 6) doit être prêché partout afin que les hommes trouvent en lui la plénitude de vie, nous devons nous rappeler que les résultats palpables auxquels nous arrivons ne sont point les seuls, que Dieu n'est point lié par ses sacrements et que les règles et les doctrines des religions non chrétiennes, quoiqu'elles diffèrent en beaucoup de points de ce que l'Église tient et propose, « cependant apportent souvent un rayon de la Vérité qui illumine tous les hommes » (43).

Le christianisme de diaspora doit viser à un apostolat de conquête et rejeter tout esprit de ghetto, c'est-à-dire tout désir de vivre en vase clos, de vouloir se suffire, de se fermer aux autres pour ne point se contaminer et de ne point considérer qu'ils ont droit à notre genre de vie et à nos valeurs (44). Le christianisme

(42) Même si le rayonnement de l'Eglise au Moyen Age est digne d' d'admiration et manifeste le dynamisme de la grâce, il faut admettre qu'un ensemble de facteurs historiques et culturels le favorisaient, comme en témoignent les paroles suivantes de K. Rahner: « Tout Moyen Age, pourrait-on dire (et je désigne par là toute civilisation qui repose principalement sur des structures de type rural, sur des petites villes, et qui demeure longtemps stationnaire tandis que se déroule le cours de l'Histoire) posséde sa religion, une religion qui exerce sa domination de façon incontestée; et cela vaut dans tous les cas, qu'il s'agisse de l'Islam médiéval ou du Shintoïsme féodal du Japon médiéval, ou de n'importe quelle autre religion » (*Mission et grâce,* Mame, 9e éd., 1962, t. 1, p. 32).

(43) VATICAN II, ***Nostra ætate,*** n. 2.

(44) « La tentation de ghetto nous menace tous. Le catholique convaincu, énergique, militant, dont la culture est un peu primitive, un peu « petit-bourgeois », connaît cette séduction du ghetto où l'on se retranche, séduction qui a en soi quelque chose de religieux: on donne en effet l'impression de ne rechercher que le Royaume de Dieu. Alors on est entre soi, et l'on peut se donner l'illusion qu'il n'existe que des chrétiens » (K. RAHNER, *Mission et grêce,* t. 1, p. 43).

invite l'hummanité tout entière et chaque chrétien devient dans son sein un missionnaire (45).

Le christianisme de diaspora doit viser à des résultats peut-être apparemment plus minces mais plus valables. L'acquisition d'un apôtre véritable dans un milieu déchristianisé prend une énorme signification bien que les statistiquens n'en soient pas pour autant modifiées. L'apôtre devra se garder l'organiser sa pastorale en vue records et, pour obtenir la majorité, d'accomoder son message au goût de tout le monde. L'Évangile invite les hommes à se dépasser. Ce serait le trahir et lui enlever toute sa valeur de ferment dans la pâte que de l'abaisser au niveau de ceux qui, satisfaits d'eux-mêmes, ne l'accepteront qu'à condition de ne point changer.

(45) « Tous les chrétiens, partout où ils vivent, sont tenus de manifester de telle manière, par l'exemple de leur vie et le témoignage de leur parole, l'homme nouvau qu'ils ont revêtu par le baptême, et la force du Saint-Esprit qui les a fortifiés au moyen de la confirmation, que les autres, réfléchissant à leurs bonnes œuvres, glorifient le Père (cf. Mt. 5, 16), et perçoivent plus pleinement le sens authentique de la vie humaine et le lien universel de communication des hommes » (VATICAN II, *Ad Gentes,* n. 11).

REPORT ON THE MEETING
held at St. Norbert, Man.
July 24-25, 1969

Regional Conferences of Pastoral and Missions

In answer to the invitation of Father A. Giguère, President of the O.C.C., the executive committee met at St. Norbert, July 24 and 25, 1969. Fathers Y. Isabelle and A. Lacerte, responsible for the Pastoral and the Missions Conferences, and Father L. Casterman, co-ordinator for Pastoral and Missions Conferences took part in the meeting.

It will be noted that initiating these conferences was decided at an O.C.C. meeting, at St. Norbert, in November 1968. Then, at the May 1969 meeting in Vancouver, we gave up, for the time being, the implementation of this project, waiting for better information and for a strengthening of structures at the provincial level. The present meeting, convened at St. Norbert following recent interviews by Father Casterman with the General Secretaries of Pastoral and Missions aims at reexamining the question in order to modify our position eventually.

As regional co-ordinator, I have now been asked by the O.C.C. executive committee to report on this

last meeting and on the decisions made during it. The executive committee has also charged me with the immediate preparation and the launching of Regional Conferences of Pastoral and of the Missions, as well as with the organization of the first joint meeting.

WHY SPECIALIZED REGIONAL CONFERENCES?

At. St. Norbert, we have sought first to define exactly the position, purpose and spirit of the Pastoral and Missions organisms within the framework of our Oblate missionary action, and, in a broader sense, within the framework of total pastoral work.

One remembers the objections made on this topic during our Vancouver meeting:

— Is the basis, that is the provincial commissions of Pastoral and Missions, sufficiently firm and strong in all the Provinces and does it have enough support from the Oblates at the grass root level so as to plan immediately the creation of higher structural levels: the regional and general conferences?

— and, a more fundamental objection: In what measure do these Oblate organisms answer a truly specific need? Will they not duplicate structures parallel to diocesan or supra-diocesan structures, with consequent detriment to both?

The following considerations will endeavor to answer these objections in situating the Oblate organisms in their proper place and in relation with the general pastoral structures.

The first goal of the Oblate organization of Provincial Commissions and of Regional Conferences for Pastoral and the Missions is to serve the Oblates who are engaged in one way or another, in the total Pastoral work and in the diocesan structures, in order to help

emphasize and develop what we have specifically: The Oblate apostolic charism, thereby contributing to the enrichment of total Pastoral work and to the Mission of the Church. In fact, as *Oblates*, — persons, local communities, provinces and the Congregation — we have something to bring, to contribute to the action of the Church in the world, to evangelizing the world, and we would fail in our specific vocation if we were to align ourselves simply and merely with other missionaries and the diocesan clergy, as they also, like ourselves, must work to the development of their own identity in the service of the Mission.

This Oblate Pastoral and Missions structure is therefore not situated at the formally pastoral level, which is the responsibility of the bishops and of diocesan organisms; even less, should it pretend to replace these organisms; on the contrary, it will strongly encourage the integration of the Oblates within the general pastoral work and insure a close cooperation with all the other « workers » of the Gospel. We aim, directly therefore, at enriching pastoral work in general, not at retiring within ourselves in seeking our own identity. It, however, would be dangerous for us — and for the Church, inasmuch as we are her servants, to end up by losing, in effect, our Oblate identity in order to achieve a standard based on the lowest common denominator. In fact, to some, cooperation in total pastoral work would tend to mean an invitation, even an obligation, to give up our Oblate identity. For certain bishops the temptation would also be great to assimilate us with the diocesan clergy, and to « use » us whenever we can serve, not taking our specific vocation into account. Moreover, considering the depletion of our personnel, we must take more and more care in dedicating ourselves to tasks which are more specifically and directly within the scope of our vocation. But it is less important to preserve, to protect our very own vocation, then to endeavor *to develop it in all its dimensions,*

in the measure of all its possibilities. This is the urgent call we hear from an evolving world, from the Church, from the apostolic fields and methods of action, and our Constitutions and Rules echo this call. Then, to be Oblates and to move with the times, we must give proof of imagination and initiative, at all levels — individual, local, provincial, regional, and general, within all existing structures. We must continue to reflect, search, and experiment in a coordinated and continuous way, at all levels.

In the fluctuations of to-day's world, how can we determine, identify, and define what is specifically Oblate, whether in formulating a description or in situating it in the field of action? This Oblate specification is determined by a vision of the world and a specific viewpoint in this world's evangelization. In this research, we can seek light in our Constitutions and in the history of our Congregation since its beginning. But we must also determine our role, as Oblates, in evangelizing the world in its present state, which we witness in our daily apostolate. It is the analysis of to-day's world and of its needs which will determine, for us Oblates, our way of life and our action. However. we cannot do this alone, individually, nor even within the restricted limits of our usual horizons. We shall not be able to do it except as a « community », at all levels.

It will be the Oblates who shall, all together, discover, circumscribe and fashion, a little at a time, according to the rhythm of life, the Oblate way of being missionaries. The larger the group, the more open will be the « Oblate » vision of the world, more specific also the definition of our identity; and then it will be with a new, and more « Oblate » outlook that we will return to our ordinary milieu of life. Having been in contact with others, and with their experiments in apostolic life, through common research, we shall

retain an ever-renewed vision of the world, and, at the same time, we shall be able to find new solutions to apostolic problems as these occur. This renewal of our apostolic methods, in a sharing of reflexion and experimentation with others, will help us to go beyond the stage of good management in our apostolate, into an apostolic life which will answer the fluctuations of life in the milieu we are evangelizing. We shall pass from the « management approach » to the « marketing approach ».

It is, therefore, to quicken this work of reflection and research that the structure of the provincial commissions and of the regional and general conferences of Pastoral and of the Missions has been set up. One will understand why these structures are necessary today, why they are so important. One will also understand how these do not duplicate specifically pastoral structures, but complete and enrich them.

THE HOW OF SPECIALIZED REGIONAL CONFERENCES:

The following notes define a few capital aspects of a Specialized Regional Conference. These indications may eventually be included in the charter of these Conferences.

FOUNDATION: The Oblate Conference of Canada has decided to form two specialized regional Conferences to assist in its work: of Pastoral, and of the Missions.

RELATIONSHIP WITH THE O.C.C.

The Specialized Regional Conference receives its mandate from the O.C.C. and works closely with it. It is accountable for all its work directly to the O.C.C.

which discusses its conclusions, publicizes them and makes them official, and then takes the steps and measures most appropriate to the implementation of the recommendations it has received. It is only then that the Regional Conference can report on its work to the competent General Secretariate.

Calling and choosing the date and place for Specialized Regional Conferences meetings are subject to the approval of the O.C.C. executive committee.

The O.C.C. executive committee must authorize all the extraordinary expenses incurred by the specialized conferences, e.g. honoraria for specialists.

PURPOSE: The specialized regional Conference is permanently engaged in reflection, study and research on all the questions within its competence and concerning which it submits conclusions and recommendations. It is an informative and consultative organism for the O.C.C. As an organism, and also through each of its members, the Specialized Regional Conference maintains close and constant contacts with the field workers which it aims to serve.

INTERNAL ORGANIZATION: The Specialized Regional Conference has its own internal organization. It appoints an executive officer who will prepare and conduct meetings and the works that may be committed to it, in order to bring them to a successful issue.

MEMBERS: The Specialized Regional Conference (Pastoral, the Missions) is formed of field workers representing each Oblate Province in Canada. Each Province and Vice-Province sends at most two representatives for each of the two Conferences; therefore a maximum of four for each Province. This is on a trial basis. Let us note immediately that it is recommended that the qualifications of the members always has a priority over the number of delegates. It is not

a matter of numbers but of qualified representatives. Here are, as an indication, the expected qualifications of the delegates.

- a missionary field worker actually engaged in apostolic work,
- competence in this field,
- informed as to what goes on in his Province,
- keen on working and cooperating at the regional level.

Moreover, it would be desirable that the representatives as a whole, cover as much as possible, all sectors of apostolic activity.

The nomination of these representatives of the Provinces is left to the Province which delegates them: by election, consultation or appointment by the Provincial.

FINANCES: The general meetings will be financed thus:

- Each member pays his own board and lodging.
- Travel expenses are equally shared out amongst all the participants.
- The O.C.C. covers the expenses of its representatives.

The executive meetings are financed directly and entirely by the O.C.C., as well as all the approved expenses for conducting the Conference (secretariate, specialists, etc.)

L. Casterman O.M.I.
Fort Smith N.W.T.
July 31st, 1969

Conférence régionale Européenne de la Pastorale

(PARIS 11-14 MAI 1969)

1. - LES PARTICIPANTS...

2. - INTRODUCTION

— Le document livré ici n'est pas un simple compte-rendu de la CONFERENCE EUROPEENNE DE LA PASTORALE.

— Les échanges avaient été préparés par un questionnaire adressé à tous les délégués ainsi qu'à tous les Provinciaux d'Europe. Nous avons suivi assez fidèlement ce schéma de travail.

— Mais il nous est apparu nécessaire d'écrire le SENS de nos échanges plutôt que de livrer un simple compte-rendu d'une mise en commun. Le texte ci-joint a été rédigé partie par partie chaque soir et approuvé à l'unanimité des délégués comme asez fidèle à notre recherche.

— Ce thème n'est pas une charte. C'est un point marqué dans une situation en mouvement.

3. - RAPPEL DU QUESTIONNAIRE PREPARATOIRE:

lère journée (11 mai)

Depuis quelques années et particulièrement l'année qui vient de s'écouler, les événements n'ont pas manqué:

manifestations ouvrières et étudiantes, Vietnam, Tchécoslovaquie, etc...

Derrière ces événements, des situations conflictuaires permanentes demeurent: inégalités sociales et raciales, sous-developpement, crise monétaire, tiers-monde, etc...

QUESTION:

— Ces différents événements ou situations ont-ils interrogé, voire modifié les engagements missionnaires ,personnes et communautés) de la Province?

— Ces différents événements ou situation ont-ils des incidences sur notre propre vie de foi (personnelle ou communautaire).

— A travers le ministère pastoral, dans nos provinces, des Pères ou Frères ont-ils été amenés à rejoindre ces situations? Comment?

2ème journée (12 mai)

De fait, dans nos Provinces, des Pères et Frères veulent rejoindre le monde à travers des ministères habituels: paroisses, aumôneries, catéchèse, « missions », prédication, retraites...

De fait, des Pères et Frères vivent habituellement avec d'autres hommes la condition humaine: travail, habitation, engagements politiques, sociaux, culturels...

QUESTION:

1) Les Pères et les Frères qui sont dans les *ministères habituels,* comment justifient-ils leur activité missionnaire?

Quels sont, à leurs yeux, les avantages de leur situation par rapport à la présence au monde? Est-ce un avis général?

Quels sont, à leur yeux, les *difficultés* de leur situation par rapport au monde? D'où cela vient-il? En souffrent-ils? Est-ce un avis général?

De tout cela, parle-t-on entre confrères? en communauté? en Province?

2) Les Pères et les Frères qui vivent *habituellement* avec d'autres hommes la condition humaine, comment justifient-ils leur situation missionnaire?

Quels sont, à leurs yeux, les *avantages* de leur situation par rapport à la présence au monde? Est-ce un avis général?

Quels sont, à leurs yeux, les *difficultés* de leur situation? Comment portent-ils ces difficultés: seuls? avec d'autres confrères? en communauté? en Province?

3ème journée (13 Mai)

La première journée, nous nous sommes interrogés par rapport à notre présence au monde. La seconde journée, nous avons constaté le fait de la présence au monde sous diverses formes dans nos Provinces...

AINSI, après la première réunion de notre région à PARIS, la deuxième réunion à MADRID et ces deux journée, nous sommes devant nos Provinces:

- écartelés par une multiplicité de tâches,
- écartelés par de multiples appels du monde et de l'Eglise, et nous cherchons notre *unité fondamentale.*

Celle-ci se résume-t-elle à un esprit,
à une spiritualité?
à tels moyens?

Ou bien, qu'est-ce qui fait sa visée missionnaire? et quels en seraient les critières?

Au terme de cette rencontre...

Que retenons-nous de toute cette réflexion? particulièrement pour l'élaboration de la charte (cf. Document sur l'Assemblée Générale de la Pastorale à Rome).

Comment envisageons-nous d'intéresser nos Provinces à tout ce travail?

Elections de trois délégués pour l'assemblée générale et discussion sur le contenu de leur mandat.

CONCLUSION:

Ce programme ne veut pas enfermer la discussion et la réflexion, aussi toutes les questions et suggestions seront les bienvenues.

Si un travail apostolique ou une recherche a donné lieu, dans votre Province, à un document écrit, nous vous serions reconnaissants de l'apporter à la conférence régionale de Paris.

Ce programme est adressé à tous les Provinciaux d'Europe et aux Délégués des Provinces.

(Le Comité exécutif)

PREMIERE JOURNEE
LES EVENEMENTS DU MONDE ET LEURS REPERCUSSIONS

1) Il est difficile de reprendre, ici, le déroulement de la journée avec les nuances qui caractérisent chaque pays. Mais, nous étant mis d'accord pour suivre le questionnaire du comité exécutif, nous avons passé cette première journée à nous dire les uns aux autres comment les événements du monde nous interrogeaient.

Malgré de nombreuses différences, qui tiennent, soit à la situation politique, soit à la situation économi-

que, soit au plus ou moins grand isolement des pays, nous avons surtout été frappés par les convergences:

a) la facilité avec laquelle chacun d'entre nous est parti d'une analyse de situation, manifeste, à notre avis, un changement important de problématique missionnaire.

Nous avons convenu, en effet, que notre premier souci est d'abord celui de l'homme, non pas de l'homme en soi, éternel, mais de l'homme dans sa situation historique, la seule à ses yeux qui ait de l'importance.

Nous avons reconnu que la question qui se pose à nous est celle-ci: où va le monde qui est en train de naître? Quel genre d'homme sommes-nous en train de devenir?

b) En effet, de manière plus ou moins aiguë, nous sommes tous aux prises avec un changement culturel profond. Le désarroi apparent qu'il entraîne pour les personnes et pour les sociétés se manifeste bruyamment dans les idées et les comportements; l'urbanisation engendre un type d'homme qui ne nous est pas familier; les mass-media, l'immigration et le tourisme font que nous sommes obligés de « penser monde » et que nous ne pouvons plus reconstruire, sous peine d'être inutile, un monde à taille humaine, un petit ghetto chrétien ou religieux.

Bref, nous avons convenu, sans suffisamment l'analyser, de dire que nous étions pris dans un *mutation culturelle.*

2) Ces changements ne sont pas simplement extérieurs à nous, mais ils se passent aussi dans notre propre conscience; ils modifient partout la belle apparence de l'Eglise.

Nous constatons, en effet, le contraste énorme entre

le monde et l'attitude religieuse, la coupure entre la vie et la foi;

Nous signalons aussi partout les contestations à l'intérieur de l'Eglise, contestations qui ne sont pas rébellions même si elles sont plus ou moins violentes; mais elles se font au nom de l'Evangile qui doit d'abord se soucier de la liberté, de la dignité, de la justice pour l'homme.

Partout nous sommes affrontés au problème de l'autorité et de son mode d'exercice: rapports entre prêtres et evêques, religieux et supérieurs, laïcat et hiérarchie. Affrontements qui se produisent sur la base d'une plus grande participation à réaliser au service d'une mission commune.

Un fait particulier et significatif nous interroge tous: la diminution des vocations. Ce phénomène est ressenti durement, il engendre un sentiment d'insécurité que beaucoup ont du mal à dépasser dans une attitude d'espérance vraie. Ce phénomène n'est-il pas le signe que le monde dans lequel nous sommes a retiré sa confiance non à l'Evangile mais à l'Institution que nous représentons? Les jeunes, dans nos scolasticats, ont des attitudes nouvelles, parfois adolescentes, mais qui nous font mesurer combien les manifestations, l'expression de la foi sont restées trop longtemps statiques, aliénantes et ils nous établissent dans un climat de nécessaire recherche, insécurisant pour beaucoup. Ce phénomène de la raréfaction des vocations est un aspect de la situation plus générale des rapports entre l'Eglise et la jeunesse, entre la foi et les jeunes.

En effet, ces changements importants ont des répercussions assez fortes sur la foi elle-même. Les chrétiens ne disent-ils pas: « la religion change », « qu'est-ce qu'il faut croire encore? » Le développement de l'esprit critique, conséquence et cause de changements, nous fait toucher du doigt que la foi, l'Evangile, l'Egli-

se sont, parmi d'autres valeurs « séduisantes », objet de choix et d'un choix qui demande à être motivé.

3) Enfin, ces constatations générales ne sont pas sans répercussion sur la personne des pères et des frères et sur nos communautés et nos provinces. Et ceci de deux manières:

a) *Négativement*:

Nous constatons l'existence d'une multiplicité de ministères dont on ne voit pas bien le rapport de l'un à l'autre; de diverses attitudes religieuses individuelles ou communautaires qui n'échangent pas suffisamment entre elles; de diverses théologies et même d'une assez grande diversité dans la vie de foi.

Tout ceci n'est pas négatif dans la mesure où l'on y voit un appel à rechercher en province et entre les provinces ce qui nous unit, mais une telle diversité rend cette unité plus difficile à cause des affrontements qu'elle exige.

b) *Positivement*:

Nous constatons, de diverses manières (commissions, congrès provinciaux, dialogues entre communautés) que toutes les Provinces s'engagent dans une recherche, même si celle-ci est mal définie.

Toutefois, cette recherche se fait de deux manières:

a) soit en cherchant à améliorer ce qui existe. On tente un renouvellement à l'intérieur des ministères que l'on pratique. On parle alors de « rénovation »;

b) soit en commençant à exister d'une autre manière, par petites équipes, en dehors des ministères habituels, dans une volonté plus grande de participation à la vie du monde. Dans ce cas, on parle de « mutation ».

N.B. - Ces « deux » manières coexistent évidemment dans chaque Province voire à l'intérieur de chaque personne.

DEUXIEME JOURNEE

COMMENT LES PERES VIVENT-ILS LEUR MINISTERE? AVANTAGES, DIFFICULTES?

Cette journée ne fut pas la moins riche, mais la plus difficile, porquoi?

a) A cause de la diversité de nos représentations. Les uns, mettent en place un congrès provincial, pouvaient faire valoir la réflexion des Pères d'une Province; d'autres enfin étaient là pour représenter leur province, envoyés par leur provincial ou choisis pour leur autorité morale personnelle.

b) Non échanges étaient commandés légitimement par une certaine vision théologique; cela se sentait, nous l'avons reconnu, mais nous n'avons pas assez pris de temps de rendre compte des mots que nous employions, par exemple, Eglise, Mission, Evangélisation, etc...

c) Enfin, nos réflexions étaient très marquées par le contexte socio-culturel dans lequel chacun de nous vit habituellement. Nous n'avons pas assez pris de temps pour l'analyser et pour décrire le mouvement dans lequel notre ministère s'inscrit.

Toutefois, et sans être exhaustifs, nous avons constaté en nous écoutant:

- différents statuts de l'Eglise dans le monde,
- différents points d'insistance dans l'action missionnaire,
- différentes questions posées à la conscience missionnaire.

a) *Différents « Status » de l'Eglise dans le monde.*

Il y a les missionnaires qui agissent avec la conscience d'avoir à faire à un monde séculier. On a pu penser qu'il suffirait de donner un meilleur témoignage

vécu, évangélique en plein coeur d'un monde rempli de reproches à l'égard d'une Eglise lointaine. Mais on a mesuré depuis que l'homme d'aujourd'hui est incroyant parce qu'il a une vue du monde, un ensemble de certitudes culturelles qui lui font apparaître que la foi n'est pas raisonnable. La foi même de l'évangélisateur se trouve à rude épreuve et le respect même que l'on doit à l'homme d'aujourd'hui oblige à se réinterroger sur les raisons de croire.

Il y a les missionnaires qui agissent avec la conscience d'une séparation entre la vie et la foi, entre le monde et l'Eglise. Ceci est manifeste dans une progressive ou explicite séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Alors on prend conscience que des activités jusqu'ici dites chrétiennes doivent être abandonnées comme autant de faux combats. L'évangélisateur l'èprouve comme une invitation à la recherche, comme une purification de la foi. L'Eglise a encore une forte influence morale. La question de la foi elle-même n'est pas encore posée.

Il y a les missionnaires qui agissent dans un monde hostile, opposé à l'Eglise. Il s'agit alors de maintenir ce qui peut l'être, de lapprofondir et de préparer pauvrement, mais avec conviction, les chemins d'une foi qui pourra se dire plus ouvertement quand l'homme sera plus libre.

Enfin, il v a les missionnaires qui oeuvrent dans un monde où l'Eglise n'est pas coupée des masses populaires. Les chrétiens sont nombreux et fidèles; la tâche de l'évangélisateur en même temps que d'élargir l'influence de l'Eglise, est de former des croyants plus personnalisés.

a) *Différents points d'insistance dans l'action missionnaire.*

Il y a des missionnaires qui privilégient la relation individuelle, prônant davantage de rencontre, de simplicité la relation individuelle, prônant davantage de rencontre, de simplicité, d'attitude positive à l'égard

des personnes, d'intelligence de leur vie. Il s'agit de maintenir et de multiplier les contacts avec les gens.

Cette attitude est appelée missionnaire. Elle vise à atteindre le plus grand nombre possible, dans ce sens elle peut rejoindre le souci de catholicité de l'Eglise. Mais elle doit s'accompagner d'une sérieuse et constante critique de la qualité de ces rencontres.

Il y a les missionnaires qui privilégient le partage de vie, l'engagement humain, la relation avec le « collectif ». Bien que l'oeuvre de l'Eglise doive aboutir au salut des personnes, il est vrai que l'effort de présence ne peut être pensé et cherché qu'en fonction des collectivités humaines, au sein desquelles s'éveillent, se forment ou se déforment les consciences personnelles, se découvrent les responsabilités et finalement se jouent la fidélité spirituelle et la destinée.

Enfin, il y a des missionnaires qui se veulent surtout « parlant » et proclamant la vérité... et d'autres qui penseraient qu'ils n'ont, par rapport au monde qu'un seul droit, celui d'être croyant.

N.B. - Il est évident que ce résumé n'est pas exhaustif et demanderait des prolongements. De même, il ne s'agit pas d'attitudes stéréotypées ou caricaturées, mais de tendances qui peuvent coexister.

c) *Différentes questions posées a la conscience du missionnaire.*

Pour ceux qui sont plus animés par la volonté de participer à la vie du monde, on note:

— la recherche d'une identité personnelle, d'un statut social en vue de communiquer l'Evangile,

— l'insistance est mise plus sur le monde coupé de l'Eglise, sur la mission, le missionnaire, que sur le prêtre, le religieux. La distinction des fonctions dans l'Eglise s'estompe au profit d'une réalité unique, l'Eglise, sacrement du salut. On insisterait surtout sur le fait d'être un baptisé.

— Enfin, la communauté religieuse cède la place à une communauté apostolique ouverte, même aux laics participant à part entière à la recherche missionnaire.

Pour ceux qui sont plus animés par le souci de faire connaître en le proclamant l'Evangile:

— difficulté à reconnaître le monde comme autonome et à ne pas s'établir avec lui dans des rapports de maître à disciple,

— volonté d'élargir le champ d'action de l'Eglise et tendance à considérer le monde comme un matériau neutre à christianiser,

— enfin, la communauté est plus vue comme une rencontre fraternelle: la communauté rassemblant des frères dispersés par la vie apostolique.

TROISIEME OURNEE
NOTRE VISEE MISSIONNAIRE

Introduction

Après avoir perçu les différences de toutes sortes, nous nous sommes demandé ce qui unissait. Suffit-il de s'admettre différents pour être unis? Nos rencontres à l'intérieur de nos provinces ou entre provinces ne peuvent se faire seulement par une mise en commun des particularismes. Il nous faut découvrir, partager une visée missionnaire commune.

Une visée missionnaire ne se définit pas par une idéologie ou par une théologie ou encore par une fonction théorique, pas plus que par un cadre juridique. Mais après avoir entendu, à travers les délégués, vivre des provinces, nous avons essayé d'exprimer ce que l'esprit dit à la Congrégation, à travers les recherches, les audaces et même des erreurs des missionnaires travaillant dans toute l'Europe. Nous avons ECOUTE les différences qui nous dispersent et avons CRU DISCERNER, découvrir un APPEL à nous dépasser, à sortir

pour une part de nos positions. Cet APPEL nous le formulons ainsi:

1) *Visée missionnaire*:

A travers les problèmes concrets: urbanisation, tourisme, mass media, immigration... nous reconnaissons tous que nous sommes sortis d'une monde statique, hiérarchisé, et que nous sommes devant un monde en mouvement, en mutation: ceci est pour nous une *situation commune*. Nous sommes aussi d'accord pour dire que ce changement suppose une attitude de recherche, une volonté de conversion, car on ne peut mettre le vin nouveau dans de vieilles outres.

Le monde est entré dans un mouvement. Ce mouvement a un sens, mais vers quoi marche-t-il? En effet, le monde refuse la protection des religions et pour notre monde occidental la protection de l'Eglise catholique. Il peut décider par lui-même, se construire en référence à des valeurs expérimentées dans sa propre vie plutôt qu'imposées d'en-haut. Il veut penser par lui-même. Et cela nous croyons qu'il ne faut pas le lui contester. Nous reconnaissons ce qu'il est convenu d'appeler l'*autonomie du monde*.

Dans cette marche du monde, nous voyons beaucoup de péché et d'autosuffisance égoïste. Nous voyons aussi des idéologies prétendre expliquer ce mouvement et se proposer à lui comme un salut.

Mais nous voyons aussi des hommes chercher où ils vont, d'où ils viennent; nous voyons des hommes lutter, souffrir pour la liberté, pour la justice, pour l'égalité sociale et raciale, pour une paix qui ne soit pas simplement la suspension précaire des hostilités...

A travers toutes ces aspirations, pour ces valeurs de justice, de paix, de collaboration fraternelle, derrière toutes ces vertus de courage, cet esprit d'entreprise et de sacrifice, nous découvrons entre l'Evangile et tant d'hommes de bonne volonté un air de famille, un langage commun qui n'est autre que la voix du Fils Unique

de Dieu qui s'exprime dans tout l'univers. En écoutant ces voix profondes du monde, nous réentendons la phrase de l'Evangile: « Ceci est mon fils Bien-animé... écoutez-Le ».

Aussi nous pensons qu'il ne faut pas enfermer les hommes dans les chemins sur lesquels ils marchent et où parfois ils s'égarent. Leur volonté de construire une terre plus humaine est habitée par l'Esprit.

A travers ces recherches et ces aspirations nous reconnaissons l'oeuvre de l'Esprit en train de rassembler les hommes, malgré les apparences, dans l'Unité.

Aussi, c'est un regard résolument optimiste, à cause de notre foi, que nous portons sur le monde.

Comme le Christ et à sa suite, nous pensons qu'il faut faire nôtres, toutes ces aspirations, ces joies, ces peines, ces combats pour leur donner, au milieu des hommes qui espèrent, leur véritable sens dans le dessein universel de Dieu. Nous croyons cela à cause de l'Evangile qui nous habite.

Cette visée n'est pas propre aux Oblats. Elle est le bien de toute l'Eglise. Mais nous pensons que c'est cette volonté de rencontrer le monde pour lui révéler le Trésor qui est caché dans son propre champ, qui fait notre personnalité missionnaire, notre « poids » dans l'Eglise et dans le monde.

2) *Comment, concrétement?*

a) Il convient d'abord, et nous *le demandons instamment aux Provinciaux*, de favoriser cette visée missionnaire à travers les retraites, les congrès provinciaux, la commission de pastorale.

Pourquoi?

Nos provinces sont dispersées par un certain individualisme. Il nous semble qu'on ne peut indéfiniment l'expliquer par un jugement moral ou par un traitement de personne à personne. L'individualisme pour un groupe n'est-il pas le fait d'une absence de conscience

collective suffisamment exprimée, communiquée, partagée?

Cette visée missionnaire, sans s'imposer comme une loi, de d'extérieur, doit être proposée dans le style évangélique: « Si tu le veux, viens, suis moi... ».

Cette conscience missionnaire collective permettrait d'exister à nouveau dans l'Eglise comme un corps, alors que trop souvent on se contente d'être comme tout le monde et d'accepter tout ce qui se présente, par défaut de convictions et de soutien de ces convictions.

Le Père Général n'a-t-il pas dit: « Il faut refonder la Congrégation »?

Cette demande instante n'est pas animée par une volonté de repliement sur nous-même, à la recherche d'une définition ou d'un spécifique, mais elle nous semble un appel entendu à travers notre vie apostolique pour la gloire de Dieu dans le monde et le salut de l'homme.

b) Il nous semble qu'il faut privilégier pour les Pères et les Frères toutes les manières possibles d'être présents au monde et de partager dans leur propre vie les espoirs, les joies et les luttes des hommes.

Dans les ministères habituels eux-mêmes, il s'agit pour les Pères et Frères d'avoir la conscience des croyants aux appels du monde et de leur montrer que c'est ainsi dans leur conscience que se réalisera et se dévoilera la vérité de l'Evangile, et enfin permettra à l'Eglise de redevenir, à travers eux, signe du Salut de Dieu et lien possible de la rencontre universelle des hommes.

Cela suppose que l'Evangile comme libération et réalisation de l'homme à la Gloire de Dieu soit vécu déjà par nous qui sommes « choisis » pour le salut du monde.

c) Cette visée missionnaire et les attitudes qu'elle comporte nous obligent à courir des risques. Mais quel risque ne courrions-nous pas si nous demeurions les mêmes? Il y a autant de danger à rester sur place qu'à avancer. La fidélité est dans le mouvement, la vérité

évangélique n'est pas à garder; elle se dévoile toujours nouvelle si on a la volonté de dire, chaque jour, comme Jésus devant le païen: je n'ai jamais vu tant de foi hier qu'aujourd'hui, je n'ai jamais vu tant de foi en Israël, dans la Jérusalem officielle.

d) Cette conviction ne peut se vivre seul, mais en équipe. Nos communautés actuelles, trop soucieuses encore de leur vie interne, ne soutiennent pas assez cette visée et cet engagement missionnaire. C'est pourtant par le partage de cette foi missionnaire que la personne des Pères et des Frères sera à la fois, gardée d'un repli peureux sur soi, son oeuvre et soutenue devant les séductions du monde.

N.B. - On a voulu se définir comme missionnaire. Aussi a-t-on essayé de décrire la démarche et l'attitude du missionnaire. Nous n'avons pas parlé formellement — ce qui n'est pas notre rôle — de la vie religieuse; mais nous souhaitons que des Pères et des Frères s'interrogent à partir de ces exigences apostoliques sur la nature et les formes de cette vie religieuse.

CONCLUSIONS
(14 Mai 1969)

1) *Constatations*

A l'unanimité, les participants de la Conférence ont été heureux de constater que la prise de conscience d'une même visée missionnaire s'affermit. S'il demeure des différences, une évolution sensible s'est faite.

2) *Propositions et appels*

Les participants font à nouveau appel aux Provinces pour que soit favorisée de toutes manières la réflexion commune dans les provinces et les communautés.

Les participants souhaitent que leur travail soit présenté et transmis à chaque communauté et peut-

être à chaque Pére et Frère bien engagé dans la vie pastorale: trop ignorent encore l'existence de cette réflexion au niveau européen et n'en soupçonnent pas l'intérêt.

Les participants font appel aux provinces pour qu'elles considèrent cette assemblée européenne comme une équipe de travail et non simplement comme un rendez-vous d'information mutuelle.

En conséquence, que chaque Province prévoie un délégué ou un remplaçant, que dans toute la mesure du *possible*, le délégué soit ELU ou NOMME pour PLUSIEUR ANNEES (3 ans).

A la demande du Père GAUDET, délégué général pour la Pastorale, les participants ont accepté que le document réalisé soit présenté aux autres Conférences régionales de Pastorale. Mais, en retour, ils ont demandé que les autres conférences leur adressent leurs travaux. Il y aurait là un élargissement et un enrichissement certains.

Enfin, les délégués demandent instamment aux provinciaux de faire valoir la vie missionnaire religieuse comme une vocation propre, aux évêques ou épiscopats qu'ils sont amenés à rencontrer.

(Texte établi par le P. M. Berche, O.M.I.)

Commission Interdiocesaine pour le Diaconat

L'Eglise entiére se pose la question du diaconat. Le besoin de diacres est plus ou moins vif selon les régions. Dans une lettre circulaire du 10 Septembre 1969, les diocéses de Garoua-Pala-Maroua-Yagoua, faisaient connaitre quelques unes de leurs recherches.

Malgré les difficultés occasionnées par le mauvais état des routes, la Commission s'est de nouveau réunie ce 23 Juillet à Kaélé. Ont pu participer à cette séance de travail: Mgr. Charpenet, Mgr. Pasquier, les Pères de la Commission et les Pères Dalle, Morin, Le Goff, qui se trouvaient là.

Nous avons lu ensemble toutes vos réponses à la circulaire du 23 Mars dernier. Nous allons maintenant vous rendre compte du contenu de vos lettres. Pour faciliter une vision d'ensemble de la question — en essayant de ne trahir la pensée de personne — nous allons distribuer la matière sous divers titres de chapitres, et nous mentionnerons les diocèses d'où nous sont parvenues ces réponses. Est-il besoin de dire que ce n'est pas tout le Diocèse indiqué qui est engagé par ce qu'exprime le scripteur. Commençons donc!

1 - SUR LA RESTAURATION DU DIACONAT

PALA:

— La vraie solution: des prêtres du pays, pris parmi les Catéchistes mariés et vivant de leur travail, seul moyen d'avoir un clergé local non déphasé.

— Autre est la vocation du Prêtre, pasteur capable de s'élever au dessus de l'individuel pour être facteur d'unité.

Autre est la vocation du *diacre serviteur* de la Communauté évangélique.

Autre est la vocation du Catéchiste, comme ceux que nous avons déjà.

GAROUA:

— Diaconat pensé et voulu en vue du Sacerdoce: OUI parce qu'on lui demandera tant et tant qu'il sera capable, selon le jugement de l'Eglise, d'aller au Sacerdoce.

— Votre question: faut-il un responsable de Communauté plus investi de responsabilités que le meilleur catéchiste porte à confusion.

— Vu le travail accompli par nos catéchistes actuellement: conduire une communauté de catéchumènes sur la voie du Salut, par leur parole et leur vie d'hommes du village, nous ne ressentons pas ce besoin comme une nécessité absolue actuellement.

YAGOUA:

— Pas besoin de Diacres: une bonne équipe de catéchistes suffit, sauf peut-être pour les postes éloignés.

— Problème mal posé. S'il s'agissait seulement de faire face à tous les besoins de la communauté dont nous avons la charge, il suffirait de nous envoyer des laics missionnaires, qui nous déchargeraient de toutes occupations extra-apostoliques.

MAROUA:

— Nécessité de restaurer le Diaconat, même si nous n'avons pas besoin de personnel... car il est un degré de l'Ordre, configuration au Christ, une grace...

Mais de fait, il y a un manque de personnel, et l'avenir du Sacerdoce Africain oblige l'Eglise à envisager des solutions neuves.

On peut penser que certains de nos Diacres accéderont au Sacerdoce, mais on n'en parle pas en ce moment dans nos Missions pour ne pas aller trop vite.

— La restauration du Diaconat vient combler une longue attente. Depuis 1963, toute la formation donnée à nos Catéchistes est tournée vers le Sacerdoce. L'Eglise, en restaurant le Diaconat, va permettre à quelques-uns d'accéder à une participation au Sacrement de l'Ordre. Il est certain que quelques-uns resteront Diacres, i.e. Serviteurs de Communauté, mais nous espérons fermement que d'autres recevront le Sacerdoce. N.est-ce pas là une des voies nouvelles vers le Sacerdoce, qui n'en exclue aucune autre, mais que l'Esprit-Saint semble nous indiquer?

DOUALA:

— La restauration du Diaconat vient confirmer une situation de fait, car toutes les personnes qui ont été appelées au Diaconat étaient pratiquement Diacres depuis plusieurs années.

COMMISSION:

— Il semble que dans toutes ces réponses, qui partent de nos expériences pastorales, on marque peut-être un manque d'information sur le Diaconat désiré par l'Eglise.

— La meilleure réponse — sans humour — est celle donnée par le Concile: Ad Gentes art. 3 e 16:

« Il est utile en effet que des hommes qui accomplissent un ministère vraiment diaconal, ou en prêchant

la Parole de Dieu, ou en gouvernant au nom du curé et de l'Evèque les communautés chrétiennes éloignées, ou en exerçant la charité dans les oeuvres par l'imposition des mains transmise depuis les Apôtres, et plus étroitement unis à l'autel, pour qu'ils s'acquittent de leur ministère plus efficacement, au moyen de la grâce sacramentelle du diaconat ».

On en déduit donc que le rétablissement du Diaconat permanent obéit à des raisons bien plus profondes que ne le sont de simples raisons ou exigences contingentes comme, par exemple le désir de suppléer, d'une manière quelconque, à la pénurie du clergé, devant l'augmentation des nécessités pastorales. Il semblerait que l'Eglise ne soit pas manifestée dans toute sa plénitude hiérarchique sans le diaconat permanent, précisément parce que celui qui, dans l'Eglise, exerce une « diakonia » d'une manière stable,, doit avoir la grâce sacramentelle qui correspond à ce service ministériel.

2 - SUR LE BESOIN DU COTE DES PERES

GAROUA:

— Le Père ne peut pas tout faire, la Communauté est trop lourde, il y a de nombreux petits groupes A.C., foyers..., les petites communautés se multiplient. Nous constatons que nous ne pouvons pas être présents partout et à tous.

— Manque de responsables.

— Cette surcharge vient d'une fausse conception des gens qui confondent « mission » et « père », si bien que les chrétiens n'agissent pas si le père n'est pas là.

— Surcharge des Pères, à cause du nombre de villages, des longues distances, des postes qui se multiplient, de l'extension de la Communauté locale elle-même, et qu'il faut suivre. Nous constatons que nous ne pouvons pas être présents à tous.

L'Eucharistie n'est pas comprise par l'ensemble de la Communauté. S'il y a un manque de formation au départ, il y a aussi le petit nombre de visites, et donc le manque d'occasions qui leur sont données de participer au Sacrifice.

YAGOUA:

— Le Père est surchargé, oui, mais qui le sent? Quelques chrétiens seulement. Donc éveiller la Communauté.

PALA:

— La nécessité de responsables locaux: nécessité qui n'est maintenant contestée par personne.

MAROUA:

— Nous sommes tous concernés par ce problème: fonder l'Eglise totale, telle est notre mission, avec sa hiérarchie et ses responsables. Ce qui nous a demandé un certain recul, par rapport à l'action directe, une reconversion, pour que notre action devienne davantage une animation de collaborateurs.

Ce besoin de collaborateurs a été ressenti depuis longtemps, à cause du nombre des petits groupes: jeunes foyers, A.C., moniteurs... devant l'impossibilité d'être présent à tous, devant l'isolement de certaines communautés de brousse, devant leur manque de vie Eucharistique.

COMMISSION: Ad Gentes n. 15.

« Les missionnaires donc, doivent faire naitre des assemblées de fidèles qui, menant une vie digne de l'appel qu'elles ont reçu, soient telles qu'elles puissent exercer les fonctions à elles confiées par Dieu: sacerdotale, prophétique, royale.

Une communauté chrétienne doit dès le début etre constituée de telle manière qu'elle puisse dans la mesure du possible, pourvoir elle-même à ses besoins.

Pour l'implantation de l'Eglise et le développement de la communauté chrétienne, sont nécessaires des ministères divers qui, suscités par l'appel divin du sein même de l'assemblées des fidèles, doivent etre encouragés et respectés par tous avec un soin empressé: parmi eux, il y a les fonctions des prêtres, des diacres et des catéchistes, et l'action catholique ».

3 - SUR LE BESOIN DU COTE DELA COMMUNAUTE

N.B. Nous ne distinguons pas entre besoin conscient et besoin inconscient.

GAROUA:

— Les communautés manquent d'Eucharistie.

— Les communautés manquent d'initiatives.

— Les communautés ne sentent pas le besoin du Diaconat, par ignorance de la chose.

— Parmi les membres de la communauté, fausse conception de la Mission, qu'ils identifient avec le Père. D'où, un manque d'initiatives en son absence.

— La communauté sent le besoin de catéchistes de sa race et les réclame.

YAGOUA:

— Besoin de faire participer la communauté elle-même à la prise de conscience du besoin, à la recherche, à la prospection, pour éviter d'imposer quelque chose de nécessaire, d'absolument vital pour nos missions, mais qui viendrait encore de nous.

— Notre but est de faire que la Communauté se prenne en charge, ce qui n'est pas actuellement le cas, car elle n'est pas encore adulte, et ne ressent pas encore ce besoin.

MAROUA:

— Nous petites communautés de brousse n'ont peut-être pas ressenti elles-mêmes explicitement ce besoin, mais nous avons conscience que c'est a nous missionnaires, éducateurs, de prendre les devants, et de susciter et donner à nos communautés des responsables. Nous avons des vocations, nous avons essayé de les découvrir et de leur faire prendre conscience de cet appel.

Nous nous sommes aussi aperçus que nos communautés étaient « bloquées » par l'habitude de voir toutes les responsabilités assumées pas des européens. Ils ne percevaient pas cette forme d'engagement personnel.

COMMISSION: Actes 6/1-7.

4 - AVANTAGES

GAROUA:

— La Mission pourrait s'enraciner davantage.

YAGOUA:

— Il faut des responsables du pays, car nous sommes des étrangers.

MAROUA:

— L'Eglise serait plus enracinée.
L'Eglise prend un visage plus africain.
Ce serait un levain mieux adapté.

— Pas seulement un avantage, mais une nécessité vitale de l'Eglise qui se fait et veut survivre.

COMMISSION: Ad Gentes n. 16.

« L'Eglise enfonce des racines plus vigoureuses en chaque groupe humain, quand les diverses communautés de fidèles possèdent,, tirés de leurs membres, leur propres ministres, du salut dans l'Ordre des Evèques,

des prêtres et des diacres, qui sont au service des leurs frères, en sorte que les jeunes Eglises acquièrent peu à peu une structure diocèsaine avec leur clergé propre ».

5 - QUI SERAIT CHOISI?

PALA:

— Des catéchistes mariés, vivant de leur métier.

GAROUA:

— Parmi les catéchistes.

YAGOUA:

— Parmi les catéchistes, mais pas tous.
— Parmi les catéchistes.

MAROUA:

— Pour l'instant le choix se porte évidemment sur l'un ou l'autre catéchiste, remplissant déjà des fonctions de Diacre.

COMMISSION:

— Toutes les missions ne semblent ne voir que les catéchistes, alors que se dessinent deux lignes de diaconat:

- un diaconat ecclésial, tel que nous l'entendons, comme serviteur de la communauté chrétienne,
- un diaconat apostolique, plus au service du monde, v.g. des instituteurs, des fonctionnaires, des médecins, etc. chrétiens au service des valeurs de la fraternité humaine.

6 - CHOISIS PAR QUI?

PALA:

— Les prêtres et la Communauté des Baptisés.

GAROUA:

— Par les Pères, Frères, Soeurs.
— Par la Communauté.
— Par le Père et la Communauté.

MAROUA:

— Par le peuple chrétien, qui comprend: des pères, des soeurs, et des laïcs.

DOUALA:

— Par l'Evêque qui a choisi ceux qu'il connaissait dans le ministère, et qui a fait une enquête près des curés.

Discussion en Conseil de l'Evêque Engagement libre des candidats.

7 - CRITERES DE CHOIX

PALA:

— Preuves données sur le plan
du mariage
du travail
de la catéchèse
de la conduite au village
de leur persévérance
de leur esprit de service.
— Vivre l'Evangile du Service sans faiblesse.

GAROUA:

— Entre reconnu par ses frères comme autorité morale.

Donner la preuve d'une vie exemplaire.

— Culture humaine
Vie exemplaire.
— Estime de la communauté.
Etre homme de conseil dans la communauté.

Que les chrétiens ne les sentent pas « mercenaires ».
Jouir de la confiance des gens.
— Consciencieux.
Vie en référence à l'Evangile.
Dévoué.
Sens du contact.
Vie conjugale exemplaire.

YAGOUA:

— Accepté et respecté de tous.
Zélé.
Appartenance au milieu.
Valeur humaine, spirituelle et morale
Animateur de groupe.

MAROUA:

— Du milieu.
Reconnu comme valeur humaine et chrétienne par la Communauté.
Conscience professionnelle.
Endurance - persévérance.
Autonomie de la Foi.
Longanimité.
Vraiment responsable d'un secteur.
Possibilité de progrès permanent pour lui-même et sa communauté.

DOULA:

— Des hommes religieux, mûrs,
ayant une expérience de la vie surtout familiale,
ayant un foyer qui marche bien,
ayant un foyer sans personne étrangère (belle-mère, (oncle, tante, cousin, « petit frère »).
Bonne conduite des enfants.
Estime des gens.
Santé.

COMMISSION:

— Age minimum: 25 ans pour un célibataire,
35 ans pour des gens mariés
Vie vraiment évangélique.
Propension a uservice de la Hiérarchie.
Propension au service de la Communauté.
Suffisamment cultivé en fonction des habitudes et des conditions locales.
Pour les mariés, consentement de la femme honnèteté chrétienne de celle-ci.
Estime du clergé et des fidèles.
Exemple de vie chrétienne.
Moeurs intègres.
Disposition naturelle au service.
Nombreuses années de vie matrimoniale.
Valeur de chef de famille.
Enfants menant une vie vraiment chrétienne.
Bonne culture humaine, science suffisante.
Prudence, maturité.
cf: Motu Proprio « Sacrum Diaconatu Ordinem »

8 - CONDITIONS HUMAINES

PALA:

— Marié, ayant un métier.

YAGOUA:

— Marié.

GAROUA:

— Marié, ayant un métier.
— Marié, agriculteur.

MAROUA:

— Stature sociologique indépendante.
Autonomie financière.
position solide dans la société, acquise par le travail (sinon, que resterait-il après notre départ? pourrait-il continuer?)

— Marié.
indépendance financière souhaitable, pas toujours possible.

DOUALA:

— tous mariés (exclusion des célibataires).
Vivant presque tous de leur métier.

COMMISSION:

— Motu Proprio & 4 N. 18-19-20-21.

9 - FONCTIONS

PALA:

— Si c'est pour avoir des fonctions liturgiques, la restauration ne se justife pas.
Mais si c'est pour avoir des responsables en second de secteurs, oui, c'est essentiel.
Possibilité de responsables sur les plans:
- scolaire
- sanitaire
- animation rurale
- comptabilité.

GAROUA:

— Mener une communauté de catéchumènes sur la voie du Salut, par leur parole et leur vie d'hommes du village.

MAROUA:

— Accomplir un travail de base.
— Véritable responsable du communauté sur les plans:
- liturgique
- catéchétique
- pastoral.

Responsable, non pas en second, (ce n'est pas le « boy » du père) mais en véritable collaborateur.

Corresponsable dans l'équipe apostolique locale.

COMMISSION:

— Motu Proprio & 5.

10 - FORMATION

(Nous parlons ici, non pas de formation idéale, mais de celle que vous avez déjà donnée à vos responsables).

PALA:

— Essentiellement sur le tas.
Passé par l'école des catéchistes.
Formation suivie par le Père.
Stages de perfectionnement.
Matière: Parole de Dieu.
Sacrements.
Pastorale de petites communautés.
Initiation à vivre l'Evangile du Service.

GAROUA:

— Formation sur les tas.
Formation solide, pouvant déboucher sur le Sacerdoce.
Formation suffisante (ou mànque de considération de la communauté).
— Dès le début de la catéchèse, former au service, au dévouement, au travail pour Dieu.
Déficience constatée dans notre catéchèse: on ne parle pas du Sacerdoce Universel ni du sens des responsabilités.
Souvent, nos chrétiens passent d'un égoisme tribal à un égoisme individuel, plus farouche encore dans la vie chrétienne.
— Faire sentir à la communauté ce besoin de responsables.
Ne pas mettre obstacle aux petites initiatives.
Ne pas « gronder » en cas d'échec, mais en profiter pour édoquer.

Réunions d'études et comptes-rendus.
Echanges sur problèmes théologiques.

— Formation intellectuelle basée sur la réflexion chrétienne devant l'évènement.
Pas de théorie pour la théorie.

MAROUA:

— Formation sur le tas, la plus solide possible.
Formation continue sans jamais couper le responsable de sa communauté.

— Programme: français
Evangiles
pédagogie religieuse
reflexion pastorale sur des points importants de la coutume
étude de cas pratiques de pastorale
liturgie.

DOUALA:

— Des stages pendant les vacances scolaires (2 mois).
Des stages d'épouses.
Programme: voir ailleurs.

11 - DIFFICULTES

— Il faudrait évacuer du Diaconat rénové:
- tout ce qui sentirait le cléricalisme v.g. les privilèges
- tout ce qui est honorifique, v.g. les distinctions (pas de vètement spécial, sauf dans les cérémonies).

Pas de coupure d'avec les fidèles.

— Mieux vaut ne pas avoir de Diacres que d'avoir des gens qui se font servir et tirent avantage de la situation.
Attention à la jalousie.

GAROUA:

— Tomber dans l'esprit de « fonction » (on a trouvé la bonne place!).

— Les chrétiens pensent tout de suite au mandarinat, au fonctionarisme.
Ne pas créer de nouveaux types d'hommes en place, sinon on tombe dans le style de vie des païens.
Attention à la jalousie.

MAROUA:

— Il y aura certainement des difficultés financières.

— Ne parlons pas dès le départ de « diacre », qui est un mot étranger, sous lequel ils peuvent mettre tout ce qu'ils veulent, malgré les explications données.
Mais parlons de « serviteur de la communauté », ainsi le mot lui-même rappelera sans cesse à l'ordre ceux qui se sont engagés.

— Le danger perçu serait d'appeler des hommes pas assez éprouvés.

— Danger en nous-mêmes de ne pas accepter comme collaborateurs des gens de culture différente, et appelés à une vocation semblable.

12 - MEMBRES DES EQUIPES APOSTOLIQUES

GAROUA:

— Ils ne sont pas des « employés ».
Ils ont un rôle de consultation, pour les principales étapes de la formation et de la marche vers le Baptème. Ils ne sont pas « du personnel », mais des collaborateurs.

YAGOUA:

— Celui dont nous parlons est le membre principal de l'équipe.

MAROUA:

— Ils font partie intégrante de notre équipe.
Tous les cas de pastorale sont étudiés ensemble.
Ils sont les vrais responsables, car nous ne sommes ici que passagèrement.
Ils sont l'Eglise Africaine naissante.
Dans la mesure où nous formons des « personnes »; ne pas s'étonner si parfois ils s'opposent à nous.

13 - COMMISION

Rappelons l'esprit du Diaconat:

« Chaque autorité et chaque puissance dans l'Eglise doit être exercée dans un esprit de service en conformité avec l'exemple et la parole du Divin Maître (Luc. 22/25-27). Dans ce contexte, le 2° Concile du Vatican décrit soit l'office des Evèques (L.G. n. 44), soit celui des Prêtres P.O. n. 9. Cet esprit de service qui doit resplendir dans toute l'Eglise, se manifeste par un témoignage vivant, et sous certains aspects, spécifique, dans le degré hiérarchique du diaconat... afin que, spécialement, grâce à eux, soit sans cesse manifesté le service de toute la hiérarchie pour le bien commun ».

(Introduction au M.P.)

— Mgr Charpenet, qui participait à cette réunion, nous a fait part de la décision de la Conférence Episcopale de l'A.O. et C., disant que: chaque Ordinaire peut désormais, à son jugement, ordonner des « Serviteur de la Communauté » (Diacres), quand il le jugera opportun.

— La Commission est fermenent décidée à parfaire la formation de « Serviteur de Communauté », à partir de la formation des catéchistes, dans le courant de 1970.

— Ce qui nous conduit à vous consulter sur plusieurs points:
- qui, parmi vos catéchistes, ou autres, pourrait accéder à ce Service? (répondez sur les feuilles ci-jointes 2 feuilles par candidat).
- Quelle formation souhaiteriez-vous donner à à ces « Serviteurs de Communauté »?
- Quels Pères vous paraitraient aptes à participer à cette formation?

— Pour le bien de tous, voulez-vous essayer de répondre à la demande d'essai de Catéchèse sur le Service, préparation lointaine au Diaconat, dont plusieurs d'entre vous ont signalé la déficience?

— Toutes les réponses seront collectées par les responsables diocésains:
- Mgr Pasquier B.P. 75 Garoua
- Père J. Thévenet M.C. Koumi par Bongor
- Père Joly M.C. Doukoula
- Père J. Boisseau M.C. Djingliya B.P. 10 Mokolo.

BIBLIOGRAPHIE

1 - Motu Proprio: «*Sacrorum Diaconatus Ordinem*», du 18-6-1967.

2 - *Diacres dans le monde d'aujourd'hui*, par Denis et Schaller. Apostolat des Editions - Lyon - Arpajon.

3 - *Nouveaux mondes, nouveaux Diacres*, par H. Bourgeois et Schaller. Declée.

4 - *Le Diacre*, collection Unam Sanctam n. 59. Cerf.

5 - *Diacres aujourd'hui*, revue bimestrielle (spécialement n. 7). 2 rue Jean Carries - 69 Lyon 5°.

6 - *Constitution sur la Sainte Liturgie*, n. 35 & 68; *Décret sur les Eglises Orientales*, n. 17; *Décret sur la charge pastorale des Evèques*, n. 15; *Constitution sur la Révélation*, n. 25; *Décret sur les Missions*, n. 15 & 16.

Un Etude sur le Laos

Durant le mois de Novembre 1969, *une seconde et importante session pastorale, animée par le chanoine Boulard, s'est tenue dans le vicariat de Vientiane. Voici quelques aperçus des réflexions et suggestions extraits du bilan du chanoine boulard. Ce résumé est tiré des « Echos du Nord » du* 10 *Février* 1970.

Courant novembre, une seconde et importante session pastorale, animée par le Chanoine BOULARD, s'est tenue dans le Vicariat de Vientiane. Au niveau des divers districts et groupes, réflexions et suggestions y ont été nombreuses. En voici quelques aperçus, extraits du bilan du Chan. Boulard.

Impressions d'ensemble: « Partout j'ai constaté une pastorale réfléchie, intelligente, ayant ouvert souvent des voies nouvelles; il y a dans le Vicariat de belles réalisations; je pense, en disant cela, aux chrétientés ethniques. Mais j'ai un peu l'impression d'une pastorale fragmentée, sans plan d'ensemble. Il ya des briques, parfois même des pans de mur, mais on n'a pas encore une maison. On ne fait pas une maison à partir des briques, mais à partir du plan de la maison... ».

A propos des comites de chrétienté: Leur BUT est de rassembler autour du missionnaire un noyau de

chrétiens représentatifs, religieuses, catéchistes, laïcs, pour porter ensemble le souci d'une chrétienté locale, de sa vie interne et de son rayonnement. Ses MEMBRES, dont le nombre peut varier entre 5 et 12 selon l'importance des villages, devront être des personnes capables de dialogue, d'adaptation, représentant soit les quartiers, soit les diverses couches sociales; des femmes et des jeunes pourront aussi y participer. Parfois aussi des gens compétents pourront être invités à telle ou telle rencontre, pour donner leur point de vue sur une question relevant de leur compétence. La COMPETENCE justement de ce comité devra aussi être clairement précisée: consultatif ou exécutif, selon les questions. La MISE en ROUTE pourra se faire progressivement, après une sérieuse information des participants, et en commençant pas des rencontres irrégulières, autour d'un problème précis, de quelques personnes seulement, sans nomination ou élection officielle. Après une période d'incubation de deux ans, les membres permanents pourraient être élus. Les RENCONTRES gagneraient à ne pas être régulières, pour ne pas écraser d'avance des personnes effrayées par la perspective d'engagement à long terme. Et elles pourraient commencer par une réflexion sur l'Evangile.

A propos des Enseignants: Après avoir souligné le jugement très favorable porté par l'opinion publique laotienne sur les écoles catholiques, pour le sérieux de son enseignement, son absence de discrimination (sur plus de 10.000 élèves présents dans les écoles de mission, les 3/4 ne sont pas chrétiens...), ses succès aux examens et son souci éducatif, le Chan. Boulard poursuit: « Il m'est apparu très fortement que l'école catholique est l'un des rares points de contact vrai entre l'Eglise comme telle et la société laotienne. Mais, en même temps; il faut être bien conscient que le succès incontestable de l'école catholique entraîne avec lui un certain risque et qu'il faudrait déjà commencer de

prévoir et de réaliser une participation loyale de maîtres catholiques compétents dans l'enseignement officiel... Et, puisque, selon l'enseignement conciliaire, la tâche de l'école catholique est de créer dans l'école une atmosphère de charité, de liberté, tout en formant des personnalités d'hommes structurés dans la foi, il conviendrait d'étudier attentivement ce que signifie une atmosphère évangélique de liberté ».

A propos des religieuses: La mission des Religieuses étant de vivre la vie évangélique, d'annoncer directement le seigneur Vivant et de prendre leur place dans les structures apostoliques des communautés chrétiennes, le Chan. Boulard souligne les avancées réalisées par les Soeurs en ces divers domaines: meilleur accueil des pauvres et des malades, plus grande proximité aux personnes, recherche d'un style de vie plus lao, aide aux mouvements de jeunes, collaboration plus fréquente entre Instituts divers, rencontres inter-communautaires, etc... Puis il évoque les portes que le Seigneur ouvre à la prédication de son Fils dans le coeur des non chrétiens: respect pour notre religion, recherche de la vérité, acceptation de la « nécessité » et détachement des bouddhistes, question posées sur notre vie, nos/raisons d'agir, problèmes d'éducation et de vie posés à l'occasion de contacts avec des parents d'élèves, souffrances et misère qui font réfléchir sur le sens de la vie, carrefours de réflexion sur un problème, mouvements de jeunes, etc... Enfin, les efforts à poursuivre, préconisés par les Religieuses elles-mêmes:: « apporter aux communautés de chrétienté le point de vue des communautés qu'on représente — se rencontrer davantage entre communautés et envoyer une déléguée aux rencontres de district — mettre en place dans le Vicariat de Vientiane un Conseil de religieuses chargé d'animer les communautés, de donner des orientations, de veiller à la formation continue, de présenter au clergé des demandes collectives, de faciliter l'intégration dans le Vicariat ».

A propos des Communautés Chrétiennes par éthnies:

— Il ne faut pas ralentir la pastorale par éthnies, qui est un progrès; les centres de recherche Hmong et Khmus sont de bons prototypes.

— Mais il faudrait aussi d'autres centres de recherche: de pastorale vientnamienne, de pastorale lao, de pastorale chinoise, quelque chose aussi d'analogue pour les européens et les occidentaux, avec les diversifications nécessaires (par ex.: lao ville, lao campagne, lao bouddhistes, lao animistes, etc...).

— Ces centres de recherche n'ont pas besoin d'un équipement lourd; il suffit de quelqu'un qui en porte le souci et d'une équipe qui se retrouve occasionnellement. Équipe composée de Pères, d'Oblates, de Soeurs, de Catéchistes. Ces centres pourraient aussi profiter des expériences tentées dans les mêmes ethnies d'autres vicariats.

— Quel serait le progremme possible d'un centre de pastorale par ethnie? Elaborer une pastorale adaptée. Elaborer le langage dans lequel on doit faire la catéchèse. Tenir compte des valeurs culturelles du peuple, pour y adapter cette catéchèse et l'évangélisation. Adapter la liturgie, ce qui va plus loin qu'une traduction. Chercher le type d'apostolat laïcs qui convient le mieux à telle ou telle ethnie. Chercher comment donner le sens missionnaire auprès des non chrétiens de la même ethnie. Comment ouvrir des communautés chrétiennes assez traditionnalistes, etc...

— Il faut chercher aussi le style d'une chrétienté de Diaspora, beaucoup de jeunes foyers quittant leur village pour la ville et cherchant à éviter des chrétientés ethniques trop structurées à leurs yeux.

— Mais il y a aussi bien des problèmes d'unité et de relations à étudier: comment faire l'unité dans les ethnies, au niveau de la ville de Vientiane? Comment donner aux chrétientés ethniques le sens d'un Peuple

de Dieu, divers mais uni? En quels domaines agir ensemble, car il y a des secteurs de pastorale qui peuvent couvrir plusieurs ethnies (malades, implantation des chrétiens dans les quartiers, célébrations communes, etc...)? Comment établir de meilleures relations entre prêtres, responsables laïcs, comités de chrétienté, mouvements de jeunes, catéchistes, religieuses, enseignants, etc...?

— Ne faudrait-il pas aussi que chaque communauté chrétienne (et aussi les Soeurs, les Oblates) ait un petit territoire de responsabilité missionnaire et que, dans les quartiers où il n'y a pas de chrétiens, un effort soit tenté pour y implanter quelques foyers catholiques ou quelques catéchistes?

A propos du laicat:

— En ville, il semble nécessaire de faire évoluer les mouvements d'adultes existants vers ce qui est la vocation propre des laïcs: une présence évangélique dans le monde temporel.

— Des groupes spécialisés semblent aussi devoir être mis en route: pour les foyers, instituteurs, les fonctionnaires, les enfants et à propos du développement. Il faudrait chercher lesquels doivent démarrer en priorité et comment.

— Dans le monde rural, ces groupes de réflexion à partir de la vie pourraient naître autour des questions posées par le développement et rassembler au départ Naï Ban (chef de village), catéchiste, secrétaire.

— L'éducation de la foi par petits groupes devient de plus en plus nécessaire. Pour assurer l'animation de ces groupes, Soeurs, Oblates, Laïcs formés sont aussi qualifiés.

— En ce qui concerne les jeunes, la JOCF désire un seul mouvement, mais des rencontres à la base par

langues. La JECF préfère le mélange des ethnies dans les groupes.

Enfin, un comité de laïcs, provisoire, composé des responsables des divers mouvements existants, serait à envisager, d'abord au niveau de la ville, ensuite dans le Vicariat.

A propos de l'école de Langue:

Une bonne maîtrise de la langue est pour tous les missionnaires, prêtres, religieuses, laïcs, l'indispensable instrument d'une évangélisation sérieuse. Il est aussi un signe de respect pour les gens du pays. L'évolution des mentalités, le réveil du nationalisme ne permettent plus de contenter d'à peu près en ce domaine.

Malgré les grandes difficultés que cela représente, il faut donc chercher comment mieux apprendre, mieux posséder la langue; comment organiser les différents stages de conversations dans les divers milieux; comment financer cet effort.

Ne serait-il pas possible d'envisager un laboratoire de langue offrant un premier stage intensif de formation de base, puis des stages de formation dans les villages de l'extérieur, et ensuite des possibilité de recyclage? Des collaborations seraient peut-être à demander: aux autorités officielles, aux Pères plus compétents, aux Américains, etc... Il est souhaité qu'un comité explore les possibilités actuelles et mette en place quelque chose, même d'allure modeste.

Ce laboratoire de langue pourrait d'ailleurs servir non seulement aux missionnaires (du Nord ou du Sud), mais aussi à certains experts ou professeurs.

A propos des Structures pastorales d'Ensemble:

Il semble à certains que les structures mises en place après le Concile sont nées un peu avant terme, les esprits n'étant pas encore suffisamment préparés. Il

convient donc de chercher comment les aider à mieux remplir leur rôle.

Le district pouvant se définir comme une équipe prenant en charge la responsabilité de travail commun, chacun gardant son labeur particulier, ne pourrait-on pas prévoir des rencontres de district trimestrielles, rassemblant Pères, Oblates, Religieuses, Catéchistes, sans omettre pour cela les rencontres sacerdotales habituelles. Reste à préciser comment établir l'ordre du jour des diverses rencontres, comment désigner le responsable, comment assurer les échanges entre districts et le lien avec le Conseil de Presbyterium. Le responsable de district ne devrait-il pas d'ailleurs participer au Conseil de Presbyterium?

Trois fonctions doivent être représentées dans le Conseil de Presbyterium: la coordination, la recherche pastorale et l'animation concrète des districts. Autour de l'Evêque, il faut qu'il y ait des élements de direction (les chefs de district), que les divers ministères soient représentés, peut-être aussi les diverses ethnies et les jeunes Pères; il faut qu'il y ait aussi au moins le représentant d'une petite équipe de recherche pastorale... Chaque rencontre de ce Presbyterium doit avoir un ordre du jour précis et un animateur. Peut-être qu'une petite équipe, sorte de secrétariat élargi, pourrait organiser ordre du jour et débats.

Après avoir mis en place quelques comités de chrétienté, peut-être faudrait-il s'acheminer vers des Conseils Pastoraux de district, puis vers un Conseil diocésain.

A propos des jeunes pères:

Ils aimeraient avoir un responsable, délégué par l'Evêque, capable de les visiter, de les écouter, d'assurer des liaisons entre eux et les autres responsables de l'Eglise. Ce désir va se réaliser d'ailleurs prochainement.

Ils demandent aussi à pouvoir se rencontrer régulièrement, ces rencontres étant pour eux indispensables

à leur équilibre de vie, à leur soutien et à leur progression dans la foi. Habitués à la révision de vie, ils se posent autant de questions sur « l'être sacerdotal » que sur « l'agir apostolique.

Pendant leur période de formation sur place, ils aimeraient pouvoir prendre contact avec plusieurs Pères sur le terrain, effectuer de courts stages et, ensuite, pouvoir avoir une expérience des divers aspects du ministère, avant d'être spécialisés.

Venant de travailler intellectuellement pendant leurs années de formation, les jeunes Pères éprouvent la nécessité de se tenir à jour. En plus de la « formation continue », les jeunes Pères désireraient profiter des possibilités locales (présences d'experts, etc...), pour s'initier plus complètement aux réalités du pays: géographie, économie, ethnies, art, littérature, culture, religions, etc... Cette formation continue faciliterait d'ailleurs le dialogue entre prêtres occidentaux prêtres asiatiques, et celui entre jeunes et anciens. Elle permettrait également la recherche sur la désoccidentalisation de l'Eglise, toujours à approfondir. Quant au stage de recyclage, il devrait être obligatoire lors des congés en France.

En ce qui concerne les relations « jeunes - anciens », plutôt que de se faire de mutuels reproches, ne faut-il pas s'accepter différents, partager, chercher ensemble comment, dans la ligne du Concile, être davantage fidèles à une commune mission? Il faut comprendre que des Anciens souffrent de se sentir cataloguer dans la catégorie des gens dépassés et que les jeunes n'ont plus la même sensibilité, la même résistance psychologique, la même formation, les mêmes conceptions des choses (Eglise, vie religieuse, vie d'équipe, formes d'apostolat, etc....) que les Anciens.

Presentation du secteur Mission Ouvriere "Littoral„ Marseille

Marseille est la ville de Mgr de Mazenod. Les Oblats y ont toujours été présents depuis les origines de la Congrégation. Ils y travaillent encore aujourd'hui dans les secteurs les plus défavorisés. L'étude suivante les montre aux prises avec mille problémes à résoudre, problémes que d'autres oblats retrouvent dans d'autres grandes banlieues du monde.

Bref aperçu socioolgique:

Il est difficile de chiffrer exactement la population totale des Quartiers Nord de MARSEILLE: au minimum 150.000. Mais ces quartiers sont en pleine expansion démographique depuis 1962 et 1966. Chaque année voit la construction d'un grand ensemble de 450 à 1000 logements:

— 1966: Le Castellas (Saint Joseph), 900 logements, La martine (alt. 50) Altitude 125 (Augalades et St Antoine), la Maurelette (St Joseph); plus récemment La Granière, Les Bourrelys (Notre-Dame Limite);

1969: 1000 logements au Pradel (Verduron).

1970: Le Foresta (1000 logements) à Saint Antoine...

A titre d'exemple, le quartier N.D. Limite était recensé 2500 habitants en 1962, 9800 en 1968 et doit être actuellement autour de 12 à 15.000.

Cela correspond à un phénomène de prolétarisation des Quartiers Nord, reclassement des bas-quartiers du Centre de la Ville, reclassement en cité de transit des bidonvilles de La Calade (Notre-Dame Limite, Septêmes) augmentation généralisée du nombre d'emplois dans des entreprises de moins de 30 ouvriers par rapport au nombre d'emplois dans les entreprises de plus de 30; déséquilibre entre le travail (sur le Centre Ville) et le logement (cité-dortoir), manque de possibiltés pour le travail des femmes, sous-équipement socio-culturel (pas assez de CET, classes surchargées et délabrées dans le primaire, pas de terrains de sports, une seule piscine, pas de garderies, pas de clubs de jeunes, sur notre quartier pas d'associations de locataires) sous-équipement urbain (voierie défectueuse, administration lointaine...) Les deux pôles de dynamisme économique étaient la Sucrerie St Louis et le Port: pour différentes raisons (surtout la perte des « colonies », le déplacement vers Fos) ils ne jouent plus ce rôle moteur qu'ils avaient et que n'ont pas remplacé la Zone Industrielle (Capitaine Jèze) et le Marché Gare des Arnavaux (prévu pour 1971-72). Si on ne tient pas compte du Port Autonome (et du nombre d'emplois induits pour les sous-traitants, transporteurs...) les deux principales concentrations d'emplois sont les Raffineries de Sucre St Louis (800 emplois?) et l'Hôpital Nord (450 emplois?).

Deux phénomènes, généraux à tout Marseille, viennent apporter une touche complémentaire importante: l'importance du nombre de rapatriés (80 à 110.000 sur tout Marseille, mais ils viennent surtout dans nos quartiers et ils ont contribué à en changer la physionomie: à KALLISTE — l'ensemble où deux de notre équipe résident — nous estimons à plus de 90% des 3200 habitants le nombre de rapatriés...) A cela il faut sans doute aussi lier le second phénomène important: sur Marseille (et sur nos Quartiers) le développement de l'emploi vient surtout du gonflement extraordinaire des « services et administrations ». Faut-il y voir une tentative de

la Municipalité pour récupérer politiquement une nouvelle classe d'électeurs?

Les perspectives d'avenir sont incertaines mais jouent dans le sens d'un développement démographique des quartiers Nord: l'OREAM Marseille demande qu'on parie sur le développement de FOS et qu'on arrête de saturer l'axe Marseille-Aix, mais cela va contre la facilité et la rentabilité immédiate (aussi bien des promoteurs immobiliers que de la Municipalité...) et il y a de fortes chances que dans l'immédiat on accentue l'enflure des Quartiers Nord, en attendant qu'ils se déversent sur FOS.

Dernier point à signaler: les quartiers Nord forment une réalité sociologique, avec sa mentalité, ses migrations internes, ses centres-relais (nous avons constaté souvent ceci: les grands parents habitaient les vieux quartiers populaires du Bassin de Séon, les parents ont rejoint en 1946 les premiers H L M à La Rose, le jeune foyer arrive à N.D. LIMITE). Le Lycée Nord et l'Hôpital Nord contribuent fortement à souligner cette unité et plus récemment le centre de vente de Barneoud avec ses cars gratuits.

L'histoire missionnaire du Secteur: c'est sa richesse et aussi sa difficulté principale jusqu'à ces derniers mois...

Tout a commencé par une lettre adressée à Mgr DELAY par l'Abbé de LA POMMERAIE, l'Abbé Georges HALLAUER et le P. LOEW (of Journal d'une Mission ouvrière) J. LOEW. Fondation de la Mission Ouvrière à Marseille, premiers prêtres ouvriers sur les docks, après l'interdiction de Rome, les « parpaings » pour continuer à travailler... débuts qui ont marqué profondément la population: aujourd'hui encore, lorsqu'un prêtre semble proche de la vie ouvrière, les gens disent « c'est un père blanc » (= dominicain!). La Ca-

bucelle, Saint Louis, les Augalades voient l'équipe initiale essaimer et donner un style missionnaire à l'Eglise.

Deux faits viennent gêner cette progression: les divisions dans l'équipe initiale (à cause des tempéraments et aussi à cause de la fondation par le P. Loew de la « Mission Ouvrière St Pierre St Paul »; il ne peut comprendre que des prêtres diocésains de l'équipe préfèrent rester diocésains par fidélité à Marseille) et également la politique pastorale du successeur de Mgr DELAY (regroupement des équipes autour de leurs paroisses et non plus du secteur, halo de méfiance vis à vis de la Mission ouvrière, arrivée d'une équipe sacerdotale très marquée par l'action catholique et refusant toute recherche des prêtres ouvriers...). Vu de l'extérieur, et retrospectivement, il semble que vers 1967 l'unité du secteur missionnaire n'est plus qu'un souhait irréel.

Depuis deux ans, plusieurs éléments ont joué en faveur d'une unité à construire:

— la visée et la forte personnalité du Doyen Philippe GUERIN responsable de l'équipe sacerdotale (diocésaine)des Augalades,

— le malaise de la Mission de France (équipe St Louis) et sa conscience que leur perspective missionnaire suppose une dimension plus large,

— l'évolution générale de la Mission Ouvrière qui dépasse progressivement la fausse opposition « prêtre ouvrier ou action catholique? » ainsi que, sur le plan local, à la suite d'une longue évolution et des évènements de Mai, le fait que le responsable d'une équipe sacerdotale (lui-même aumonier diocésain JOC) se soit inscrit au PC et marié.

— la création d'une nouvelle équipe sacerdotale à Notre-Dame Limite avec deux prêtres diocésains (dont G. HALLAUER) et deux OMI. Sans (trop) d'a-priori et

en dialogue fraternel avec les autres équipes du fait même de sa constitution...

— la pression démographique et aussi la résistance, le refus de toute évolution par un groupe de paroisses « traditionnelles » : SAINT ANTOINE, VERDURON sur le plateau qui va de St Antoine à Septêmes (et aussi, à un degré moindre, LA GAVOTTE, SEPTEMES); SAINT ANDRE, SAINT HENRI, VERDURON-bas (dans le bassin de Séon),

— dernier élément certainement très positif: la venue d'un prêtre du Prado comme responsable d'équipe de toutes les équipes du secteur. Reconnu comme compétent par (les prêtres de) l'ction Catholique et attentif à la complexité du réel, il aide à débloquer certains problèmes.

La question qui mit en route le dynamisme de l'unit fut celle du choix éventuel d'un coordinateur de la Mission Ouvrière sur le Secteur. Nous nous rendimes compte qu'un des premiers obstacle à l'évangélisation était la division du presbyterium local. Après quelques étapes plus ou moins laborieuses, deux décisions importantes furent prises:

1) les prêtres du secteur missionnaire s'engageaient à rendre compte de tout ce qui fait leur vie sacerdotale devant le presbyterium du secteur missionnaire. De manière précise, les différentes équipes s'engageaient à tenir au courant le presbyterium de l'élaboration même des questions importantes qui engagent l'avenir d'une manière ou de l'autre.

2) élection du Bureau chargé de la coordination et de l'animation de la Commission Sacerdotale du secteur de la Mission Ouvrière. (Le premier débroussaillage des différentes questions abordées par ce comité restreint représentatif des différentes tendances et options, a permis que les échanges plus larges se passent de manière plus efficace et compréhensive.

Cela aboutit récemment à la session de trois jours des prêtres du secteur missionnaire, rencontre dont il est parlé par ailleurs.

Le travail de l'année fut choisi: « *comment arriver à une redistribution des tâches sacerdotales dans le cadre du secteur, selon les orientations de la Mission ouvrière et pour une meilleure évangélisation des Quartiers Nord*?

Dans ce contexte, il est devenu évident que toute nomination sur le secteur n'est faite à une paroisse (ou même à une équipe!) de manière assez accessoire; la perspective précise est le secteur plutôt que la paroisse ou même l'équipe... Néanmoins, il ne faut pas se faire l'illusion: Paroisses et équipes subsisteront encore un certain temps (peut-être sous une toute autre forme?) car elles correspondent à des besoins précis des gens.

LES « FORCES APOSTOLIQUES » SUR LE SECTEUR MISSIONNAIRE:

A) *Le laicat organisé*:

sans doute une petite dizaine d'équipes ACO, une fédération JOC, une Fédération JOCF.

Un fait significatif: pour la manifestation JOCF du 8 juin: 90 jeunes se sont déplacés, sur ces 90, il n'y avait que 3 garçons et 4 filles qui étaient au travail.

Les mouvements d'A.C., jeunes et adultes, semblent d'autant plus agressifs et dogmatistes qu'ils sont assez peu implantés et que leur implantation dépend à 95% de l'effort des prêtres et non du propre rayonnement des militants et du Mouvement. Il y a là une question très grave qui n'a été en dialogue (sans anathème ni procès d'intention) que très récemment. Il reste beaucoup à faire à la fois pour que l'action catholique trouve

réellement sa place et pour qu'elle ne veuille pas tout régenter à partir de son seul point de vue.

(Le Laicat organisé ne doit pas cacher l'immense problème d'une masse ouvrière qui se veut croyante — à titre individuel — mais qui en fait n'est pas reliée à l'Eglise (ou plus relié à l'Eglise) que par une confuse religiosité méditerranéenne).

B) *Les religieux et religieuses*:

Il existe bien sur le secteur une communauté de Frères du Prado, mais rares sont ceux qui peuvent se vanter d'en avoir rencontré un seul!

Les religieuses (Prado, St Joseph de Viviers, St Vincent de Paul) participent directement à l'évangélisation, soit à partir de leur implantation communautaire, soit comme éducatrices paroissiales (à St Joseph et à La Cabucelle, aux Aygalades). Si la Fédération JOCF peut espérer des jours meilleurs, c'est grâce au grand nombre d'équipes J2 animées par des soeurs.

C) *Les prêtres*:

Schématisons les orientations telles qu'elles peuvent apparaître pour un observateur extérieur.

— Equipe Les Grottes - La Cabucelle: trois prêtres du Prado, un Lazariste très fortement orienté par le primat de l'ACO et JOCF,

— Equipe Saint Louis: Mission de France: deux travaillent à temps plein tout en ayant des responsabilités paroissiales (dont 1 comme biologiste), 3 travaillent à mi-temps.

— Equipe Saint Joseph: deux prêtres du Prado (qui ont été ou qui sont aumoniers Fédéraux JOCF, au aumonier diocésain ACO, un jeune prêtre du diocèse: au total 4 prêtres dont 3 engagés dans la paroisse.

— Equipe des Aygalades: 4 prêtres diocésains (dont un assez gravement malade, bien que n'ayant que 26 ans) plus Jacques LEPLERCQ qui faisait partie de l'équipe avant d'être nommé comme responsable de VERDURON. Orientation qui pourrait se caricaturer ainsi: comment éduquer les gens qui viennent demander des actes religieux à l'Eglise en respectant leur liberté et sans les engager dans une « structure »?

— Equipe Notre-Dame Limite: 2 prêtres diocésains, 2 OMI, 3 engagés sur la paroisse, le 4ème aumonier de l'Hôpital Nord G. PIZET va travailler à mi-temps d'ici peu. Il est possible que léquipe décide en cours d'année que J.P. BONNAFOUX travaille lui aussi à mi-temps. La question qui pourrait être au coeur de ses recherches semblerait: « *comment donner une visibilité au signe-Eglise dans le monde ouvrier pour qu'il puisse interpeler ses libertés personnelles?* »

(Il faut signaler les liens très forts entre les Aygalades et N.D. Limite: liens historiques — G. HALLAUER en ayant ét é responsable pendant longtemps —, liens d'affinités personnelles et dans la recherche missionnaire. Mais il a semblé important de ne pas faire une seule équipe des deux équipes, à la fois pour ne pas paraître un groupe de pression sur le reste du secteur, pour permettre une ouverture réelle sur les autres équipes et pour respecter les différences d'environnement sociologique, N.D. Limite étant orientée sur le Plateau St Antoine-Verduron-Septêmes).

— A ces équipes, il faut ajouter un certain nombre de prêtres en situation spéciale:

- l'aumonier du Lycée Nord, qui devrait être cette année l'animateur d'une réflexion sur l'évangélisation du Monde scolaire,

- deux prêtres ouvriers de la Mission de France, habitant sur un grand ensemble de VERDURON

et dont l'un est l'ancien responsable d'équipe St Louis et l'ancien coordinateur du Secteur,

- l'aumonier JOCF de secteur, franciscain ne s'entendant pas avec une équipe franciscaine « traditionnelle » à l'Estaque,

SOIT 26 PRETRES ENGAGES PLUS OU MOINS SUR LE SECTEUR MAIS TOUS PARTIE PRENANTE DE L'EVANGELISATION.

VERDURON et LES QUESTIONS POSEES AU SECTEUR MISSIONNAIRE:

Situation. géographique:

Il y a des lieux qui sont intéressants par eux-mêmes, d'autres pour les perspectives qu'ils ouvrent: c'est le cas de VERDURON.

VERDURON, c'est VERDURON-haut (2000 habitants?) une petite colline coincée entre St Antoine, N.D. Limite et La Gavotte (Le plateau) mais c'est aussi Verduron-bas (avec un ensemble LA CASTELLANE - Le Pradel de 1000 logements habités à compter d'aout 1969, et qui déplacera le centre de gravité de Verduron et même du bassin de Séon) qui déboule sur les quartiers populeux et anciens de St ANDRÉ, ST HENRI (= Le Bassin de Séon).

Les 7 à 8000 habitants posent certes la question de l'évangelisation mais de plus ils sont situés à une plaque tournante.

Pourquoi le secteur missionnaire s'est-il intéressé à Verduron?

Depuis longtemps, le secteur missionnaire s'est rendu compte de deux choses:

- pour qu'un témoignage apparaisse comme d'Eglise, il faut qu'il soit unanime sur un territoire suffisamment important: ce n'était par le cas à cause du refus systématique des curés environnant le secteur.

- tant que les limites des circonscriptions ecclésiastiques ne coïncident pas avec les limites de réalités sociologiques assez fortement dessinées, l'évangélisation et la redistribution des tâches pastorales sont des leures. L'ancien coordinateur du secteur de mission ouvrière avait exprimé de fortes demandes en ce sens auprés des autorités du diocèse. C'était aussi la pensée de Paul BLANC, vicaire général.

Une première tentative sur le Bassin de Séon et plus spécialement à Saint Henri, eut lieu: deux OMI (G. PIZET et Fr. BRENAC) essayèrent de collaborer avec le curé du lieu pour s'acheminer progressivement vers la Mission ouvrière (février-juillet 1968). Ce fut un échec.

Au même moment, dans la perspective d'une prise en charge progressive du Plateau, une nouvelle paroisse fut fondée avec Maurice CASSANT, prêtre du diocèse qui rejoignait HALLAUER G., l'aumonier de l'Hôpital Nord. Après l'échec de la tentative St Henri, G. PIZET et J.P. BONNAFOUX rejoignent N.D. Limite et l'équipe sacerdotale actuelle est fondée.

Paul BLANC continue à oeuvrer pour l'extension du secteur missionnaire: il se heurte au refus du curé de Saint (73 ans) de changer de poste malgré de nombreuses propositions... Par contre, le Curé de VERDURON accepte le changement.

Jacques LEPERCQ, membre de l'équipe des Aygalades, accepte que le secteur lui confie la responsabilité de VERDURON à compter d'octobre 1969. Initialement il était prévu qu'un assomptionniste se joindrait à lui: très récemment un provincial vient de restructurer les engagements des religieux de sa province et ne peut

le « donner » à Marseille. C'est alors que, de plusieurs côtés, nait l'idée d'une démarche auprès des OMI. Rien que Paul BLANC et le secteur soient pleinement d'accord, il semble préférable que les deux OMI du secteur entrent en contact avec leurs supérieurs pour une phase exploratoire (...c'est la source de ce rapport!).

Les perspectives du secteur sur Verduron:

Quand Paul BLANC proposa au secteur de prendre en charge VERDURON, il faillit essuyer un refus: Berduron n'est intéressant comme « investissement humain » qu'à cause des perspectives qu'il offre. Ces perspectives furent nettement précisées (sans qu'on puisse déterminer des dates ou on calendrier).

A) Constitution d'un secteur interdiocésain (comprenant St Antoine-VERDURON-N.D. LIMITE - Marseille - LA GAVOTTE - SEPTEMES - Aix - dans l'orientation de la Mission ouvrière, dans un travail très uni à celui de l'Equipe NOTRE-DAME LIMITE et en rattachement pastoral au secteur Mission Ouvrière LITTORAL (Décision d'orientation, première rencontre des archevêques et conseils épiscopaux d'Aix-Marseille, 6 Juin 1969).

B) Prise en charge progressive (selon les départs des curés de ST ANDRE ou ST HENRI) du Bassin de Séon par le secteur « LITTORAL », étant entendu qu'au terme d'une année de réflexion, les prêtres du secteur s'engagent à remettre à l'Evêque un premier plan de redistribution des tâches pastorales (cf. plus haut. p. 3 « l'histoire missionnaire du secteur »).

Il nous est apparu évident que la présence de deux prêtres à VERDURON (Jacques LEPERCQ?) favorisait fortement la possibilité de réalisation de ce projet; d'une part une corresponsabilité missionnaire est plus efficace qu'une responsabilité relativement isolée, d'autre part l'équipe VERDURON renforcerait de manière très visible ce qui reste encore de l'action isolée de l'équipe

N.D. Limite sur le Plateau et elle amorcerait une prise en charge directe du Bassin de Séon pâr la Mission ouvrière. Le poids d'une équipe ferait basculer la situation...

QUEL TYPE D'HOMME FAUDRA-T-IL?

Il est bien présomptueux de notre part de répondre à pareille question, pourtant nous pensons qu'elle pourrait aider à voir plus clair.

Un homme, missionnaire certes, mais surtout qui sache faire équipe et partager, cela semble fondamental!

Un homme qui accepte globalement les options de la Mission Ouvrière et qui accepte que les contestations — même les plus légitimes! — ne peuvent être reçues qu'à travers une réelle solidarité d'équipe de la Mission ouvrière.

A ces deux caractéristiques fondamentales, il nous semble nécessaire d'ajouter ceci:

Un « non-dogmatique ». En particulier, il nous semblerait gênant, que, si un OMI venait, il ne fasse pas confiance à la valeur du travail apostolique de l'action catholique... ou inversement qu'il n'accorde aucun intérêt profond à la recherche des prêtres-ouvriers!

Quelqu'un qui soit à la fois « ferme et souple »: souple pour accepter (sans se laisser traumatiser) les remises en question qui abondent de tous côtés (un jeune prêtre du diocèse quitte le secteur parce qu'il ne peut plus supporter cette tension qui peut être réellement perturbante!); souple mais aussi ferme, qui sache discerner et soit capable de remodeler son « projet » personnel à l'intérieur du projet commun.

A notre avis, la question de l'âge (entre certaines limites, par exemple entre 25 et 60 ans) est tout à fait secondaire...

Ce qui semblerait par contre très important, c'est que celui qui penserait venir dans le secteur, vienne d'abord sur place voir plus concrètement ce que le simplisme de ce rapport a forcément caricaturé et que sur place il découvre les personnes concrètes... sans plus tenir compte de ce rapport!

Le secteur ajoute un point qui peut être très important: dans le cas d'un accord provincial chez les OMI, et si le prêtre qui venait était issu d'une autre province, il serait très envisageable qu'il ne vienne pas seul... mais à deux; l'adaptation serait sans doute facilitée, le lien avec la Province d'origine plus fort... et il y aurait sans doute une place disponible dans l'Equipe des Augalades!

OBLATS, MEMBRES DE CE SECTEUR, QUELS AVANTAGES ET DANGERS VOYONS-NOUS A CETTE PROPOSITION?

(*...et à une réponse favorable éventuelle?*)

Avantages:

C'est la secteur et la hiérarchie locale qui sont demandeurs, cela nous parait très important.

Les OMI, en nommant un 3ème de la congrégation dans le secteur:

a) renforcent le dynamisme d'une recherche missionnaire qui nous semble très intéressante par les perspectives qu'elle ouvre,

b) se situent davantage encore comme force apostolique, partie prenante de l'effort missionnaire de l'Eglise à Marseille,

c) dans le cas d'un accord interprovincial - soulignent l'aspect « catholique » de l'Eglise.

d) authentifient de manière indiscutable l'effort missionnaire commencé à St Henri et continué maintentant à N.D. Limite.

Réciproquement, la position des « Oblats membres d'équipe mixte de la mission ouvrière » est renforcée. Leur lien plus facile tant avec la communauté qu'avec la province.

Si un autre OMI est nommé sur le secteur, quelle sera l'attitude du diocèse vis à vis des « intervenants »? Avantage: il apparaitra clairement que la province ne conçoit pas « permanence » et « intervention » comme des formes opposées qui s'excluent, mais bien comme des complémentarités. La preuve, c'est que la province est allée chercher ailleurs un « permanent » en refusant de demander un « intervenant » de sacrifier sa conception de son rôle missionnaire.

Dangers:

Que le diocèse se décharge sur les OMI du souci de trouver un (ou 2) prêtre (s) nécessaire (s) au secteur missionnaire: nous ne pensons pas que c'est le cas actuellement, eu égard les efforts de Paul Blanc qui n'ont pas abouti certes, mais qui ont été nombreux et incessants.

Que le secteur se sente « Colonisé » par les OMI, le risque étant d'autant plus fort que les OMI ne sont pas regroupés dans une seule équipe et que, de plus, ils seraient fortement présents dans le groupe d'équipe qui fait centre actuellement: les Augalades-Verduron-N.D. Limite. Nous avons déjà senti ce danger et y faisons très attention (cf. fin de présentation de l'équipe N.D. Limite dans « forces apostoliques » p. 5).

Dans le cas de la venue, de quelqu'un du Nord ou de l'Est, que l'adaptation à la mentalité méridionale soit difficile pour celui qui vient et que le nombre d'étrangers à cette mentalité devienne trop important sur le secteur. C'est certainement un danger qui gêne beaucoup l'équipe de la Mission de France, selon ses propres dires. Il y serait en partie pallié par le fait d'une équipe « mixte » qui facilite l'acculturation.

Que le diocèse ne comprenne pas qu'on fasse appel à quelqu'un de l'extérieur plutôt qu'aux intervenants et, que, du coup, la recherche des intervenants soit bloquée parce qu'on leur ferait constamment référence à l'implantation des OMI dans le secteur littoral. Qu'en pensent les intervenants? A notre avis, participation actuelle à la ligne « catéchuménale » leur donne une carte d'identité distincte.

* * *

En conclusion!

Dans le mesure des disponibilités concrètes, il nous semblerait très intéressant que la province — ou « les provinces »! — puisse donner une réponse favorable à cette demande.

Il est possible (surtout dans le cas d'un accord interprovincial) que l'hypothèse de la venue de deux OMI soit plus réalisable que celle d'un seul! Du point de vue secteur, il y aurait accord. Mais la demande essentielle est bien pour la venue d'un OMI pour le secteur missionnaire, aver implantation à VERDURON.

Nous avons conscience que ce rapport est schématique et par là même dénature la réalité. Il est peut-être agaçant; par exemple, comment avoir la prétention de résumer en une phrase les « intuitions » d'une équipe sacerdotale?

Nous ne pouvons que répéter: que le « pressenti » vienne voir lui-même les personnes et les lieux! Le secteur missionnaire, Jacques Lepercq. Le Bureau de la Commission Sacerdotale feront tout pour faciliter un premier contact et sans même que la décision définitive soit prise.

Marseille, le 25-9-69

B. Pizet et J.P. Bonnafoux

BURYING THE HATCHET

Ceylon forges ahead to Christian - Buddhist dialogue

Tissa Balasuriya, O.M.I.

Ceylon is a country that is admirably suited for interreligious dialogue, for four of the major world religions are represented here in appreciable numbers and proportions. Of the 12 million in the country about 65 percent are Buddhists, 20 percent Moslems. The country being small, the leaders of the different religions can easily come to know each other and in fact have many opportunities when they do meet.

In spite of this, in the period from about 1955 to 1964, relationships among the religions were rather strained especially among the Buddhists and Christians (particularly the Catholics). This was the result of a release of tensions which followed the end of British rule in 1948. With Independence the government passed to the hands of the Ceylonese and, quite naturally, the political leaders were mainly Buddhists. Within a decade after 1948, a strong movement had been built up to restore Buddhism to its rightful place in the country after 450 years of domination by foreign Christian powers. This

meant a dethroning of Christians who had many vantage points in the country.

The Schools Take Over Act of 1960 was the peak of the animosities that were generated by this process of interreligious confrontation. The Christians felt they were being victimized and reduced to a position of second-class citizens, whereas the Buddhists thought they were merely asserting their rights. During the years 1960-64 there were also many allegations against Catholics that they were an alien body owing loyalty to a foreign power and bent on capturing political power in Ceylon for subverting the economy, social life and the cultural traditions of the people. Catholics were accused of belonging to an international conspiracy called « Catholic Action » which had the policy of favoring Catholics in all appointments to public and private enterprise. « Catholic Action » was understood to be the secret service agency of the Vatican and the Roman Catholic hierarchy in the country.

For several reasons, there has been a definite improvement in the relationship among the Buddhists and the Christians in Ceylon since 1965. The Buddhists feel that the Christians were dealt severe blows by the Schools Take Over Act, the prohibition of new foreign missionaries, the repatriation of some foreign missionaries and nuns, and the transfer of the weekly holiday from Sunday to Poya Day (a day fixed according to the cycle of the moon). The State also grants many honors to the Buddhist religious leaders and subsidies to their temples and institutions. Thus the wheel has turned full cycle and the Christians are now a statistical and sociological minority in the country.

The change in political regimes too has helped to ease the situation as the present government is committed to national unity and interracial, interreligious harmony to a more marked degree than the previous one. The

emphasis in public policy is now on economic development rather than on undoing the cultural and religious damage caused by foreign rule.

Among Christians too there have been major changes in attitude due to both the internal situation in the country and to the evolution of Christian thought in the world at large. Christians here have come to realize—at least by force of circumstances—that the times have changed and that they cannot expect to enjoy now the privileged position they held since 1505 A.D. under Portuguese, Dutch and British rule. They are more sobered by the experience of recent history.

The changes in thinking in the world have particularly influenced Catholics especially since 1963 when the new thinking was becoming crystallized in the Church through Vatican II. The concept of openness to the world and especially to other religions has immensely helped Catholics to adjust to the changed circumstances. They could now at least make a virtue of necessity and recognize the dignity and rights of other religions both with internal conviction and external good grace. Christians, especially Catholics were, and to some extent still are suspect in a fundamental sense, for others do not think that Catholics respect the other religions precisely in their otherness. Catholics through their past actions and teaching have profoundly hurt the sensitivities of the Buddhists and it will take some time before these wounds are healed. If the teaching of Vatican II had come in 1945 rather than in 1965 the religious history of the country would have been much happier than it has been during the past two decades.

Fortunately the relations among the Buddhists and Christians have definitely improved since 1965. Among the manifestations of better understanding are the absence of severe criticism of the Christians in the daily newspapers, in public meetings and in Parliament. One of

the turning points in this connection was the helpful attitude of the Christians when the government wanted to change the weekly holiday from Sunday to the day sacred to the Buddhists. Christians did not oppose the move and once the decision was made they went further and did not accept the offer of two hours' leave from work for all Christian employees to attend Sunday service. The Christian leaders maintained that it was necessary for all to work for the development of the country and that they would not like to disrupt work in the offices and other work places by taking the two hours' leave on Sunday. Christians were asked by their leaders to make other arrangements so that they could observe their Sunday worship outside of work hours.

This decision, though it may also have beeen suspect in the beginning, has turned out to be a great boon to interreligious harmony. Its impact on Sunday services has not been scientifically assessed; but it has not been observed to have a marked overall effect on them.

The people of Ceylon are generally friendly to each other. Family ties cut across religious divisions; almost every Christian family has some Buddhist or Hindu relations. Social relations have been influenced by togetherness in work places, universities and now the schools. The differences among religious groups were mainly due to the relative intolerance of certain religious teachings and the effort of religious groups to obtain political or economic advantages for themselves. The leadership of the religions has changed on these issues to a considerable degree and the people too feel a relaxation of their religious tensions.

It is now taken for granted that religious dignitaries appear on the same platforms at public meetings and specially for ceremonial occasions such as on appointments to offices, feasts, farewells, funerals, etc.

It is regarded as an honor to have leaders of different religions for such occasions.

The deepest level of dialogue is among the more intellectual groups. There are several centers of study which foster Buddhist-Christian dialogue. The Methodist Church has a study center which publishes a quarterly bulletin called DIALOGUE. A Buddhist University, Vidyodaya in Colombo, recently began a Buddhist-Christian fellowship which arranges joint study sessions. The next meeting of this group of about 15 persons will discuss the Buddhist attitude towards God and atheism. The professor of philosophy of the University of Ceylon is presenting a paper for discussion on that occasion. The group meets once every few months. At Aquinas University College (a Catholic institution) two reviews called QUEST and LOGOS, one a monthly and the other a quarterly, also pay attention to interreligious dialogue.

The most important event in the recent history of interreligious relations in Ceylon is the establishment of the Congress of Religions. It is a body that represents all the religions in the country. Its aims are:

— to establish and maintain an Inter-Religious Council composed of the religious leaders of the community to resolve acrimonies and allay suspicion among religious denominations;

— to sponsor action that promotes mutual understanding between religious denominations;

— while not by any means undermining the value of sectarian or secular social service, to sponsor a form of service possessing a spiritual background that also galvanizes the energies of the community as a whole.

It is a body that is incorporated in law and may:

a) hold and manage funds received for the above;

b) acquire any real of personal property;

c) do all things that are incidental or conducive to the attainment of the above objectives.

Its governing body is composed of representatives of all the religions: Buddhist, Hindu, Christian, Islam and Zoroastrian. Its membership is open to the public and while the main body is in Colombo, branches of the Congress are being established in different parts of the country.

The establishment of the Congress is a sign of a very great improvement in the relationships among the religions in the country at large. It holds public meetings on specific topics of general interest such as « Good Citizenship ». Speakers from the different religions will participate in the discussion. Last year the Congress had a convention on the « Safeguarding of Moral Values » of the nation, and placed its recommendations before the Government and the Opposition.

The Congress has also a « dialogue group » at which about 15 members of different religions meet once a month to study each religion more deeply. The last meeting concerned the practice of Yoga and was led by the President of the Yoga Association of Ceylon.

The Congress has also been able to settle some issues of difference between the religions. Its Inter-Religious Council is a body to which disputes can be referred. Its very existence has tended to reduce acrimonies. This is a great improvement on the position of a few years ago when religious quarrels used to give room to mass agitations led by interested politicians. The Congress of Religions has improved the relations among other groups too which have organizations on a religious basis: e.g., the students, guilds in the places of work. Newspapers, by giving publicity to interreligious work, have contributed towards the improvement of relations.

The Government has given its support to the Congress of Religions. It has given a financial grant too. However, the Congress is a body that is independent of the State and of political parties.

The Ceylon experience is a valuable one as the Congress has been able to contribute substantially to a channeling and articulation of good will. As far as we know there are two other similar organizations in Asia: in Vietnam and in Indonesia. In Indonesia it is a Government department with its advantages and disadvantages. The Vietnam organization has helped to bring about better understanding among the religions.

The way Buddhist-Christian relations have evolved in Ceylon during the past ten years is an indication of the great contribution that a positive approach of dialogue and respect for each other can make towards inter-religious harmony. When the leaders of the religions (both clergy and laity) take the initiative, the rank and file follow. We cannot say that contentions will not arise in the future, but we are now better prepared to meet them as men of religion should do.

The course of our future evolution should not be merely to avoid trouble, but to work for positive cooperation in national development as well as for the furtherance of spiritual values in our country. We hope our experience which is unique in some ways may be an inspiration to others working for the same cause all over the world.

During the coming year Ceylon will be holding her general elections. It will then be seen whether the inter-religious harmony has been solidly grounded in the people and especially in the leaders. It is natural that at local levels there should be discrimination on the basis of religion—as of race, class and caste. But we hope that at the national level there will be no vote-catching on

the basis of religious acrimonies. So far there is every reason to hope that the passage from 1960 to 1970 has been one in which the people have matured in their understanding of religious tolerance. For the present, however, we have to keep our fingers crossed to see how candidates and voters will manifest their real selves under the trying conditions of a general election.

Whatever may be in store for us we have every reason for thankfulness to our people and to Providence for this happy development in the relationship among the religions in Ceylon.

Rev. Tissa Balasuriya, O.M.I., is Rector of Aquinas University College, Colombo, Ceylon; National Chaplain of the Pax Romana Graduate Movement; Chairman of the Peter Pillai Social Institute; Member of the Catholic Board of Education and National Catechetics Commission of Ceylon. He studied in Oxford, Rome and Colombo and has published extensively. He is coeditor of QUEST, a monthly review in English, and VIMASUWA, a Sinhalese review.

Brother O'Regan - student counsellor

BY KAY CRONIN

An Oblate Brother who is filling a key role in Indian education in British Columbia is Brother Orland O'Regan, student counsellor at the Cariboo Indian Residence near Williams Lake.

While Brother's job is similar in some respects to that of a regular school counsellor, his work is more in the nature of a private tutor and trouble-shooter for some 150 Indian students in Grades 4 to 12 who live at the residence.

The position of a student counsellor at an Indian Student Residence in B.C. is a new one. Its purpose is to counteract the alarming drop-out rate of Indian students who, in line with the federal government's all-out integration policy, are required to attend local public schools. The job is therefore a very specialized one which calls for someone who is not only an experienced teacher and counsellor, but who is also deeply sensitive to the needs and aspirations of Indian youth.

And on these counts, Brother O'Regan is ideally suited to the task.

He has been a teacher for 21 years, 18 of which have been spent in Indian schools. It was after teaching for three years in his home town of Joggins and in Rockingham, Nova Scotia, that Brother decided to come west to British Columbia in search of a more challenging teaching position. He soon found one at the day school on the Kyuquot reserve on the west coast of Vancouver Island where he taught for four years. Wishing to broaden his experience and to avoid becoming « bushed », he then joined the teaching staff at Kamloops Indian Residential School. After being at Kamloops a short time, he decided to enter the Oblate brotherhood. Following his postulancy and novitiate in Ottawa he returned to his teaching position a Kamloops as a Brother. He has his B.A. degree, majoring in socials, also his B.Ed., and is currently close to completing his Master's Degree in counselling.

It was towards the end of his ten year stay at Kamloops that Brother O'Regan was invited by the Indian Affairs Branch to teach a special Grade 10 Occupational class composed of some 20 students in a catch-all category — ex-inmates of correctional institutions, students with discipline problems, unwed mothers, school dropouts and so on. Brother was asked to set up his own curriculum for these students, who ranged in age from 14 to 25. He now considers that year to have been the most interesting and satisfying he has ever experienced. And of all the Indian students who have kept in touch with him over the years, none have stayed closer to him than the members of that class.

In 1965 Brother was transferred to the Cariboo Indian School where students attending schools in Williams Lake were experiencing major difficulties. Here Brother was asked to devote most of his time to special

coaching of the students and liaison work with the public school teachers, spending only a few hours each week on formal teaching.

So marked was the progress of these students that during the past year Brother has done no formal teaching at all and has concentrated entirely on the counselling aspects of his work. As was the case in Kamloops, the Indian Affairs Branch gives him a free hand in developing a program best suited to serve the needs of the students.

Officially, Brother's day is supposed to begin when the students return home from school in the afternoon. Unofficially, however, his day goes from early morning till late at night. Most mornings find him in Williams Lake by nine o'clock conferring with teachers at one or other of the four public schools which the Indian students attend — two elementary, one junior high and one senior high. He often consults with as many as 25 teachers a day during their free periods, discussing every Indian student in their classes. This keeps him busy until around 3 p.m. when he returns to the residence to prepare for the students' afternoon and evening study periods.

Interviewed recently, Brother O'Regan made the following observations concerning his unique role as student counsellor at the residence.

On the need for special counsellors at student residences:

"I can see a definite need for it, especially in this area. By comparison with the students at Kamloops, they're at least 25 years behind up here. I believe the Kamloops students could study pretty well on their own. They're forward enough to go and say to a teacher, "I don't understand — can you give me

some extra help?' Ours wouldn't think of doing that, not the average student anyway. We might have one or two out of the hundred and fifty who might ask for help, but the majority have to be pushed. We have very few who can handle the academic program, yet you can't expect the teachers in town to let them off with their assignments or show them any favouritism, especially since there is a bit of friction between Indian and white students. So I couldn't imagine this group persevering or trying to mix without this push and shove, and my going in and paving he way a bit for them in town."

On relations between Indian and white students:

"Certainly relations aren't all that good between Indian and white students — especially at the junior high school. In a questionnaire I gave the students, about 90% admitted that they enjoyed the school in town because they realized they had a wider choice of teachers, more equipment, and, so on, and for integration purposes as such. But at the same time, 58 out of the 75 admitted they have had trouble with white students calling them a variety of four-letter words, "Dirty Squaws", "Dirty Indians", and the like; the girls especially complain about this. There have been one or two actual fist fights between the two. And I notice when I'm in the schools that they do not mix. You would never see an Indian and white student going down the hall together. But then, seldom here do you see a Shuswap and Chilcotin together. I find this is our biggest problem right here — getting the two Indian groups to mix. I would think we have more fighting going on right here between these two groups than you have in town between Indians and Whites. Perhaps it is that when they're in town a common enemy hauls them together."

On special coaching:

"The first study group is from 4:30 to 6 p.m. and in that group we'll have Grade 6 and 7, sometimes some from Grades 8 and 9 who are behind and have to come to both afternoon and evening study periods. Through contact with the teachers in town, either personally or by phone, I know that this student should get more reading, that one should do a bit of work on spelling, someone else should read up on a particular subject in socials while others may have problems in math. If there are three or four in one group who need the same help, we'll put them in another empty classroom. Sister Ethel Devlin usually comes too, at this time, to give some help. Maybe she'll take the math, or she'll take some other group, and I'll take an English group, or whatever. This is more of a baby-sitting group, the first group. There's not too much real teaching. The next group starts at 6:30 and with that group I go through till 10 p.m. if necessary, depending on assignments. There are some 70 students in this group and here there's most contact with teachers because in this group there are more assignments. Some may be having trouble with an English essay; same may want information — where to look up a certain topic. Others will have taken notes from a film they have seen but haven't a clue as to what they have down in their notes. I can't really help them because I haven't seen the film. But I try to get them to talk about it. I don't always get too much from them, but I'll get a group who have seen the film and we try to thrash it out and get the idea of what the teacher wants from them. By this time there could be some lined up with their hands up, waiting for help. With many, it's just something they don't understand and all I have to do is read the sentence to them and re-word it. For instance, the teacher gives them a question. 'Mountains tend to do what to the climate?' That word 'tend' throws them

they haven't a clue what this is. So you explain it and that's all they need, they're away. Others will be waiting. Usually, if they're stuck they won't go on with another subject, they'll just wait till you're free. So you have to be able to spot this type of student and say: 'Go on with such-and-such till I get time to help you.' Some nights, even with Sister's help, it's quite high pressure. For instance, Grade Nine - 7 have an assignment, Nine - 8 have one, Nine - 9, Nine - 5, and so on. They're all Grade Nines, but all have different subjects that night. Sometimes we can end up with about 16 groups — sixteen grades, really."

The most difficult subjects:

"English and Socials — they have quite a bit of difficulty with these two. In fact we have about half our students failing English right through high school and almost half failing in Socials. These are the two main ones. English — because many of them are from the Chilcotin area where they mightn't learn English till they come to school, and still speak Indian among themselves. They find it very hard to express themselves and the hardest thing of all for them in an English assignment is to read something and to pull out the gist from it. They will copy sentences direct that are disjointed and they try to make a paragraph with a sentence pulled out here and there with no relationship at all. This is one reason, when they are asked to do anything like this on a test, they're pretty well lost.

"In Socials — their little world is mostly this area. To over half of them, Vancouver is another world altogether. Even though they have maps and they've worked with globes and the tools of geography and history, they still find it very difficult to imagine that the world is so big. And I don't think they have much

interest in the rest of the world anyway. I don't think they get the desire to go places and see things that a white child their age would. For instance, you could have everything lined up for them to go on an educational trip to Europe tomorrow to visit places they have studied about in their Socials class, but if there was a rodeo at Bull Canyon tonight, they wouldn't be at all interested in what's happening tomorrow. If thev had to choose, they would go to the rodeo."

Teachers' attitude towards Indian students:

"I find that the teachers here in town are very interested. They want to do whatever they can to draw the best from our students. They'll give up their noon hours, ask students to come back for help, and so on. I think you could say that the majority are really there to help our kids. And I find the counsellors very, very good. They'll phone if anything seems to be wrong, or they want to know if you can give them some help; — they haven't a clue what this is. So you explain it maybe they have a mystery they'd like cleared up if you can shed any light on it. I just find them very interested. I think perhaps more than we in the Indian schools like to admit. I remember when integration was first mentioned — I'm thinking now of Kamloops — most of the teachers, including myself, thought, well, they'll never be able to do as much as we've been doing; they're not going to put in all the extra hours we do. But I think some of the teachers here in Williams Lake could put some of our own teachers to shame. I know that some of them have invited our students to their homes for weekends; they've taken them out for trips; they have a field club which is almost three-quarter Indian students. In other words they're willing to meet the students outside the classroom when it's a boy and adult relationship, not a student-teacher relationship".

Greatest need for teachers:

"I think that what the teachers find most helpful is to be able to gain some insight into the background and culture of the Indian students. I consider the four years that I taught on the reserve, and lived as the Indians did on the west coast, has been my greatest help personally as a counsellor. You could teach a hundred years in a residential set-up and never be aware of reserve conditions. So without breaking any confidences with the students, I think you can generalize enough in talking to the teachers. Once they know the background of a particular student and how his set of values differs from theirs, they can better understand how that student will react to various situations in the classroom".

Parent involvement:

"The parents up here have very little academic education. They want their children to be educated, but when it comes to taking an active part, their reaction is, 'Well, I don't know; he knows more than I do already'. So how can you expect them to know whether their child should 'go academic' or get into one of the 'vocational streams'? This is all foreign to them. Sometimes I get frustrated that the parents don't take a more active part, but then, how can they? Only when these children get out and have families of their own can you expect parent involvement. When the parents have gone to high school themselves, as many have in Kamloops, then you get a very different reaction. They're just as concerned and involved as any other parents".

Oblate Missions. N. 98: Sept-Oct 1969

HISTOIRE - HISTORY

Moosonee Indians' Integration

Canadian Indians are faced with a problem that is indeed complex. The various churches and the governement have taken up their integration into today's technical World. In the following pages, Father Leopold Morin, OMI, attempts to shed some litgh on the subject.

After such a long period of stagnation, Moosonee becomes a place of rapid social change. Well intentioned men are working to help the Moosonee Indians toward full integration into the Canadian society; they have great plans and great means. Everybody concerned feels relief and satisfaction; we were particularly pleased to read in the speech by Hon. William G. Davis, Q.C. LL.D. Minister of Education and Minister of University Affairs, this following statement:

> « The joint project of the federal and provincial governments at Moosonee, whereby and education and community centre is being provided in conjunction with the existing public and separate schools, is being pressed forward...
>
> Education can no longer be considered at an

end upon graduation from school or university. Agencies for adult education are, therefore, faced with heavier and heavier demands on their resources for the academic, recreational and cultural development of our mature citizens. »

cf. « Building an Educated Society 1816-1966 » June 1966 p. 22

A known principle in adult education is that cooperation is an absolute requisite for succes of all social change. Still, cooperation must be sincere, not simply artificial; need for a change cannot be presupposed or taken for granted when there is not even a want, a desire for change. The Indians will be given all the necessary assistance provided they are willing to help themselves, and they are expected to say what they want and share part of the work to be done. ' This is very well and normal indeed.

Now, integration would mean better housing. If we ask the Indians if they want better houses, they are liable to answer yes of course. Yet, as much as I know them, I am sure that they are quite satisfied with a one-room house, the size of a tent or a bit bigger; everything is at arm's length, it is cheap to heat, requires very little tending and can be left behind without heartbreak. Only twenty years ago, 90% of the Moosonee Indians were living in tents and even now 75% of the families living in houses live in a one-room house.

Integration means running water and electricity. Yet this also means more house work, more care for the children, more risks, and the Indian women much prefer out-door life to inside chores. Integration asks for better management of moneys... Yet this is directly against the « Indian share approach » of common wealth; giving brings honour and social prestige, and after all, a fellow is alright on the receiving side instead of having to work and then give. And that new bank (money

house) established at Moosonee was a great deception to the Indians: a bank should give money away to anyone who needs it, not take money in. The Indian Agent (money boss) himself always gave them money.

These are only a few improvements which have to be achieved for the better welfare of the Indians. They suffer for not having them at least unconsciously, even if they do not miss them because they never had them. On the other hand, to provide them without due preparation is indeed asking for abuse and heading straight for disintegration instead.

Therefore, a vast campaign of adult education must be undertaken to obviate many misunderstandings and to win the sincere cooperation of the Indians. What is needed first is not only a change on the surface, but a radical change in the way of thinking, a radical new outlook in life... and this can be achieved only by a competent agent or agency who would endeavour by all possible means to create or intensify in the Indian soul a strong, quasi-religious faith in the new values to be accepted or in the advantages of the new way of living. So far, I think too little has been done along that line.

At the same time, this other task of fighting the evil influences of promiscuity, of alcoholism, of disorderly living, of certain undesirable « Whites » should be driven with as much urgency. I sincererly hope that the competent authority will hear this plea, and correct a failing which has already lasted too long.

* * *

In a previous brief addressed to different people concerned with the Moosonee Indian Development Programme, refering to a few straight-forward facts quoted, I concluded to the need of a great and urgent campaign

of adult education in order to gain the cooperation of the Indians themselves as an absolute requisite for the success towards the social change intended for their better welfare. Let me say that I was granted such a favorable hearing that I again take the liberty to express new constructive ideas to explicit that same conclusion. I shall then propose a definite plan to achieve this campaign of adult education (or should I say public information which in my mind means the same thing).

Of course experts have the soundest reasons to promote great and rapid social changes for the Indians. I myself most fervently agree and subscribe to any plan which aims at the full participation of the Indians into the Canadian community life with the same privileges, same services, and same obligations, the same as any other citizen. But I know that the Indians have other reasons to think otherwise and that their emotional reactions oftentimes impair our most sincere efforts, because they have a culture of their own and they are strongly inclined to retain as many as possible of the functional practices which have for them a survival value. A practice which means fulfillment for us may mean frustration for them.

Let us view what our Moosonee Indians' life was twenty years ago. For generations the Indians had a distinctive way of living which is most selflike and therefore most cherished. As near as twenty years ago the Indians of the James Bay district were trappers. Although they were loosely grouped in different posts or villages for the summer months they spent most of their lifetime in the most restricted community of two or three families. In early October every single family was on the move, they went to the trapping ground of their choice as far as 50 to 150 miles from the post A canoeload of belongings was all they could afford to carry with them: food, tent, beddings, traps, gun and ammunitions. The head of the family decided everything

himself as to equipment, place to go, when to start; figuring out all that was quite an achievement.

On setting up the camp, they would manage with lots of ingenuity to have a cozy, comfortable dwelling in a thick forest with a good supply of dry fire wood around. If by chance abundance of game and furs was available, life was easy and happy. In time of famine or sickness however, endurance, hard work, mutual help were of strict necessity. No relief from outside could be expected except in extreme cases. When summer came they would head back to the post the same way as they left it and spent the time loafing with fish, ducks and geese to eat.

In those days, the Indians were free to decide all themselves and for their good. They had no greed, yet they were energetic, alert, calculating, happy and honest with a minimum of social life, cut off from the rest of the Canadian society by their language and by distances. What is the Moosonee Indian life now?

Many changes have taken place since twenty years ago, forcibly and sometimes brutally, always limiting the field of their initiative. Just to mention a few...

Registering trap lines for each trapper; laws as to time of trapping; quotas as to number of pelts to acquire; relief in cash for any good or even dubious reason; more contact with outside world through easier traveling facilities; construction and maintenance of government projects like the radar line which turned many trappers into manual workers with no competent training and astronomic wages; intensive and obligatory schooling which tend to make the children, not trappers, not even competent workers, but some kind and professional with positively no field opened to them... All these changes have occurred in a rather short period of time and even greater changes are in view.

Granted that social changes are always in the making and that rapid social changes are difficult. The result is that Indians have become upset, confused, shaken; their energy has been diverted but not properly rechanneled. So I repeat that a great campaign of public information is urgently needed before these people become irremediably ill of maladjustment.

How to Proceed...

The competent authority must see the situation as it is... clarify some misunderstandings... correct a few administrative mistakes... make known clearly and convincingly the new goal to attain and the reasons for such. A most important factor of success is the cooperation of the adult Indian towards his integration. We now have good schools for children and qualified teachers; soon there will be training and recreational facilities. All this, of course, is of great use, but something more is needed, because there must be a striking correspondence, a continuity, between childhood training in schools and the atmosphere of adult life. The adult Indian must be told what makes a good Canadian citizen, what makes a mature responsible adult, and he must be told that in such a way as to gain his fair and willing cooperation towards full achievement of the needful changes. Otherwise everything done remains artificial without a solid, lasting foundation. Such means of mass information as a newspaper or a radio station especially dedicated to teach day after day what, precisely and ultimately, is expected of an adult Indian would influence the whole of the population of the whole area. And the program would elaborate such topics as:

1. Information about the responsibilities of the parents towards their children: care for them as to food, clothing, discipline, prevention of diseases and accidents, good example, etc.

2. Information about the responsibilities of adults

towards themselves: self-reliance, economy, emulation, danger of alcoholism, eagerness to succeed, advantages of religion, etc.

3. Information about the responsibilities of adults towards the society: respect of other's property, togetherness, abuse of social aid, common-good primacy, etc.

4. Information about the responsibilities of adults towards the authority: awareness of the laws of the land, obedience and respect, democratic rights and duties, etc.

This program of adult education or of public information aimed at forming mature, responsible citizens has hardly been touched at all concerning our Indians. As far as I know, nobody can undertake this task unless he be a man fully qualified in journalistic experience as well as in sociological studies, and financially backed by the proper governmental authority. No doubt then that he would find in the place people who would cooperate with him with their constructive ideas. It is a delicate job indeed because possible harmless deviations might have to be tolerated even encouraged in order to preserve the rights and dignity of the Indians who have a culture of their own.

Our Indians still have calculating, enterprising abilities, yet it is a known fact that they are poor, passive members of any committee. If they were better informed, then they would be more interested and active in helping to shape and realize any sound initiative destined to help them.

I feel, like most well-intentioned men, that the Indian way of life is changing rapidly; it is to be hoped that it will be for a gain, not for a loss. If the change be forced too rapidly, without due preparation, if new, valuable motivations for carrying the change are not introduced and duly publicized, it is to be feared that the change will be for the worse. It will then create maladjustment and hostility even to the extent that the Indian

group, as such, might become a work-house of perennial delinquency and criminality. Great social changes should be slow, peaceful, methodically controlled, and promoted by public information if they are to be constructive.

* * *

In the past, there were a few mistakes done of which our Moosonee Indians suffer the consequences now. They must be corrected. And there are also a few economic measures to be taken now if we want the « Moosonee Indians' Integration Program » to progress normally and effectively.

Again I take the liberty to make clear those two points with deep sincerity, convinced that this has to go along with the great urgent campaign of adult information already proposed.

For ages the Moosonee Indians were free, honest, intelligent trappers living off the land... Since a decade or two, many of them have been turned into manual workers. During the construction of the Radar line system, and for the maintenance of same, many Indians were hired and paid high wages as helpers. This was a brand new experience for them; anybody who could stand on his two feet and kill time could get a job, without any previous training; he was told by means of interpreter what to do and not to do and big money was coming to him. People learn only too fast how to spend it, big money, big times... everything was silk, liquor and pleasure as long as it lasted. Then that great source of income went dry as fast as it had started, with the closure of the Radar Line in 1964. Some Indians reluctantly went back to trapping with much lower income than they used to gain working; others migrated south in search of employment; many remained more or less idle, living on welfare checks or living off the income of a brother, or a son, or an uncle for months at a time through the cultural Indian attitude of « share the wealth ». So for all now

it is a worse financial situation than ever. This is a sad situation indeed: everybody shares insecurity, poverty with an unsatisfied taste of easy life.

Granted that there are now Indian workers who through practical experience have learned to be rather good carpenters, painters, welders, truck drivers, etc., or good assistant-nurses, house-keepers...

Granted that the level of wages is just reasonable ($1.25 to $3.80 an hour). The fact remains that not all Indians are able workers and that there is a great shortage of jobs available. People from all villages: Severn, Winisk, Attawapiskac and Albany, are still coming south, and this means more social evil, and more in the years to come.

Something must be done, urgent economic measures must be taken to correct this sad and false situation. In one phrase, I would propose that the trapping occupation be revalorized; it is an honest, productive trade in the most natural tradition of the Indian life and culture.

By revalorizing the trapping occupation I mean: make it a normal way to earn a decent living and I suggest a two-fold program:

1. Subsidize the fur
2. Cut down the cost of living of the trapper

If integration is to be a success, the future must hold for every Indian family a place where the man can earn a decent living and be happy doing so. As it is now an average Indian trapper may have a yearly income of $1000 to $3000. This is simply not sufficient when the worker next to him earns from $3000 to $6000 a year. They blame the fur market being so low, then I say: subsidize the pelts... They say we cannot subsidize the fur because it is a luxury, then agains I say: there is no choice; the dilemma is subsidize the fur of feed a three-

quarter segment of the population on welfare checks, because there is no other source of income in this James Bay area.

I am not against social aid when it is absolutely needed but I abhor the great « Give-Away Money » that it going on, chiefly when there is an easy way out of it, which would be so much more beneficial to the Indian trapper. Pelts are products of the lands as well as butter or grain and not more of a luxury than gold. Besides, in our days luxury is as much a factor of prosperity as are essentials of life... so it seems. « Give-Away Money» is only good to encourage laziness and sloth; subsidy on the pelts would rather encourage initiative, productivity and at the same time safeguard the dignity of a trapper who would then be treated not as a beggar but would be given exactly what he would have a right to have towards making for himself and his children a good standard of living. Keep the welfare checks for the widows for the lame and the sick... it is not right nor just to feed strong, healthy people with welfare checks.

> It would be easily done since there is a seal put on each pelt. People of Lands and Forests have records of all the trappers as well as of all numbersof pelts turned in by each one so they would be naturally the ones to administer this project and James Bay area would be an excellent test ground since it is a specially poor area for other sources of income.

Now as a complementary measure I suggest also that the cost of living of the trapper be cut down by much.

For instance, there is no reason why the Indian trapper should pay tax on gasoline aimed at the construction and maintenance of roads. He is not using Her Majesty's highways in the bush. They say he can be refunded if he turns back his bills with his claim to the proper

bureau; but why bother him with this shenanigan of which he does not profit anyhow? Again there is no reason why he should pay Provincial and Federal tax when he buys his canoe, or his outboard motor, or his gun, or his skidoo... these are not luxury assets for the trapper but they are his ordinary tools like a tractor for the farmer. Too often also profits on merchandise are exaggerated and detrimental to the trapper who has no option to buy elsewhere but at one store.

Now, in way of conclusion, I propose that:

1. No Indian should be lured to come to Moosonee or to any other part of the country for better living conditions unless he be trained for work or at least fit for working through personal abilities and taste, and that he be fluent in one of the two official languages of this country.

2. The competent authority should offer to the Indian trapper a better chance to make a decent annual income out of his trade... and also should help to bring back to trapping those who under false pretense and no special aptitude look around for a job without any hope to get one, and who would still be good trappers.

Thus the Moosonee Development program will be facilitated by much and will have a much better chance of success... There is no good coming out of debasing a man, but much is to be gained in lifting him up to progress and prosperity in the safeguard of the image he has of himself. The same can be said of any particular group of people.

* * *

This article is the fourth of a series in connection with the integration of the Moosonee Indians.

The first dealt with the cooperation of the Indians themselves for their own integration within the Canadian

society, together with an adapted program of adult education.

The second concerned a practical proposition to mould adult and responsible citizens.

The third proposed economic adaptations to correct the unjust and discriminatory situations of the James Bay Indians.

In this fourth article, I would like to call attention to certain actions to be taken on either side if we are to avoid social unrest in the future. The problem does not come from the fact that the change of culture is feared or rejected but rather that this change of culture is awkwardly applied and a times forced brutally. We feel, like everyone else, that our long standing frames of tradition and culture are out-of-date; the whole world is in a state of revision and constant revolutionary experiences. But the evolution of the Indian is slower than ours, and his delays widen the gap all the more. The Indians of Moosonee should not be considered as second class citizens and set apart as such because of their slower evolution. Concretely, the serious problem of integration with the Moosonee Indians comes from the gap yet to be filled in all areas; the equality to be created in the educational, economic and social spheres.

It is sad to say, but there are some who are in a position to help and yet they are the very same ones who spend their time in useless arguments. There are others who do not want integration because, according to them, the Indians need to preserve their identity as a race; they do not make the distinction between integration and assimilation, they plan a certain resistance and consequently prepare the stage for sure segregation. This is also the opinion of the people who conceived and realized the Indian Pavilion at «Expo 67», which opinion is shared by certain officials in Ottawa. In the preliminary report of the «Hawthorn-Tremblay» inquiry, there is a

recommendation which says: « The integration and assimilation are not objectives liable to bring satisfaction to the Indians ». However, the same report states as desirable an improvement in educational services, in concrete revenues, and in health services concerning the Indians; it also make the recommendation to pay special attention to the technical training and mobility of the Indian worker.

As far as I am concerned, I cannot see how the Indian can be the beneficiary of all these without losing at the same time his cultural identity. Or else, they should tell us exactly what the Indian should preserve of his own culture. There is no doubt the Indians have improved and still are improving. With this process of acculturation, they have left behind some traditions, ways of doing things, beliefs and certain modes of life which have become objects of folklore. It is equally evident that the Indians (at least for those that I know) are willing to live more and more as we do. It is only normal for an ethnic minority to integrate within the majority and to bring its full share to the life of the community. It seems to me that everyone should welcome the Indians' participation in the modern Canadian life. However, they should not be forced to give up their identity.

There are also those people who look at the integration of the Indians as a fact already accomplished; this is the case with those who know very little about the Indians and judge them according to the outward appearances. The strangers who visit Moosonee, including some teachers and social workers in search of success, often fail pitiously. They hear the young Indians speak a near correct English, they see them wear much the same clothes as anyone else, they even witness adult people who appear skillful in their work and are constant at their job; therefore, they cannot help but think that the trick has worked and oddly enough, they are proud to have

realized integration in so short a time. Nothing is further from the truth.

It is true that we have in Moosonee some individuals and some families who are perfectly integrated. They deserve our full admiration and respect. Many others are making great strides to improve their situation. But to be honest, we have to admit that the process of integration is a slow one and it is only normal that it be so.

Long before our Governments entered upon the scene, the Oblate missionaries and the Grey Nuns of James Bay were working hard and methodically, especially in the last thirty years, toward a steady and rational integration of the Indians. That is, they were striving to make the Indians pass eventually from a hunting ground economy to an economy of paid jobs. They brought to the Indians, by way of word and example, the desire and knowledge of certain technical trades which were very useful to them when our Governments came and undertook huge constuction projects.

There are too many ingenuous people who take for granted that all Indians, faced with social pressures, must react the same as other Canadian citizens. The results are fatal. They accuse the Indians, who do not act accordingly, of being lazy, negligent and backward. However, the Indian, as any other thinking individual, rightly or wrongly, when he is molested unjustly or is made a victim of prejudice, will become hostile and will set himself apart from the surrounding society. In such a case, this second group joins the first to bring about disastrous results: segregation and a gap which grows wider instead of a successful integration.

We must be among those who advocate the definite and complete integration of our Indians, because it is normal and most necessary for their future life.

Ontario and Quebec have initiated costly plans in regards to this integration; millions of dollars will be spent every year in the education of children and adults, in housing projects, in water and electrical services for the Indians. We do not help the Indians if we keep on reminding them of the loss of their ancestral traditions. On the other hand, it is considered to be reactionary if we counteract these expensive plans put up by our governing bodies. But we have to go at it with great care and skill, according to Mr. P.E. Allard, Quebec minister of Natural Resources; « not in a warlike fashion but in a missionary style ». This implies: mutual respect, service, devotedness, etc, etc...

Evidently, it is desirable and necessary that in one's society, everyone has an equal opportunity to have a proper standard of living and comfort. In Moosonee, we are far from it and are not on the way to realizing it. The gap is widening more and more. On one side, the well-to-do enjoy certain luxuries and many advantages; on the other side, the poor have the bare necessities of life. This is a phenomenon of a society in an urgent need of integration.

Once more, evolution in a given society is an irresistible process. With mutual information, together with a sincere, patient and fraternal dialogue, we have to maintain and increase the cooperation between individuals and families of this society; we have to build our world of tomorrow from the best there is, no matter from which culture it comes. For some, it means to do away with colonialism, paternalism and self centered exploitation. For others, it will be necesary at times to promote the taste and desire for a more advanced culture because inaction, ignorance or fear of the unknown often bring about the choice of the « status quo » to the detriment of progress. It is imperative to be persuasive and to give stimulation, encouragement and help especially to those that are in dire need of it.

Finally, integration is a problem of promoting man to a more evolved civilization, but the difficulty is to fill the gap which exists among the less fortunate, whether they be of our race or of the Indian race. Everyone who is capable of helping these people must do so. The first on the list are the teachers, the sociologists, the economists, the more fortunate citizens and even the tourists who enjoy a certain prestige. It also becomes imperative to adopt a very definite plan of action, whether individually or collectively. A clear, attractive and conquering image of a truly prosperous and happy Canadian must be created. Friendly relations and cooperation in common tasks must be maintained at all costs. Any friction or violence must be avoided and injustices must be fought, no matter where they come from.

This has to be done without delay, with method and perseverance, with kindness and firmness; otherwise, the backward body will unite as a group apart: revolutionaries, the unadapted, the frustrated. They will form a nucleous with numerous troubles which become more and more costly to society.

To end this paper on an optimistic note, let us put our confidence in God, because we know that individuals and families are members of the total Christ who suffers and dies, but also rises to a better life. Salvation comes from the fraternity of mutual love in Christ Our Lord.

* * *

The Statement of the Government of Canada on Indian Policy, 1969, presented of the First Session of the Tweny-eighth Parliament by the Honourable Jean Chrétien, Minister of Indian Affairs and Northern Development, definitely sanctions the dedicated efforts of those people who, for many years, already seek with great sincerity and self-devotion after the social, economic and cultural promotion of the Indian people of Canada through integration. I, myself, rejoice for having written

to the same effect as proposed in the new government policy. I certainly approve of what is expressly said in this excellent piece of legal literature; yet, I do not warrant seeing it become the law of the Land.

In my own opinion, the Indians as a whole are not ready to take on themselves the risk to work out their total integration to a sure and happy realisation... They say that the Indian spokesmen absolutely require full right, to develop their Indian culture in freedom and total equality; and it is quite obvious that the Canadian Government is perfectly willing to shove off this heavy burden onto the Indians' shoulders. Thus in the years to come, they would have but themselves to blame for their own failures. Once again, I am very much in favor of the complete Indian integration into the Canadian society, but at the same time, I am very much against a hasty and urgent integration under obligation. I am well aware of the fact that the degree of evolution varies very much from one Band to another. Some Bands should fend for themselves by now, but most Bands are not ready and still need great assistance. That is why I limit my studies to the James-Bay area.

As a matter of fact, is it really true that Indians call out for a short-dated integration, especially if, as it is pointed in the White Paper, they have lost the will of self-reliance because of too much paternalism in the past?... Are the Indians well informed and conscious of the responsibilities which naturally arise from such complete integration?... I suspect that the Indian people suffer abuse from unscrupulous individuals or from well-intentioned people who know very little of the Indians' identity and culture.

In our James-Bay area, our Indian people have been apart and are still so far apart that it is quite impossible for them and for us to unite in complete harmony and equality in all aspects of the social and

economic life of the so-called « white way » of living. A short-dated full integration here, in our midst, is absolutely unrealistic; even if the White Paper mentions that « Those who are furthest behind to be helped most. » Indeed, an attempt at integration has been pursued for over twenty years, and of recent years, this attempt has been pressed forward with much intensity and expenditure although cautiously. The results are pretty slim: just a small portion of the total population has been truly affected. In short, a few Indian families are well integrated. Many walk slowly but in the right direction; but also, many individuals feel frustrated, not far from being in an open revolt against the white society. Integration must be a slow judicious process; it must be made an attractive achievement and be given all possible coaching... I am afraid that the new government policy will make it a frightful urgent obligation. Surely, no one should be shut out of Canadian life and especially, no one should be shut out because of his race. Agreed. Neither should anyone be shut in by force of the law without proper information, and a real desire for the more advanced culture of Canadian life. Otherwise, the selfapart, the unadapted, the frustrated will unite for a fight back because they will feel molested; and then we shall be faced with segregaion.

Actually, our Indians have to undergo many major cultural changes. They have to sacrifice part of their cultural heritage in order to be fit for true integration. This is too often overlooked. I shall describe here a few of those necessary cultural changes:

1) They have to learn a foreign language. So far, few Indians, a thin minority of our people, can keep up a decent conversation in English or in French on common topics. But it is by far a different story, when you deal with more specific subjects. Then they are at a loss. The difficulty arises from the fact that their mother tongue, though a wonderful tool for descriptions or narrations, is at the same time very poor

in abstract names or purely intellectual concepts. Therefore, learning new vocabulary is quite easy for beginners but translating brand new ideas becomes a great handicap. Here lies the reason why there are so many drop-outs when our students reach grades eight, nine or ten in high schools. Guesswork, or concrete images are no longer possible in matters like advanced mathematics, or in abstract theories or sciences; the student will rather quit than suffer failure, though he does not know quite clearly why things have become above his comprehension. This is also the reason why we have so little participation of our people in discussions on specially questionable issues. Still the new language is the master key towards integration. Of course, the next generation of our youngsters will, most probably, proceed much further in their studies.

2) They have to adjust to a new set of cultural values: thus the Indian culture disapproves of piling up belongings, individual right to possession is disregarded in favour of the right to common use. The Indian culture has no set of rules as to the value of time, as to child discipline, as to long-rage planning as to self-reliance, etc. Obviously those attitudes of traditional ways have to be changed if our Indians are to overcome the challenge of living in a highly competitive and progressive society, because they are squarely against economic progress and development...

3) They have to learn a new trade to make a living.

Trapping is an honest trade in the traditional Indian way of life, but it is out-dated and barely remunerative enough to sustain a diminutive number of families. Now most Indian men have to find labour; and in this special field of adversity, our Indians deserve credit and admiration: many have learned with success different manual trades, many show great skill. But unfortunately, there are also many misadap-

ted who do not show much aptitude, who are indifferent to opportunities of training, or fail to keep a steady job. Moreover there is already a shortage of available jobs and this situation is rapidly worsening with the fast increase of new-comers in this field.

4) They have to adjust also to many new social conventions. Living side by side with most sophisticated people is not quite the same as living in the bush, or for that matter on the reserve. To give our Indians an education in school, to give them houses and jobs this is all right, but the system fails to tell them about the special obligations of social life; or rather they are told them when they are caught having done a serious mischief. Then it is too late, because they are blamed then for something they did not know or did not understand to be wrong.

Therefore, to overlook the numerous and great difficulties flowing from the necessary cultural changes, or to take those changes for granted is a tragedy... Integration must be a slow, gradual, long-range process, otherwise it is harmful and a cause of misunderstanding, prejudice, injustice, friction and segregation. In my opinion, that which our Indians really need and require is proper economical and social assistance in working out a well-planned program of common action in comprehensive cooperation. It is far better to follow the road which leads to a slow progressing but respectful of the Indian identity than the newly proposed rapid road which will lead to no progress but to an unbearable social unrest. From what we hear about the social problems concerning some Indians groups living in the suburbs of Toronto or Winnipeg, we can only assert that rapid integration is much worse than separation.

In four previous articles. I outlined a course of action in partnership and proposed few special measures which would be greatly beneficial to the cause of Integration, especially concerning adult information;

those articles or studies are still very much of actuality, and would give all Indian people: « a new opportunity to expand and develop their identity within the frame work of a Canadian society which offers them the rewards, and responsibilities of participation, the benefit of involvement, the pride of belonging »... Integration may take 25, 50 or 100 years to be realised depending on location, and on cooperation of the individuals and families involved. It will come about naturally, gradually, peacefully or not at all.

Does the Catholic Church Have a Place in Greenland?

Paul Marx, O.M.I.

Greenland is a unique missionary land. Its harsh and rugged terrain and its cold and oftentimes bitter climate in themselves make Greenland a challenge. Most of the country lies above the Arctic Circle. It is a pear-shaped cake of ice laced on all sides by jagged, barren mountains. Some 39,000 people live here, most of them on the western coast where the mountains are not as jagged and barren and the climate is not as cold and bitter.

Greenland is the world's largest island, but 80 percent of its 840,000 square miles is ice, and only a small fraction of the remaining 20 percent is habitable. Yet people have lived here for millennia, following and hunting first the caribou and then the seal. Their nomadic wandering in a cold, bleak land, where survival was the chief concern, created its own special culture, language and mentality, which the present-day Greenlanders have inherited. However, all of this is in the process of being changed as modern technology and industry make deeper and deeper inroads into Greenlandic society. The kayak, the dog sled, the small dwelling places with their turf huts are disappearing. The Eskimo himself is a rarity. Greenlanders are a mixture of European and Eskimo.

The story of Greenland's first inhabitants is buried in the dark pages of unrecorded history. But the history of the first European settlers, the Norsemen or Vikings is better known. They discovered Greenland and established a colony on its southwest coast shortly before the turn of the present millennium. The first settlers, under the leadership of Erik the Red, were worshippers of Odin and Thor. But when Olaf I, King of Norway, became a Christian, he converted Leif, Erik's son, and sent him to bring the new religion to the colony in Greenland. In a relatively short period of time the entire settlement became Christian. A bishopric with its own modest cathedral was established, along with several monasteries and a great number of churches throughout the island.

The Viking colony flourished until the 14th century when it began to decline; in the 15th century, it completely disappeared. Christianity ceased to be a reality in Greenland. The Eskimos were never Christianized in the Viking period.

Danish development

In 1721, Hans Egede, a Norwegian Lutheran minister under the patronage of the Danish king, arrived in Greenland for the purpose of bringing the Reformation to what was then thought to be the last outpost of Catholicism in the North. Finding neither Vikings nor Catholics, he began evangelizing the Eskimos. Through his efforts and the efforts of his successors, all the Greenlanders eventually became Christian, and were baptized in the Danish Lutheran Church, which was and today still is the State Church of the island.

With Hans Egede's arrival, Denmark reclaimed Greenland as her rightful possession and seriously began colonizing it. A trade company was set up to establish control over and give direction to the sale of Greenlandic products, and to investigate and widen the possibilities for the commercial exploitation of Greenland. Both activities, missionary and trade, were supported

by the Danish crown. Today, after 250 years, Greenland is an integral part of the Danish State.

Modern Greenland is moving towards an industrialized economy based largely of fishing. With hundreds of millions of dollars and thousand of Danes coming to help, the small yet widely scattered native population is undergoing a radical transformation in culture and mentality. And as in other developing countries, this transformation is causing serious adjustment problems. The modern Greenlander is a stunned and oftentimes frustrated person, an onlooker who does not understand what is happening to his country or to himself.

This rapid economic, technical and industrial development in Greenland is a relatively new phenomenon. Until 1953, Greenland was a closed country. Denmark exercised a strict policy of protection and isolation with the intention of letting the Greenlanders develop at their own pace. In 1953, however, Denmark voted in a new constitution which, among other things, changed Greenland's status from a colony to a province, accessible to the rest of the world. This change also brought religious freedom which meant that the Danish Lutheran Church no longer had a religious monopoly over the Greenlanders. Shortly, after the constitution change, the Jehovah's Witnesses established a mission. A few years later the Pentecostals and the Adventists arrived.

Catholic challenge

The first Catholic priest since the Viking period came in the fall of 1959 and took up permanent residence in Godthaab, Greenland's capital, in the summer of 1960. Today there is a house and chapel in Godthaab and three resident priests, one of whom is a native Greenlander, who is also the only adult Greenlandic Catholic.

It is an entirely different Greenland from the time of the Vikings. The most notable difference (and at

the same time a unique challenge) is that nearly all of the Greenlanders are members of the Danish Lutheran Church. This Church is well established and has a 250-year tradition behind it. The Catholic missionary finds himself in a situation similar to that of the Protestant missionary in Spain or Italy. It is a situation that requires great tact and open-mindedness and a genuine spirit of Christian charity; a situation that demands ecumenical know-how.

Although many Lutheran ministers are suspicious and skeptical of the Catholic priests' presence, they respect them and in many cases show a genuine friendliness towards them. The new dean of clergy for Greenland has even mentioned that both groups ought to study various theological and pastoral questions together. This is an encouraging sign that a genuine ecumenical spirit can be realized for dialogue and mutual exchange.

Another situation the Catholic missionary will note is that there are two different population groups. the Greenlandic, those whose traditions, language and background stem from Greenland, and the Danish, those who are sent from Denmark to help execute the development program. Although both groups are somewhat integrated in that they intermarry quite freely and racial discrimination is almost non-existent, they remain distinct and distant from each other, mainly because of language, culture and mentality.

The activity and influence of the Danes are causing profound changes in the whole structure of Greenlandic society and also in its religious thinking. The Danish community is a secularized community with an indifferent religious outlook. And this type of thinking is beginning to take hold in the Greenlandic community.

The Greenlandic situation does not present a bright picture for the priest eager to exercise his priesthood.

There are only 50 known Catholics (all of them European) in all of Greenland and they are scattered along the west coast. In several cases, there are one or two Catholics in an entire town. Because of Greenland's natural ruggedness, which makes travel difficult and expensive, Catholics living outside of Godthaab can only be visited a few times a year. Priestly work in Greenland is thus minimal and can not really keep one priest occupied, much less three. What is, therefore, the purpose of the Catholic Church in Greenland?

Apart from establishing a solid Catholic community among the few Catholics who find themselves here, the purpose of the Church's presence is to make the spiritual riches of the Catholic faith available and accessible to the Greenlandic people. Since the values of the Catholic faith have great and decisive importance to both community and individual, the Church must be present and active among even this small and unimportant population group.

Marking time

Carrying this principle out in practice is still the biggest problem facing the Catholic missionaries. The Church has now been in Greenland nine years. These years have not produced any startling results or activity. In fact, people are wondering what those priests are doing. The official Lutheran Church still is waiting for a Catholic missionary campaign, but is somewhat flustered by the Catholics' apparent inactivity.

Catholic missionary work in Greenland is pioneer work. Because pioneer work entails finding and trying new approaches and methods, there has been a lack of direction on the concrete level. However, after nine years of observing and probing, questioning and answering, trying and failing, a few conclusions have been drawn and a definite program is beginning to take shape.

Probably the most important conclusion is that the Catholic missionary must have a good understanding of the Greenlandic situation. The Greenlanders, as a whole, are firmly rooted in the Christian faith as presented to them by the Danish Lutheran Church. Its missionaries have labored hard and at great personal sacrifice to bring Christianity to them. The work of these Lutheran missionaries and ministers must be respected and appreciated. Furthermore, the convinctions of the people must be respected and appreciated, especially since they are now going through a development crisis. A program of convert-making or proselytizing would only cause confusion and even great harm to the people, not to mention the destruction of all hopes for ecumenical work. Besides, such a program of convert-making would only make the Church appear narrow-minded, sectarian and selfish, and would give rise to justifiable anger from the Lutheran Church. It would only give rise to religious infighting which in turn would make Christianity's influence on the Greenlandic development even weaker than it is now.

With an active imagination

The approach and program being undertaken are best described by the word cooperation, cooperation with society on all levels, based on the principle of brotherly love and expressed in the phrase, « being of service to others ».

The Church is of benefit to man. But men must be shown that this is true. They must be shown that they have nothing to fear from the Church, but rather, that the Church is concerned with their happiness and well-being. They must be shown that the Church is interested in shaping a society in which all the members have an equal chance to be genuine human beings. The missionary's first task is to make the Church acceptable and welcome to the ordinary Greenlandic people.

On a practical level, for instance, one outstanding need in the Greenlandic community is knowledge and information. The people must have available, in their own language, a rich variety of good literature. The State has had a publishing firm in operation for many years, but it is limited mostly to publishing novels and a few books on secular subjects. Apart from the Bible, the vast richness of Christian literature is almost non-existent in Greenlandic. Yet this type of literature could be of great advantage in forming the thought and principles of the new Greenlandic society. To make good Christian literature available to the Greenlandic public, a Catholic publishing firm has been established. The first book, Johannes Jorgensen's « Francis of Assisi », is now on the market. This publishing venture is being undertaken in close cooperation with the State-operated Greenlandic publishing firm. They take care of all the practical aspects, i.e., advertising and selling the book.

The Church can also be of service to the community through an active participation in the work of Greenland's modest radio and press. A good relationship already exists between the radio and press staffs and the Catholic priests. The priests contribute their time and talent in writing articles and in producing programs. The emphasis, however, is not on things Catholic or even religious, but on things that are of interest and benefit to the community.

A developing people finding its way into the modern world should become acquainted with other people and other countries. Therefore, a travel bureau has been established this year in order to encourage and arrange for Greenlanders to see other parts of the world. The first trip is to Rome and Assisi. Already some 20 Greenlanders have signed up. If this trip is successful, a trip to the Holy Land is the next possibility.

A working Church

Another area in which the Church serves the community is the judicial. Greenland's judicial system is based on lay-judges and lay-lawyers. Finding people to act as lay defense lawyers has always been a problem because of time-consuming work and low pay. Because one of the priests is a Greenlander and has a working knowledge of the language, he was asked to act as a lay defense lawyer, something in which he is now deeply involved. Besides fulfilling a community need, he is learning the conditions and the more immediate problems and needs of the ordinary and the less fortunate Greenlanders. This is an invaluable asset for any type of social work.

In recent years, much has been spoken and written about the Church's loss of contact with the ordinary working people, and how contact with them can be reestablished. The idea of the worker-priest is being seen more and more as a valid solution. In Greenland, the problem is not re-establishing contact with the working class, but rather, of establishing contact with them for the first time.

Because of this, the worker-priest idea is being tried here. One of the priests has recently taken on a job at the local fish factory. Although it is too early to draw conclusions from his endeavor, the mere fact that he has taken this job has engendered admiration and good will.

Apart from the missionary aspect of the worker-priest approach, there is the economic aspect. This missionary helps to support the mission economically so that he is not completely dependent on outside help from voluntary offerings, an important consideration which the modern missionary must take into account.

A project which is still in the future, but which

will involve the Church deeply in Greenland's development, is operating a home for Greenlandic apprentices, a type of guest house for young Greenlanders who come to Godthaab to work or to learn a trade. The idea is to offer a substantial sum of money plus personnel to the local city authorities for building and staffing such a home. It would not be a Catholic institution as such, but rather a public institution owned and maintained by the city.

There are several advantages in doing it this way. First, it avoids giving the Church the sectarian stamp. Secondly, it shows that the Church is not proselytizing. Such activity leaves a bad taste in the mouths of the general public and also makes the Lutheran ministers nervous, thus jeopardizing the still weak ecumenical spirit existing between the two Churches. Thirdly, it makes the public aware of the fact that the Church is greatly interested in the people and their welfare and not in its own glory and interests. A fourth advantage is that through an apprentice home or a home for young travelling Greenlanders, the priest director can come into individual contact that is needed if the Church is to have a direct influence on the development of the new Greenlandic society.

Although the Church's approach and activity are not designed to make Greenlanders Catholics, the possibility that some will come and ask to be received into the Church cannot be excluded. No adult Greenlanders have as yet been received, but two have expressed a decided interest in the Catholic Church, and one at least wishes to become a Catholic.

This possibility makes it necessary to draw up convert instructions and a catechetical program in Greenlandic, well-adapted to the Greenlandic mentality and background. Not much has been done in this direction yet, but something has been done to adapt the liturgy to the Greenlandic mentality. One of the new canons

is translated into Greenlandic. And for the last three years Greenlanders have been invited to participate in the liturgies of Christmas Eve and the Easter Vigil. Both of these liturgies take place partly in Greenlandic. The attendance has been surprisingly good and encouraging. The Greenlanders are curious, of course, yet the Catholic liturgy with its more solemn ceremonies also has a definite appeal.

This is a general outline of the Greenlandic mission. It is a mission where new methods and approaches can be tried, where the Church has an excellent opporunity to shape and form a new society. It is a new kind of mission, one in which ecumenism and cooperation with the existing institutions and authorities play a vital role.

A native of St. Michael, Minnesota, Father Paul Marx, O.M.I. was ordained in 1965. *He was first assigned to work in a suburb of Copenhagen. He has been in Greenland since* 1967. *In addition to his pastoral duties, which involve much traveling, he has also been conducting a teen club.*

From Worldmission, Vol. 20, Number 4, Winter 69-70